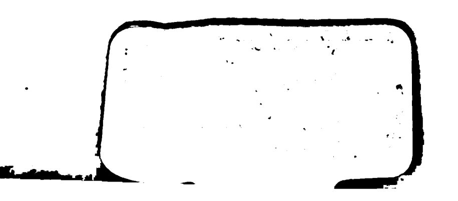
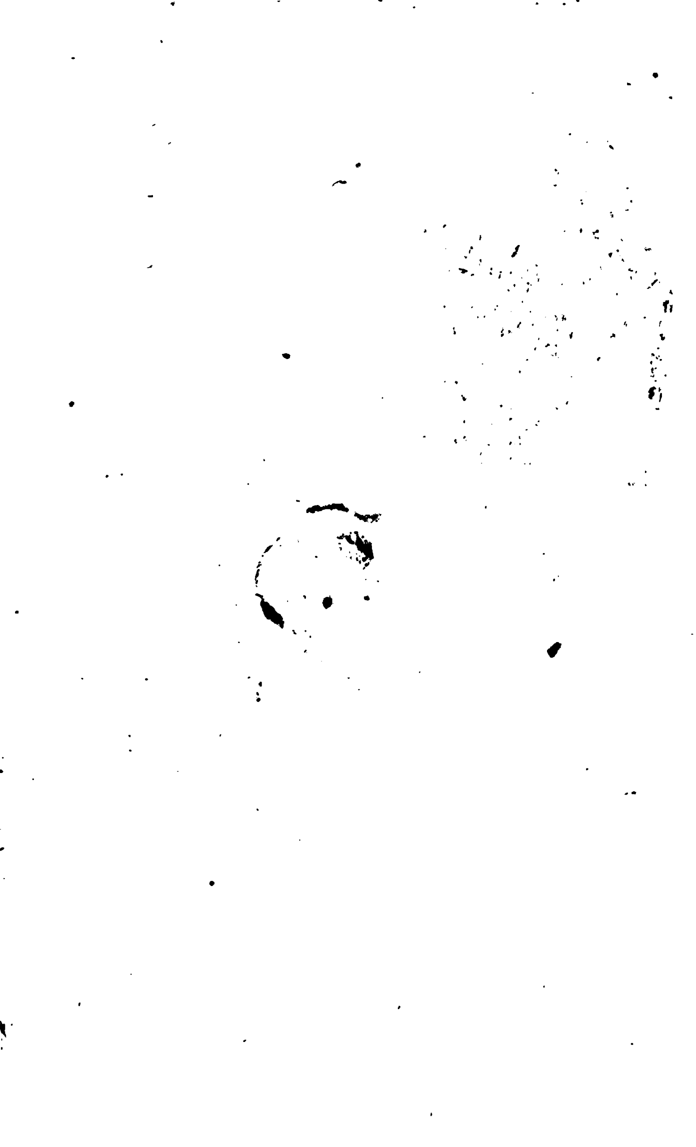








CONTES MORAUX

Par Mr. MARMONTEL;

SUIVIS

d'une Apologie du Théâtre.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,

AUX DEPENS DE LA COMPAGNIE.

MDCCLXI.

PRÉFACE.

ENGAGÉ, il y a quelques années, à écrire ſur la Comédie, je cherchois dans la Nature les regles & les moyens de l'Art. Cette étude me conduiſit à examiner s'il étoit vrai, comme on l'a dit, que tous les grands traits du ridicule euſſent été ſaiſis par Moliere & par les Poëtes qui l'ont ſuivi.

En parcourant le Tableau de la Société, je crus appercevoir que dans les combinaiſons inépuiſables des folies & des travers de tous les états, un homme de génie trouveroit encore de quoi s'exercer. J'avois même recueilli quelques obſervations, que je voulois propoſer aux jeunes Poëtes, lorſque Mr. de Boiſſy, mon Ami, me demanda quelques morceaux de Proſe à inſérer dans le Mercure. Il me vint dans l'idée de mettre en œuvre, dans un Con-

te, l'un des traits de ma Collection; & je choisis pour essai la ridicule prétention d'être aimé uniquement pour soi-même. Ce Conte eut le succès que pouvoit avoir une bagatelle. Mon Ami me pressa de lui en donner un second. Je me proposai d'y faire sentir la folie de ceux qui employent l'autorité pour mettre une femme à la raison; & je pris pour exemple un Sultan & son esclave, comme les deux extrémités de la domination & de la dépendance. Ce nouvel essai me réussit encore; & flatté d'avoir saisi le goût du Public dans un genre que l'on daigna regarder comme nouveau, je continuai à m'y exercer.

L'idée singuliere que les jeunes personnes se font de l'Amour d'après la lecture des Romans, & le chagrin qu'elles ont de ne pas le trouver dans la Nature tel qu'il est peint dans les Livres, étoit un petit

tit ridicule à combattre; & pris ſous deux points de vue différens, il fut le ſujet de deux Contes. Dans l'un, c'eſt une femme mécontente de ſa façon d'aimer. Dans l'autre, c'eſt une femme mécontente de la façon dont elle eſt aimée.

Les trois nuances de ce qu'on appelle amour dans le Monde, la fantaiſie, la paſſion & le goût, me donnerent l'idée des *quatre Flacons*.

Dans le Conte intitulé *Heureuſement*, je tâchai de faire voir à quoi tient le plus ſouvent la vertu d'une honnête femme, & combien ſa foibleſſe doit la rendre indulgente pour les fautes mêmes qu'elle a ſçu éviter.

Celui des *deux Infortunées* eſt un exemple des dangers auxquels un jeune homme, d'un naturel doux & facile, eſt expoſé dans le Monde.

La hardieſſe avec laquelle certains petits Originaux ſe donnent le

nom de Philoſophes, m'a fourni le ſujet du *Philoſophe ſoi-diſant*.

Le ſot orgueil de l'homme exigeant, qui veut que tout ſoit fait pour lui, eſt peut-être le plus théâtral des ridicules qui ont échapé à Moliere: je n'ai fait que l'effleurer; mais un homme de talent doit ſentir combien ce caractere approfondi & développé, ſeroit digne de la Scene Comique.

La prédilection aveugle & cruelle d'une *mauvaiſe Mere* pour l'un de ſes enfans, & les chagrins qu'elle ſe prépare; l'attention d'une *bonne Mere* à diriger l'inclination de ſa fille & le ſuccès qui en eſt le prix, ſont encore deux ſujets fort au-deſſus de l'eſquiſſe que j'en ai donnée. Il eſt des caracteres qui, pour être préſentés dans toute leur force, exigent des combinaiſons & des developpemens dont un Conte n'eſt pas ſuſceptible; je ne puis que les indiquer. Il en eſt d'autres qui ne ſont

pas

pas aſſez généraux pour être peints ſans donner lieu aux applications perſonnelles; je m'abſtiens même de les déſigner. On ſçait combien la fauſſe clef des *Caracteres* a chagriné leur Auteur; & je ne dois pas ignorer de quoi les méchans ſont capables.

Quelquefois il s'eſt préſenté des ſujets qui, ſans avoir une moralité directement relative à nos mœurs, me donnoient des ſituations touchantes, ou des tableaux intéreſſans: tels ſont *Lauſus & Lydie*, *la Bergere des Alpes*, *Annete & Lubin*, *les Mariages Samnites*; mais dans ceux-là même j'ai eu pour objet de rendre la vertu aimable. Enfin, j'ai tâché par-tout de peindre ou les mœurs de la Société, ou les ſentimens de la Nature; & c'eſt ce qui m'a fait donner à ce Recueil le titre de CONTES MORAUX.

A la vérité des caracteres j'ai voulu joindre la ſimplicité des moyens,

& je n'ai pris que les plus familiers. Ainsi un petit serin me sert à détromper & à guérir une femme de l'aveugle passion qui l'obsede; ainsi quelques traits changés à un tableau réconcilient deux époux; ainsi la nouvelle du jour, le Spectacle, le Jeu, la Promenade, sont les épreuves qui développent les caracteres de deux Amans, & qui éclairent une jeune personne sur le choix d'un Epoux digne d'elle.

Je dirai peu de chose du style: quand c'est moi qui raconte, je me livre à l'impression actuelle du sentiment ou de l'image que je dois rendre: c'est mon sujet qui me donne le ton. Quand je fais parler mes personnages, tout l'art que j'y employe, est d'être présent à leur entretien, & d'écrire ce que je crois entendre. En général, la plus naïve imitation de la Nature dans les mœurs & dans le langage, est ce que j'ai recherché dans ces Contes:

s'ils

s'ils n'ont pas ce mérite ; ils n'en ont aucun.

Je proposai il y a quelques années, dans l'article *Dialogue* de l'Encyclopédie, de supprimer les *dit-il* & *dit-elle* du Dialogue vif & pressé. J'en ai fait l'essai dans ces Contes, & il me semble qu'il a réussi. Cette maniere de rendre le récit plus rapide, n'est pénible qu'au premier instant ; dès qu'on y est accoutumé, elle fait briller le talent de bien lire.

J'ai donné tous mes soins à cette Edition : aux Contes déjà connus, & que j'ai retouchés à loisir, j'en ai ajouté de nouveaux, & j'y ai joint un morceau sur les Spectacles, qui dans sa nouveauté fut reçu favorablement.

Ce morceau dispersé par articles dans le Mercure, avoit besoin d'être ensemble. On l'a imprimé à Geneve, mais sans ma participation ; & comme il avoit été écrit à la

hâte,

hâte, il s'y étoit gliſſé des négligences & des longueurs qu'il a fallu corriger.

Il m'eſt encore échappé quelques fautes d'impreſſion, dont je ne me ſuis apperçu que lorſqu'il n'étoit plus temps Je vais les indiquer ici, afin qu'on les corrige avant la lecture.

Fin de la Préface.

LES

LES CHARMES DE L'ETUDE.

EPITRE AUX POETES.

Mes bons Amis, mes Compagnons, mes Guides,
Illustres Morts, parmi vous je reviens
Goûter en paix, dans vos doux entretiens,
Des plaisirs purs, délicats & solides.
Je viens jouir; je viens charmer le temps.
Ce temps, si court, a des langueurs mortelles
Quand l'ame oisive en compte les instans;
C'est le travail qui lui donne des ailes.
L'homme veut être, & ne peut résister
Au sentiment de sa propre durée;
L'heure où l'on vit se passe à s'éviter;
La peine active est souvent préférée
Au froid loisir de se voir exister.
J'ai vu ce cercle où regne l'inconstance,
Ce monde vain, tumultueux, flottant,
Où le plaisir est l'objet d'importance,
Où tour-à-tour on se cherche, on s'attend,
Pour s'oublier le soir en se quittant.
Qui ne croiroit, à voir cette affluence,

Dans ces jardins, à ce brillant ſoupé,
Qu'on eſt heureux? L'on n'eſt que diſſipé;
De deux Soleils abréger la diſtance,
Eſt tout le ſoin dont on eſt occupé;
Et dans la foule à ſoi-même échappé,
L'on ſe dérobe à ſa triſte exiſtence.

Livres chéris, ah! qu'il m'eſt bien plus doux
De m'oublier, de me perdre avec vous!
Vous élevez, vous enchantez mon ame;
Rapide Homere, audacieux Milton,
Torrens mêlés de fumée & de flame.
A ce mêlange en vain préfere-t-on
La pureté d'un goût puſillanime:
Du char brûlant du Dieu qui vous anime
Si vous tombez, c'eſt comme Phaëton;
Et votre chûte annonce un vol ſublime.

De l'art naiſſant l'eſſor ambitieux,
Libre du-moins dans ſa route incertaine,
Oſoit franchir la barriere des Cieux:
L'uſage encor, tyran capricieux,
Ne tenoit point le génie à la chaîne.
Peindre, émouvoir, imiter dans vos vers
L'heureux larcin du hardi Prométhée;
Donner la vie à mille êtres divers,
Elever l'Homme, embellir l'Univers;
Telle eſt la loi que vous avez dictée.
Ce merveilleux qui regne en vos Ecrits,

Colosse informe & beauté monstrueuse,
Par sa grandeur fiere & majestueuse,
Du Censeur même étonne les esprits.
Le seul Lucain (*a*) cherchant une autre gloire
Sans le secours des Enfers ni des Cieux,
D'un feu divin sait animer l'histoire,
Et son génie en fait le merveilleux.
Il est un vrai que l'artifice énerve:
Ce vrai l'inspire & lui donne le ton.
Qu'a-t-il besoin de Mars & de Minerve?
Il a César & Pompée & Caton.
Les passions de César & de Rome
Lui tiennent lieu d'Hécate & d'Alecton;
Le Ciel, l'Enfer sont dans le cœur de l'homme.
Donne à Lucain ton style harmonieux,
Ou prends de lui son audace intrépide,
O toi, d'Homere émule trop timide (*b*),
Peintre touchant, Poëte ingénieux,
Sage Virgile. Et pourquoi de ces ailes
Ne pas voler par des routes nouvelles?

Ulyss-

(*a*) Lucain mourut à l'âge de vingt-sept ans, & nous laissa un Poëme défectueux, mais plein de génie, dont le grand Corneille faisoit son étude. *Voyez* Cinna, les Horaces, la Mort de Pompée.

(*b*) On sait que les premiers Livres de l'Enéïde sont d'après l'Odyssée, & les derniers d'après l'Iliade.

Ulyſſe errant deſcendit aux Enfers ;
Et ſur ſes pas j'y vois deſcendre Enée.
Si Calypſo gémit abandonnée,
Didon trahie expire dans tes vers.....
Didon ! que dis-je ? Eſt-il rien que n'efface
De ce tableau la ſublime beauté ?
Tu peins Didon, & tu n'as pas l'audace
D'aller ſans guide à l'immortalité !
Si ton Rival tient le ſceptre au Parnaſſe,
Il ne le doit qu'à ta timidité.
 Ah ! ſi du moins tu l'avois imité
Dans ſes deſſeins majeſtueux & vaſtes,
Dans ce grand art des groupes, des contraſtes !
Art dont le Taſſe a lui ſeul hérité.....
 J'entends Boileau qui s'écrie : O blaſphême !
Louer Le Taſſe !... Oui, Le Taſſe lui-même.
Laiſſons Boileau tâcher d'être amuſant,
Et pour raiſon donner un mot plaiſant.
 Quoi de plus doux, de plus vif, de plus mâle
Que ce Poëme, objet de ſes mépris ?
Je ſçai, Virgile, admirer tes écrits :
Troye & Carthage, & la rive infernale,
Les pleurs d'Evandre & la mort d'Euriale
Sont des tableaux dont je ſens tout le prix ;
Didon ſur-tout n'eut jamais de rivale.
 Mais que Le Taſſe a bien mieux exprimé
Cet héroïſme ébauché par Homere !

Que ;

Que, d'un pinceau plus fier, plus animé,
Il nous a peint la Piété sincere,
La Grandeur simple, & la Sageſſe auſtere,
Et la Valeur qui connoît le danger,
Et la Fureur qui s'aveugle elle-même,
Et la Jeuneſſe ardente à ſe plonger
Dans les plaiſirs qu'elle craint & qu'elle aime,
Et la Vertu qui la vient dégager!

Mais toi, Virgile, aux plus beaux jours du Monde;
Dans le berceau des plus grands des humains,
Dans cette Rome en Héros ſi féconde,
Qui choiſis-tu pour Pere des Romains?
Ce n'eſt pas tout que d'aller fonder Rome:
Ce grand deſſein demandoit un grand homme;
Compare Enée à ce Héros brillant;
A ce Renaud, ſi tendre & ſi vaillant.
Un foible amour eſt doucereux & fade;
Mais dans ſa force il eſt beau, généreux,
Touchant ſur-tout quand il eſt malheureux:
Si ſa colere a fait une Iliade,
L'amour eſt-il moins fier, moins dangereux?

Des paſſions, élémens de nos ames,
La plus active eſt celle de l'amour;
Mille couleurs en nuancent les flammes;
L'Amour ſe change en Colombe, en Vautour,
Contre lui-même il s'emporte, il s'anime,
Conçoit, embraſſe, étouffe ſon deſſein;

Et de ſes traits ſe déchirant le ſein,
Il eſt le Dieu, le Prêtre & la Victime.
Tel eſt l'Amour dans nos cœurs, dans nos vers:
Lui ſeul anime, embellit l'Univers;
Lui ſeul anime, embellit la Peinture;
La Poéſie, ainſi que la Nature,
Doit à l'Amour mille tableaux divers.
Anacréon, tu n'as pas d'autre guide:
'A tes beaux jours c'eſt l'Aſtre qui préſide,
Et qui de fleurs a ſemé ton couchant.
Tu lui dois tout, voluptueux Ovide,
A qui Corine (a) enſeigna l'Art du chant;
Enfant gâté des Muſes & des Graces,
De leurs tréſors brillant diſſipateur,
Et des plaiſirs ſavant légiſlateur.
Vous, ſes Rivaux, vous dont il ſuit les traces,
Tendre Tibule, & toi dont les douleurs
Ont tant de charme, intéreſſant Properce,
Pour vous l'Amour, dans les larmes qu'il verſe,
En ſoupirant détrempe ſes couleurs.
Sur vos pinceaux qu'il tranſmit à Racine,
Il répandit du ſang avec ſes pleurs.
Quel coloris! Quelle touche divine!
Peintres du cœur, n'en ſoyez point jaloux;

C'eſt

(a) Moverat ingenium totam cantata per Urbem,
Nomine non vero dicta Corina mihi.
Triſt. L. IV. El. X.

C'eſt votre Maître : il vous ſurpaſſe tous.
L'Amour l'inſpire, il en fait un Apelle ;
A Champmêlé, ſon Actrice immortelle,
Pour l'éclairer il remit ſon flambeau.
Ce n'eſt ſouvent que le même (*a*) modele ;
Mais l'attitude, à chaque inſtant nouvelle,
Le reproduit à chaque inſtant plus beau.
Eh quoi ! l'Amour, un ſonge, une folie,
Eſt-ce un tableau digne de l'avenir ?
Par lui, dit-on, la ſcene eſt avilie,
Et du Théâtre il falloit le bannir.
Ah malheureux ! dont la mélancolie
Veut que l'Amour à mes yeux m'humilie,
N'aimez jamais : c'eſt aſſez vous punir.
Condamnez-vous à ne jamais entendre
Cette Roxane & ſi fiere & ſi tendre,
Qui reſpirant la vengeance & l'amour,
Menace, tremble, oſe & craint tour-à-tour,
Cette Hermione, Amante dédaignée,
Tantôt plaintive, & tantôt indignée.
Du cœur humain ces reflux orageux
Ne ſont pour vous que de frivoles jeux.
Phedre brûlant d'un feu qu'elle déteſte,
Phedre au milieu du crime & du remords,

Et

(*a*) C'eſt plus par les ſituations que par les caracteres que Racine a varié les peintures de l'Amour.

Et la vertu luttant contre l'inceste,
Pour vous toucher sont de foibles ressorts.
En vain Clairon, cette Actrice sublime,
Rend plus frappans ces tableaux qu'elle anime :
Vous demandez des Spectacles plus forts.
Voyez Phocas, cherchant d'un œil avide
Quel est le cœur que sa main doit percer,
Réduit au choix, frémir d'un parricide,
Sans qu'il échappe au sang qu'il va verser
Un mouvement, un cri qui le décide.
Puissant Génie, étonnant Créateur,
Combien de fois, ô grand Homme ! ô Corneille !
De ton vol d'Aigle observant la hauteur,
J'ai vu l'Aurore interrompre ma veille !
De quel rayon le Ciel t'illumina !
Quel feu divin s'alluma dans tes veines,
Quand du faux goût rompant les lourdes chaînes,
Et t'élevant de Clitandre à Cinna,
Par les lauriers que ta main moissonna,
Paris devint la rivale d'Athenes !

Reine des Arts, si fameuse autrefois,
Ne vante plus ton Théâtre (*a*) Magique,
Ta Mélopée & ton masque tragique,
Ne vante plus ces oracles menteurs,

Et

(*a*) Le mobile de l'action théâtrale chez les Grecs est presque toujours hors de l'intrigue.

Et ces destins, invincibles moteurs
D'une fatale & sanglante aventure,
Où l'innocence est mise à la torture
Pour des forfaits dont ils sont les auteurs.
Ce merveilleux, dangereuse imposture,
S'évanouit, fait place à la Nature:
L'action naît de l'ame des Acteurs.
Les passions sont les Dieux du Théâtre.
O Rhodogune, éternel monument
Qu'avec effroi j'admire & j'idolâtre!
Où sont puisés ce nœud, ce dénoûment,
Cet intérêt? Au sein de Cléopatre.
Tissu hardi d'invisibles rapports,
Heraclius, simple & vaste machine,
Quel Dieu caché préside à tes ressorts,
Les fait mouvoir? L'ame de Léontine.
Ainsi Corneille, à l'envi de Lucain,
Du merveilleux dédaigna les prestiges.
Crime ou vertu, tout fût grand sous sa main;
Et quand il veut étaler des prodiges,
Il fait agir & parler un Romain.
Fable, autrefois en tableaux si fertile,
Douces erreurs d'un peuple ingénieux,
Songes charmans, quel fut donc votre asile?
Lully monta son luth harmonieux:
A ses accens s'éleva ce beau Temple,
Brillant Théâtre où préside l'Amour,

Où tous les Arts triomphent tout-à-tour,
Et dont Quinaut fut la gloire & l'exemple.
Chantre immortel d'Atys & de Renaud,
O toi galant & sensible Quinaut,
L'illusion, aimable enchanteresse,
Mêla son filtre à tes vives couleurs;
Le Dieu des vers, le Dieu de la tendresse
T'ont couronné de lauriers & de fleurs.
Et qui jamais ouvrit à l'harmonie
Un champ plus vaste, un plus riche trésor?
En créant l'Art, ton cœur fut ton Génie.
En vain ta gloire en naissant fut ternie:
Elle renaît plus radieuse encor.
Dans tes tableaux quelle noble magie!
Dans tes beaux vers quelle douce énergie!
Si le François, par Racine embelli,
Lui doit la grace unie à la noblesse,
Il tient de toi, par ton style amolli,
Un tour liant & nombreux sans foiblesse.
Que n'avoit-il, ton injuste Censeur,
Que n'avoit-il un rayon de ta flame?
Son fiel amer valoit-il la douceur
D'un sentiment émané de ton ame?
Mais ce Boileau, Juge passionné,
N'en est pas moins Législateur habile.
Aux lents efforts d'un travail obstiné
Il fait céder la Nature indocile;

Dans

Dans un terrain ſauvage, abandonné,
A pas tardifs trace un ſillon fertile;
Et ſon vers froid, mais poli, bien tourné,
A force d'art rendu ſimple & facile,
Reſſemble au trait d'un or pur & ductile,
Par la filiere en gliſſant façonné.

Que ne peut point une étude conſtante?
Sans feu, ſans verve, & ſans fécondité,
Boileau copie; on diroit qu'il invente.
Comme un miroir il a tout répété.
Mais l'Art jamais n'a ſu peindre la flame:
Le ſentiment eſt le ſeul don de l'ame,
Que le travail n'a jamais imité.
J'entends Boileau monter ſa voix flexible
A tous les tons, ingénieux flatteur,
Peintre correct, bon plaiſant, fin moqueur,
Même léger dans ſa gaîté pénible;
Mais je ne vois jamais Boileau ſenſible:
Jamais un vers n'eſt parti de ſon cœur.

Que la Nature, au Génie indulgente,
Traita bien mieux ce Poëte ingénu,
Ce La Fontaine, à lui ſeul inconnu,
Ce Peintre né, dont l'inſtinct nous enchante!
Simple & profond, ſublime ſans effort,
Le vers heureux, le tour rapide & fort
Viennent chercher ſa plume négligente.
Pour lui ſa Muſe, Abeille diligente,

Va recueillir le suc brillant des fleurs.
En se jouant, la main de la Nature
Mêle, varie, assortit ses couleurs.
C'est un émail semé sur la verdure,
Dont le Zéphir fait toute la culture,
Et que l'Aurore embellit de ses pleurs.
Mais sous l'appas d'un simple badinage,
Quand il instruit, c'est Socrate ou Caton,
Qui de l'enfance a pris l'air & le ton.
De l'Art des vers tel est le digne usage;
Mais laissons-lui sa noble liberté:
A peine il sent le frein de l'esclavage,
Qu'il perd son feu, sa grace & sa fierté.
La Poésie eut le sort de Pandore:
Quand le Génie au Ciel la fit éclore,
Chacun des Arts l'enrichit d'un présent.
Elle reçut des mains de la Peinture
Le coloris, prestige séduisant,
Et l'heureux don d'imiter la Nature:
De l'Eloquence elle eut ces traits vainqueurs,
Ces traits brûlans qui pénetrent les cœurs;
A l'Harmonie elle dut la mesure,
Le mouvement, le tour mélodieux,
Et ces accens qui ravissent les Dieux.
La Raison même à la jeune immortelle
Voulut servir de compagne fidelle:
Mais quelquefois, invisible témoin,

Elle la fuit, & l'obſerve de loin.

Dès que Rouſſeau s'éleve au ton de l'Ode,
Et qu'il décrit en vers harmonieux
L'ordre éclatant qui regne dans les Cieux (a),
L'enthouſiaſme eſt ſa ſeule méthode,
Quand ſous ſes doigts commence à retentir
La harpe ſainte ou le luth de Pindare,
J'aime à penſer, je crois même ſentir
Qu'un feu divin de ſon ame s'empare;
Je m'abandonne, avec lui je m'égare.
Mais d'un ton grave & d'un air réfléchi
A la Raiſon (a) ſi lui-même il inſulte,
Pour la combattre, il faut qu'il la conſulte,
Et de ſes loix il n'eſt plus affranchi.
Que dis-je? Eſt-il d'eſſor qu'elle ne regle?
Pour s'élever & planer dans les Cieux,
L'Enthouſiaſme a les ailes de l'Aigle;
Pourquoi veut-on qu'il n'en ait pas les yeux?
Voyez Horace, & ſi, dans ſon délire,
Sa main voltige au haſard ſur la lyre,
Avec quel art variant ſes accords,
D'un mode à l'autre il s'éleve, il s'abaiſſe!
Vrai dans ſa fougue & ſage en ſon ivreſſe,
La Raiſon même approuve ſes transports.

D'un

(a) Voyez l'Ode II. du premier Livre, Pſ. VIII.
(b) Voyez l'Ode à Mr. de la Fare.

D'un ton moins haut si l'ami de Mécene,
Des mœurs de Rome ingénieux Censeur,
A mes regards en expose la Scene;
Quelle morale & plus pure & plus saine!
Qu'il y répand de charme & de douceur!
En le lisant, avec lui je crois vivre:
A Tivoli je m'empresse à le suivre.
La Liberté, l'Enjoûment, la Raison,
Dans sa retraite accourent sur ses traces;
L'Amour y vient sans bandeau ni poison,
Et la Vieillesse y joue avec les Graces.
De nos devoirs le mutuel accord,
De nos besoins l'intime & doux rapport,
Le choix du bien, sa nature immuable,
Le vrai, l'utile, étude inépuisable,
De l'amitié le charme & les liens,
L'art précieux de plaire à ce qu'on aime,
L'art de trouver son bonheur en soi-même,
Sous ces berceaux voilà nos entretiens.
Mais à mes yeux encor plus familiere,
Plus près de moi, plus facile à saisir,
La Vérité, dans les jeux de Moliere,
De ses leçons sait me faire un plaisir.
Enseigne-nous où tu trouves la rime?
Lui dit Boileau, sans-doute en badinant.
Est-ce donc là ce que ton art sublime,
Divin Moliere, a de plus étonnant?

En-

Enſeigne-nous plutôt quel microſcope,
Depuis Agnès juſqu'au fier Miſantrope,
Te dévoila les plis du cœur humain.
Quel Dieu remit ces crayons dans ta main ?
Dans tes écrits, quelle ſeve féconde,
Quelle chaleur, quelle ame tu répands !
La Cour, la Ville, & le Peuple & le Monde,
Tu fais de tout une étude profonde ;
Et nous rions toujours à nos dépens.
Le Jaloux rit d'un ſot qui lui reſſemble ;
Le Médecin ſe moque de Purgon ;
L'Avare pleure & ſourit tout enſemble,
D'avoir payé pour entendre Harpagon :
Le ſeul Tartufe a peu ri, ce me ſemble.
Moi, qui n'ai point le maſque d'un dévot,
Quand la vapeur d'une bile épaiſſie
S'éleve autour de mon ame obſcurcie,
Quand de l'ennui j'ai bu le froid pavot,
Ou que la ſombre & vague Inquiétude
Trouble mes ſens fatigués de l'étude,
J'appelle à moi Sotenville & Dandin,
Le bon Soſie, & Nicole & Jourdain :
Le rire alors dans mes yeux étincelle ;
A pleins canaux mon ſang coule ſoudain ;
De mes eſprits le feu ſe renouvelle ;
Je crois renaître ; & ma ſérénité
En un jour clair me peint l'humanité.

Tous

Tous ces travers qui m'excitoient la bile,
Ne sont pour moi qu'un spectacle amusant :
Moi-même enfin je me trouve plaisant
D'avoir tranché du Censeur difficile.
  Fruits du génie, heureux présens des Cieux,
Embellissez la retraite que j'aime,
Et rendez-moi mon loisir précieux.
Seul avec vous, je me plais en moi-même.
Par vous guéri de cette vanité
Qui sacrifie à la célébrité
Le doux repos, des biens le plus solide,
De cette vie inconstante & fluide
Je suis le cours avec tranquillité ;
L'œil attaché sur un charmant rivage,
Où la Nature étale à mon passage
Son abondance & sa variété.

FIN.

TABLE

DES

CONTES MORAUX.

Tome premier.

TO-

TOME SECOND.

Fin de la Table.

CON-

CONTES MORAUX.

ALCIBIADE, OU LE MOI.

LA nature & la fortune sembloient avoir conspiré au bonheur d'Alcibiade. Richesses, talens, beauté, naissance, la fleur de l'âge & de la santé ; que de titres pour avoir tous les ridicules ! Alcibiade n'en avoit qu'un : il vouloit être aimé pour lui-même. Depuis la coquetterie jusqu'à la sagesse, il avoit tout séduit dans Athenes ; mais en lui, étoit-ce bien lui qu'on aimoit ? Cette délicatesse lui prit un matin comme il venoit de faire sa cour à une prude : c'est le moment des réflexions. Alcibiade en fit sur ce qu'on appelle le sentiment pur, la métaphysique de l'amour. Je suis bien duppe, disoit-il, de prodiguer mes soins à une femme qui ne m'aime peut-

être que pour elle-même! Je le sçaurai, de par tous les Dieux; & s'il en est ainsi, elle peut chercher parmi nos athletes un soupirant qui me remplace.

La belle prude, suivant l'usage, opposoit toujours quelque foible résistance aux desirs d'Alcibiade. C'étoit une chose épouvantable! elle ne pouvoit y penser sans rougir. Il falloit aimer comme elle aimoit, pour s'y résoudre. Elle auroit voulu pour tout au monde qu'il fût moins jeune & moins empressé. Alcibiade la prit au mot. Je m'apperçois, Madame, lui dit-il un jour, que ces complaisances vous coûtent; hé bien, je veux vous donner une preuve de l'amour le plus parfait. Oui, je consens, puisque vous le voulez, que nos ames seules soient unies; & je vous donne ma parole de n'exiger rien de plus.

La prude loua cette résolution d'un air bien capable de la faire évanouir; mais Alcibiade tint bon. Elle en fut surprise & piquée; cependant il fallut dissimuler.

Le jour suivant, tout ce que le deshabillé peut avoir d'agaçant fut mis en usage. La vivacité du desir brilloit dans les yeux de la prude; dans son maintien, la nonchalance & la volupté. Les voiles

les

les plus légers, le désordre le plus favorable, tout en elle invitoit Alcibiade à s'oublier. Il apperçut le piege. Quelle victoire, lui dit-il, Madame, quelle victoire à remporter sur moi-même! Je vois bien que l'amour m'éprouve, & je m'en applaudis: la délicatesse de mes sentimens en éclatera davantage. Ces voiles transparens & légers, ces coussins dont la volupté semble avoir formé son trône, votre beauté, mes desirs; combien d'ennemis à vaincre! Ulysse n'y échapperoit pas, Hercule y succomberoit. Je serai plus sage qu'Ulysse, & moins fragile qu'Hercule. Oui, je vous prouverai que le seul plaisir d'aimer, peut tenir lieu de tous les plaisirs. Vous êtes charmant, lui dit-elle, & je puis me flatter d'avoir un amant unique; je ne crains qu'une chose, c'est que votre amour ne s'affoiblisse par la rigueur. Au contraire, interrompit vivement Alcibiade, il n'en sera que plus ardent. Mais, mon cher enfant, vous êtes jeune; il est des momens où l'on n'est pas maître de soi; & je crois votre fidélité bien hasardée, si je vous livre à vos desirs. Soyez tranquille, Madame; je vous répons de tout. Si je puis vaincre mes desirs auprès de vous, auprès de qui n'en serai-je

pas le maître? Vous me promettez du-moins, lui dit-elle, que s'ils deviennent trop pressans vous m'en ferez l'aveu? Je ne veux point qu'une mauvaise honte vous retienne. Ne vous piquez pas de me tenir parole: il n'est rien que je ne vous pardonne plutôt qu'une infidélité. Oui, Madame, je vous avouerai ma foiblesse de la meilleure foi du monde, quand je serai prêt à y succomber: mais laissez-moi du-moins éprouver mes forces; je sens qu'elles iront encore loin, & j'espere que l'amour m'en donnera de nouvelles. La prude étoit furieuse; mais sans se démentir elle ne pouvoit se plaindre: elle se contraignit encore, dans l'espoir qu'à une nouvelle épreuve Alcibiade succomberoit. Il reçut le lendemain à son réveil un billet conçu en ces termes:
„ J'ai passé la plus cruelle nuit, venez me
„ voir. Je ne puis vivre sans vous".

Il arrive chez la prude. Les rideaux des fenêtres n'étoient qu'entr'ouverts; un jour tendre se glissoit dans l'appartement au-travers des ondes de pourpre. La prude étoit encore dans un lit parsemé de roses. Venez, lui dit-elle d'une voix plaintive, venez calmer mes inquiétudes. Un songe affreux m'a tourmenté cette nuit: j'ai cru

vous

vous voir aux genoux d'une rivale. Ah! j'en frémis encore. Je vous l'ai dit, Alcibiade, je ne puis vivre dans la crainte que vous ne soyez infidele : mon malheur seroit d'autant plus sensible que j'en serois moi-même la cause, & je veux dumoins n'avoir rien à me reprocher. Vous avez beau me promettre de vous vaincre; vous êtes trop jeune pour le pouvoir longtems. Ne vous connois-je pas? Je sens que j'ai trop exigé de vous, je sens qu'il y a de l'imprudence & de la cruauté à vous imposer une loi si dure. Comme elle parloit ainsi de l'air du monde le plus touchant, Alcibiade se jetta à ses pieds. Je suis bien malheureux, lui dit-il, Madame, si vous ne m'estimez pas assez pour me croire capable de m'attacher à vous par les seuls liens du sentiment! Après tout, de quoi me suis-je privé? De ce qui deshonore l'amour. Je rougis de voir que vous comptiez ce sacrifice pour quelque chose. Mais fût-il aussi grand que vous vous l'imaginez, je n'en aurai que plus de gloire. Non, mon cher Alcibiade, lui dit la prude en lui tendant la main, je ne veux point d'un sacrifice qui te coûte : je suis trop sûre & trop flattée de l'amour pur & délicat que tu m'as si bien

témoigné. Sois heureux, j'y consens. Je le suis, Madame, s'écria-t-il, du bonheur de vivre pour vous : cessez de me soupçonner & de me plaindre; vous voyez l'amant le plus fidele, le plus tendre, le plus respectueux... Et le plus sot, interrompit-elle, en tirant brusquement ses rideaux, & elle appella ses esclaves. Alcibiade sortit furieux de n'avoir été aimé que comme un autre, & bien résolu de ne plus revoir une femme qui ne l'avoit pris que pour son plaisir. Ce n'est pas ainsi, dit-il, qu'on aime dans l'âge de l'innocence; & si la jeune Glicérie éprouvoit pour moi ce que ses yeux semblent me dire, je suis bien certain que ce seroit de l'amour tout pur.

Glicérie, dans sa quinzieme année, attiroit déjà les vœux de la plus brillante jeunesse. Qu'on imagine une rose au moment de s'épanouir, tels étoient la fraîcheur & l'éclat de sa beauté.

Alcibiade se présenta, & ses rivaux se dissiperent. Ce n'étoit point encore l'usage à Athenes de s'épouser pour se haïr & pour se mépriser le lendemain; & l'on donnoit aux jeunes gens, avant l'hymen, le loisir de se voir & de se parler avec une liberté décente. Les filles ne

se reposoient pas sur leurs gardiens du soin de leur vertu. Elles se donnoient la peine d'être sages elles-mêmes. La pudeur n'a commencé à combattre foiblement, que depuis qu'on lui a dérobé les honneurs de la victoire. Celle de Glicérie fit la plus belle défense. Alcibiade n'oublia rien pour la surprendre ou pour la gagner. Il loua la jeune Athénienne sur ses talens, ses graces, sa beauté; il lui fit sentir dans tout ce qu'elle disoit, une finesse qu'elle n'y avoit pas mise, & une délicatesse dont elle ne se doutoit pas. Quel dommage qu'avec tant de charmes, elle n'eût pas un cœur sensible! je vous adore, lui disoit-il, & je suis heureux si vous m'aimez. Ne craignez pas de me le dire: une candeur ingénue est la vertu de votre âge. On a beau donner le nom de prudence à la dissimulation; cette belle bouche n'est pas faite pour trahir les sentimens de votre cœur: qu'elle soit l'organe de l'amour, c'est pour lui-même qu'il l'a formée. Si vous voulez que je sois sincere, lui répondit Glicérie, avec une modestie mêlée de tendresse, faites du moins que je puisse l'être sans rougir. Je veux bien ne pas trahir mon cœur, mais je veux

 aussi

auſſi ne pas trahir mon devoir, & je trahirois l'un ou l'autre ſi j'en diſois davantage. Glicérie vouloit avant de s'expliquer, que leur hymen fût conclu. Alcibiade vouloit qu'elle s'expliquât avant de penſer à l'hymen. Il ſera bien tems, diſoit-il, de m'aſſurer de votre amour, quand l'hymen vous en aura fait un devoir, & que je vous aurai réduite à la néceſſité de feindre! C'eſt aujourd'hui que vous êtes libre; qu'il ſeroit flatteur pour moi d'entendre de votre bouche l'aveu deſintéreſſé d'un ſentiment naturel & pur. — Hé bien, ſoyez content, & ne me reprochez plus de n'avoir pas un cœur ſenſible; il l'eſt du-moins depuis que je vous vois. Je vous eſtime aſſez pour vous confier mon ſecret; mais à préſent qu'il m'eſt échappé, j'exige de vous une complaiſance: c'eſt de ne me plus parler tête-à-tête, que vous ne ſoyez d'accord avec ceux dont je dépens. L'aveu qu'Alcibiade venoit d'obtenir, auroit fait le bonheur d'un amant moins difficile; mais ſa chimere l'occupoit. Il voulut voir juſqu'au bout s'il étoit aimé pour lui-même. Je ne vous diſſimulerai pas, lui dit-il, que la démarche que je vais faire peut avoir un mauvais ſuccès.

Vos

Vos parens me reçoivent avec une politesse froide que j'aurois prise pour un congé, si le plaisir de vous voir n'eût vaincu ma délicatesse ; mais si j'oblige votre pere à s'expliquer, il ne sera plus tems de feindre. Il est membre de l'Aréopage ; Socrate, le plus vertueux des hommes, y est suspect & odieux ; je suis l'ami & le disciple de Socrate, & je crains bien que la haine qu'on a pour lui, ne s'étende jusqu'à moi. Mes craintes vont trop loin peut-être ; mais enfin, si votre pere nous sacrifie à sa politique, s'il me refuse votre main, à quoi vous déterminez-vous ? A être malheureuse, lui répondit Glicérie, & à céder à ma destinée. — Vous ne me verrez donc plus ? — Si l'on me défend de vous voir, il faudra bien que j'obéisse. — Vous obéirez donc aussi, si l'on vous propose un autre époux ? — Je serai la victime de mon devoir. — Et par devoir vous aimerez l'époux qu'on vous aura choisi ? — Je tâcherai de ne le point haïr ; mais quelles questions vous me faites ! Que penseriez-vous de moi si j'avois d'autres sentimens. — Que vous m'aimeriez comme on doit aimer. — Il est trop vrai que je vous aime. — Non, Glicérie, l'amour

ne connoît point de loi; il est au-dessus de tous les obstacles; mais je vous rends justice, ce sentiment est trop fort pour votre âge: il veut des ames fermes & courageuses, que les difficultés irritent & que les revers n'étonnent pas. Un tel amour est rare, je l'avoue. Vouloir un état, un nom, une fortune dont on dispose, se jetter enfin dans les bras d'un mari pour se sauver de ses parens, voilà ce qu'on appelle amour, & voilà ce que j'appelle desir de l'indépendance. Vous êtes bien le maître, lui dit-elle les larmes aux yeux, d'ajouter l'injure au reproche. Je ne vous ai rien dit que de tendre & d'honnête. Ai-je balancé un moment à vous sacrifier vos rivaux? Ai-je hésité à vous avouer votre triomphe? Que me demandez-vous de plus? Je vous demande, lui dit-il, de me jurer une constance à toute épreuve, de me jurer que vous serez à moi, quoi qu'il arrive, & que vous ne serez qu'à moi. — En vérité, Seigneur, c'est ce que je ne ferai jamais. — En vérité, Madame, je devois m'attendre à cette réponse, & je rougis de m'y être exposé. A ces mots, il se retira outré de colere, & se disant à lui-même, j'étois bien bon d'aimer un enfant

fant qui n'a point d'ame, & dont le cœur ne se donne que par avis de parens !

Il y avoit dans Athenes une jeune veuve qui paroissoit inconsolable de la perte de son époux. Alcibiade lui rendit, comme tout le monde, les premiers devoirs avec le sérieux que la bienséance impose auprès des personnes affligées. La veuve trouva un soulagement sensible dans les entretiens de ce disciple de Socrate, & Alcibiade un charme inexprimable dans les larmes de la veuve. Cependant leur morale s'égayoit de jour en jour. On fit l'éloge des bonnes qualités du défunt, & puis on convint des mauvaises. C'étoit bien le plus honnête homme du monde, mais il n'avoit précisément que le sens-commun. Il étoit assez bien de figure, mais sans élégance & sans grace; rempli d'attentions & de soins, mais d'une assiduité fatigante. Enfin, on étoit au désespoir d'avoir perdu un si bon mari, mais bien résolue à n'en pas prendre un second. Eh quoi, dit Alcibiade, à votre âge renoncer à l'hymen! Je vous avoue, répondit la veuve, qu'autant l'esclavage me répugne, autant la liberté m'effraye. A mon âge, li-

livrée à moi-même, & ne tenant à rien, que vais-je devenir? Alcibiade ne manqua pas de lui insinuer qu'entre l'esclavage de l'hymen & l'abandon du veuvage il y auroit un milieu à prendre; & qu'à l'égard des bienséances, rien au monde n'étoit plus facile à concilier avec un tendre attachement. On fut révoltée de cette proposition; on eût mieux aimé mourir. Mourir dans l'âge des amours & des graces! il étoit facile de faire voir le ridicule d'un tel projet, & la veuve ne craignoit rien tant que de se donner des ridicules. Il fut donc résolu qu'elle ne mourroit pas; il étoit déjà décidé qu'elle ne pouvoit vivre sans tenir à quelque chose, ce quelque chose devoit être un amant, & sans prévention elle ne connoissoit point d'homme plus digne qu'Alcibiade de lui plaire & de l'attacher. Il redoubla ses assiduités; d'abord elle s'en plaignit, bientôt elle s'y accontuma, enfin elle y exigea du mystere; & pour éviter les imprudences, on s'arrangea décemment.

Alcibiade étoit au comble de ses vœux. Ce n'étoit ni les plaisirs de l'amour, ni les avantages de l'hymen qu'on aimoit en lui, c'étoit lui-même; du-moins le cro-

croyoit-il ainsi. Il triomphoit de la douleur, de la sagesse, de la fierté d'une femme qui n'exigeoit de lui que du secret & de l'amour. La veuve de son côté s'applaudissoit de tenir sous ses loix l'objet de la jalousie de toutes les beautés de la Grece. Mais combien peu de personnes sçavent jouir sans confidens! Alcibiade amant secret, n'étoit qu'un amant comme un autre, & le plus beau triomphe n'est flatteur qu'autant qu'il est solemnel. Un Auteur a dit que ce n'est pas tout que d'être dans une belle campagne, si l'on n'a quelqu'un à qui l'on puisse dire, La belle campagne! La veuve trouva de même que ce n'étoit pas assez d'avoir Alcibiade pour amant, si elle ne pouvoit dire à quelqu'un, J'ai pour amant Alcibiade. Elle en fit donc la confidence à une amie intime, qui le dit à son amant, & celui-ci à toute la Grece. Alcibiade étonné qu'on publiât son aventure, crut devoir en avertir la veuve, qui l'accusa d'indiscrétion. Si j'en étois capable, lui dit-il, je laisserois courir des bruits que j'aurois voulu répandre; & je ne souhaite rien tant que de les faire évanouir. Observons-nous avec soin, évitons en public de nous trouver ensemble;

&

& quand le hasard nous réunira, ne vous offensez point de l'air distrait & dissipé que j'affecterai auprès de vous. La veuve reçut tout cela d'assez mauvaise humeur. Je sens bien, lui dit-elle, que vous en serez plus à votre aise : les assiduités, les attentions vous gênent, & vous ne demandez pas mieux que de pouvoir voltiger. Mais moi, quelle contenance voulez-vous que je tienne ? Je ne sçaurois prendre sur moi d'être coquette : ennuyée de tout en votre absence, rêveuse & embarrassée auprès de vous, j'aurai l'air d'être jouée, & je le serai peut-être en effet. Si l'on est persuadé que vous m'avez, il n'y a plus aucun remede : le public ne revient pas. Quel sera donc le fruit de ce prétendu mystere ? Nous aurons l'air, vous, d'un amant détaché, moi, d'une amante délaissée. Cette réponse de la veuve surprit Alcibiade ; la conduite qu'elle tint acheva de le confondre. Chaque jour elle se donnoit plus d'aisance & de liberté. Au Spectacle, elle exigeoit qu'il fût assis derriere elle, qu'il lui donnât la main pour aller au Temple, qu'il fût de ses promenades & de ses soupers. Elle affectoit sur-tout de se trouver avec ses rivales ; & au milieu de ce concours, elle

elle vouloit qu'il ne vît qu'elle: Elle lui commandoit d'un ton absolu; le regardoit avec mystere, lui sourioit d'un air d'intelligence, & lui parloit à l'oreille avec cette familiarité qui annonce au public qu'on est d'accord. Il vit bien qu'elle le menoit par-tout, comme un esclave enchaîné à son char. J'ai pris des airs pour des sentimens, dit-il avec un soupir: ce n'est pas moi qu'elle aime, c'est l'éclat de ma conquête; elle me mépriseroit, si elle n'avoit point de rivales. Apprenons lui que la vanité n'est pas digne de fixer l'amour.

La jalousie des Philosophes ne pouvoit pardonner à Socrate de n'enseigner en public que la vérité & la vertu: on portoit chaque jour à l'Aréopage les plaintes les plus graves contre ce dangereux citoyen. Socrate occupé à faire du bien, laissoit dire de lui tout le mal qu'on imaginoit; mais Alcibiade, dévoué à Socrate, faisoit face à ses ennemis. Il se présentoit aux Magistrats; il leur reprochoit d'écouter des lâches, & d'épargner des imposteurs, & ne parloit de son Maître que comme du plus juste & du plus sage des mortels. L'enthousiasme rend éloquent: dans les conférences qu'il eut

avec l'un des membres de l'Aréopage, en présence de la femme du Juge, il parla avec tant de douceur & de véhémence, de sentiment & de raison, sa beauté s'anima d'un feu si noble & si touchant, que cette femme vertueuse en fut émue jusqu'au fond de l'ame. Elle prit son trouble pour de l'admiration. Socrate, dit-elle à son époux, est en effet un homme divin s'il fait de semblables disciples. Je suis enchantée de l'éloquence de ce jeune homme : il n'est pas possible de l'entendre sans devenir meilleur. Le Magistrat qui n'avoit garde de soupçonner la sagesse de son épouse, rendit à Alcibiade l'éloge qu'elle avoit fait de lui. Alcibiade en fut flatté : il demanda au mari la permission de cultiver l'estime de sa femme. Le bon homme l'y invita. Ma femme, dit-il, est philosophe aussi, & je serai bien aise de vous voir aux prises. Rodope (c'étoit le nom de cette femme respectable) se piquoit en effet de philosophie, & celle de Socrate dans la bouche d'Alcibiade la gagnoit de plus en plus. J'oubliois de dire qu'elle étoit dans l'âge où l'on n'est plus jolie, mais où l'on est encore belle ; où l'on est peut-être un peu moins aimable, mais

où

où l'on sçait beaucoup mieux aimer. Alcibiade lui rendit des devoirs : elle ne se défia ni de lui ni d'elle-même. L'étude de la sagesse remplissoit tous leurs entretiens. Les leçons de Socrate passoient de l'ame d'Alcibiade dans celle de Rodope, & dans ce passage elles prenoient de nouveaux charmes : c'étoit un ruisseau d'eau pure qui couloit au-travers des fleurs. Rodope en étoit chaque jour plus altérée : elle se faisoit définir, suivant les principes de Socrate, la sagesse & la vertu, la justice & la vérité. L'amitié vint à son tour, & après en avoir approfondi l'essence, je voudrois bien sçavoir, dit Rodope, quelle différence met Socrate entre l'amour & l'amitié ? Quoique Socrate ne soit point de ces Philosophes qui analysent tout, lui répondit Alcibiade, il distingue trois amours : l'un grossier & bas, qui nous est commun avec les Animaux ; c'est l'attrait du besoin & le goût du plaisir : l'autre pur & céleste qui nous rapproche des Dieux ; c'est l'amitié plus vive & plus tendre : le troisieme enfin, qui participe des deux premiers, tient le milieu entre les Dieux & les Brutes, & semble le plus naturel aux Hommes ; c'est le lien des ames cimenté par celui des sens.

Socrate donne la préférence au charme pur de l'amitié; mais comme il ne fait point un crime à la nature d'avoir uni l'esprit à la matiere, il n'en fait pas un à l'homme de se ressentir de ce mêlange dans ses penchans & dans ses plaisirs. C'est sur-tout lorsque la nature a pris soin d'unir un beau corps avec une belle ame, qu'il veut qu'on respecte l'ouvrage de la nature; car quelque laid que soit Socrate, il rend justice à la beauté. S'il sçavoit, par exemple, avec qui je m'entretiens de philosophie, je ne doute pas qu'il ne me fît une querelle d'employer si mal ses leçons. Je vous dispense d'être galant, interrompit Rodope: je parle à un sage; & tout jeune qu'il est, je veux qu'il m'éclaire, & non pas qu'il me flatte. Revenons aux principes de votre Maître. Il permet l'amour, dites-vous; mais en connoît-il les égaremens & les excès? Oui, Madame, comme il connoît ceux de l'ivresse, & il ne laisse pas que de permettre le vin. La comparaison n'est pas juste, dit Rodope: on est libre de choisir ses vins, & d'en modérer l'usage; a-t-on la même liberté en amour? il est sans choix & sans mesure. Oui sans doute, reprit Alcibiade, dans un homme sans mœurs

&

& ſans principes ; mais Socrate commence par former des hommes éclairés & vertueux, & c'eſt à ceux-là qu'il permet l'amour. Il ſçait bien qu'ils n'aimeront rien que d'honnête ; & alors on ne court aucun riſque à aimer à l'excès. L'aſcendant mutuel de deux ames vertueuſes ne peut que les rendre plus vertueuſes encore. Chaque réponſe d'Alcibiade applaniſſoit quelque difficulté dans l'eſprit de Rodope ; & rendoit le penchant qui l'attiroit vers lui plus gliſſant & plus rapide. Il ne reſtoit plus que la foi conjugale, & c'étoit-là le Nœud Gordien. Rodope n'étoit pas de celles avec qui on le tranche ; il falloit le dénouer ; Alcibiade s'y prit de loin. Comme ils en étoient un jour ſur l'article de la ſociété : Le beſoin, dit Alcibiade, à réuni les hommes ; l'intérêt commun à réglé leurs devoirs, & les abus ont produit les loix. Tout cela eſt ſacré, mais tout cela eſt étranger à notre ame. Comme les hommes ne ſe touchent qu'au dehors ; les devoirs mutuels qu'ils ſe ſont impoſés ne paſſent point la ſuperficie. La nature ſeule eſt la légiſlatrice du cœur : elle ſeule peut inſpirer la reconnoiſſance, l'amitié, l'amour : le ſentiment ne ſçauroit être un devoir d'inſtitution. De-là vient,

par exemple, que dans le mariage on ne peut ni promettre ni exiger qu'un attachement corporel. Rodope qui avoit goûté le principe, fut effrayée de la conséquence : Quoi. dit elle, je n'aurois promis à mon mari que de me comporter comme si je l'aimois!. Qu'avez-vous donc pu lui promettre ? De l'aimer en effet, lui répondit-elle d'une voix mal assurée. Il vous a donc promis à son tour d'être non seulement aimable, mais de tous les hommes le plus aimable à vos yeux? — il m'a promis d'y faire son possible, & il me tient parole. —— Eh bien vous faites votre possible aussi pour l'aimer uniquement; mais ni l'un ni l'autre vous n'êtes garans du succès. Voilà une morale affreuse, s'écria Rodope! Heureusement, Madame, elle n'est pas si affreuse : il y auroit trop de coupables si l'amour conjugal étoit un devoir essentiel. — Quoi, Seigneur, vous doutez. — Je ne doute de rien, Madame, mais ma franchise peut vous déplaire, & je ne vous vois pas disposée à l'imiter. Je croyois parler à un philosophe, je ne parlois qu'à une femme d'esprit Je me retire confus de ma méprise, mais je veux vous donner pour adieux un exemple de sincérité. Je

crois

crois avoir des mœurs aussi pures, aussi honnêtes que la femme la plus vertueuse; je sçais tout aussi-bien qu'elle à quoi nous engage l'honneur & la religion du serment; je connois les loix de l'hymen, & le crime de les violer; cependant eussai-je épousé mille femmes, je ne me ferois pas le plus léger reproche de vous trouver vous seule plus belle, plus aimable mille fois que ces mille femmes ensemble. Selon vous, pour être vertueuse, il ne faut avoir ni une ame ni des yeux; je vous félicite d'être arrivée à ce degré de perfection.

Ce discours prononcé du ton du dépit & de la colere laissa Rodope dans un étonnement dont elle eut peine à revenir. Dès-lors Alcibiade cessa de la voir. Elle avoit découvert dans ses adieux un intérêt plus vif que la chaleur de la dispute: elle sentit de son côté que ses conférences philosophiques n'étoient pas ce qu'elle regrettoit le plus. L'ennui de tout, le dégoût d'elle-même, une répugnance secrete pour les empressemens de son mari, enfin le trouble & la rougeur que lui causoit le seul nom d'Alcibiade, tout lui faisoit craindre le danger de le revoir; & cependant elle brûloit du desir de le revoir

encore. Son mari le lui ramena. Comme elle lui avoit fait entendre qu'ils s'étoient piqués l'un & l'autre sur une dispute de mots, le Magistrat en fit une plaisanterie à Alcibiade, & l'obligea de revenir. L'entrevue fut sérieuse, le mari s'en amusa quelque tems; mais ses affaires l'appelloient ailleurs. Je vous laisse, leur dit-il, & j'espere qu'après vous être brouillés sur les mots, vous vous réconcilierez sur les choses. Le bon homme n'y entendoit pas malice, mais sa femme en rougit pour lui.

Après un assez long silence, Alcibiade prit la parole. Nos entretiens, Madame, faisoient mes délices, & avec toutes les facilités possibles d'être dissipé, vous m'aviez fait goûter & préférer à tout les charmes de la solitude. Je n'étois plus au monde, je n'étois plus à moi-même, j'étois à vous tout entier. Ne pensez pas qu'un fol espoir de vous séduire & de vous égarer se fût glissé dans mon ame: la vertu, bien plus que l'esprit & la beauté, m'avoit enchaîné sous vos loix. Mais vous aimant d'un amour aussi délicat que tendre, je me flattois de vous l'inspirer. Cet amour pur & vertueux vous offense; ou plutôt il vous

im-

importune, car il n'eft pas poffible que vous le condamniez de bonne foi. Tout ce que je fens pour vous, Madame, vous l'éprouvez pour un autre; vous me l'avez avoué. Je ne puis vous le reprocher ni m'en plaindre; mais convenez que je ne fuis pas heureux. Il n'y a peut-être qu'une femme dans Athenes qui ait de l'amour pour fon mari, & c'eft précifément de cette femme que je deviens éperdu. En vérité vous êtes bien fou pour le difciple d'un Sage! lui dit Rodope en fouriant. Il repliqua le plus férieufement du monde; elle repartit en badinant; il lui prit la main, elle fe fâcha; il baifa cette main, elle voulut fe lever; il la retint, elle rougit, & la tête tourna aux deux philofophes.

Il n'eft pas befoin de dire combien Rodope fut défolée, ni comment elle fe confola: tout cela fe fuppofe aifément dans une femme vertueufe & paffionnée.

Elle trembloit fur-tout pour l'honneur & le repos de fon mari. Alcibiade lui fit le ferment d'un fecret inviolable, mais la malice du public le difpenfa d'être indifcret. On fçavoit bien qu'il n'étoit pas homme à parler fans ceffe de philofophie à une femme aimable. Ses affiduités don-

nerent des ſoupçons; les ſoupçons dans le monde valent des certitudes. Il fut décidé qu'Alcibiade aimoit Rodope. Le bruit en vint aux oreilles de l'époux. Il n'avoit garde d'y ajouter foi; mais ſon honneur & celui de ſa femme exigeoient qu'elle ſe mît au-deſſus du ſoupçon. Il lui parla de la néceſſité d'éloigner Alcibiade, avec tant de douceur, de raiſon & de confiance, qu'elle n'eut pas même la force de répliquer. Rien de plus accablant pour une ame ſenſible & naturellement vertueuſe, que de recevoir des marques d'eſtime qu'elle ne mérite plus.

Rodope dès ce moment réſolut de ne plus voir Alcibiade, & plus elle ſentoit pour lui de foibleſſe, plus elle lui montra de fermeté dans la réſolution qu'elle avoit priſe de rompre avec lui ſans retour. Il eut beau la combattre avec toute ſon éloquence J'ai pu me laiſſer perſuader, lui dit-elle, que les torts ſecrets qu'on avoit avec un mari n'étoient rien; mais les ſeules apparences ſont des torts réels, dès qu'elles attaquent ſon honneur, ou qu'elles troublent ſon repos. Je ne ſuis pas obligée à aimer mon époux, je veux le croire; mais le rendre heureux au-

autant qu'il dépend de moi, eſt un devoir indiſpenſable. — Ainſi, Madame, vous préférez ſon bonheur au mien? — Je préfere, lui dit-elle, mes engagemens à mes inclinations: ce mot échappé ſera ma derniere foibleſſe. Eh! je me croyois aimé! s'écrie Alcibiade avec dépit. Adieu, Madame, je vois bien que je n'ai dû mon bonheur qu'au caprice d'un moment. Voilà de nos honnêtes femmes, pourſuivit-il! quand elles nous prennent, c'eſt excès d'amour; quand elles nous quittent, c'eſt effort de vertu; & dans le fond cet amour & cette vertu ne ſont qu'une fantaiſie qui leur vient, ou qui leur paſſe. J'ai mérité tous ces outrages, dit Rodope en fondant en larmes. Une femme qui ne s'eſt pas reſpectée, ne doit pas s'attendre à l'être. Il eſt bien juſte que nos foibleſſes nous attirent des mépris.

Alcibiade, après tant d'épreuves, étoit bien convaincu qu'il ne falloit plus compter ſur les femmes; mais il n'étoit pas aſſez ſûr de lui-même pour s'expoſer à de nouveaux dangers; & tout réſolu qu'il étoit à ne plus aimer, il ſentoit confuſément le beſoin d'aimer encore.

Dans cette inquiétude ſecrette, com-

me il se promenoit un jour sur le bord de la mer, il vit venir à lui une femme que sa démarche & sa beauté lui auroient fait prendre pour une Déesse, s'il ne l'eût pas reconnue pour la Courtisane Erigone. Il vouloit s'éloigner, elle l'aborda. Alcibiade, lui dit-elle, la philosophie te rendra fou. Dis-moi, mon enfant; est-ce à ton âge qu'il faut s'ensévelir tout vivant dans ces idées creuses & tristes? Crois-moi, sois heureux: on a toujours le tems d'être sage. Je n'aspire à être sage, lui dit-il, que dans le dessein d'être heureux. — La belle route pour arriver au bonheur! Crois-tu que je me consume, moi, dans l'étude de la sagesse? & cependant est-il d'honnête femme plus contente de son sort? Ce Socrate t'a gâté, c'est dommage; mais il y a de la ressource, si tu veux prendre de mes leçons. Depuis longtems j'ai des desseins sur toi: je suis jeune, belle & sensible, & je crois valoir, sans vanité, un Philosophe à longue barbe. Ils enseignent à se priver: triste science! viens à mon école, je t'apprendrai à jouir. Je ne l'ai que trop bien appris à mes dépens, lui dit Alcibiade: le faste & les plaisirs m'ont ruiné. Je ne suis plus cet

hom-

homme opulent & magnifique, que ses folies ont rendu si célebre, & je ne me soutiens aujourd'hui qu'aux dépens de mes créanciers. — Bon, est-ce là ce qui te chagrine? console-toi; j'ai de l'or, des pierreries à foison, & les folies des autres serviront à réparer les tiennes. Vous me flattez beaucoup, lui répondit Alcibiade, par des offres si obligeantes; mais je n'en abuserai point. — Que veux-tu dire avec ta délicatesse? l'amour ne rend-il pas tout commun? D'ailleurs, qui s'imaginera que tu me doives quelque chose? tu n'es pas assez fat pour t'en vanter, & j'ai trop de vanité pour le publier moi-même. — Je vous avoue que vous me surprenez, car enfin vous avez la réputation d'être avare. — Avare! oui sans doute avec ceux que je n'aime pas, pour être prodigue avec celui que j'aime. Mes diamans me sont bien chers, mais tu m'es plus cher encore, & s'il le faut, tu n'as qu'à parler: demain je te les sacrifie. Votre générosité, reprit Alcibiade, me confond & me pénetre: je vous donnerois le plaisir de l'exercer, si je pouvois du moins la reconnoître en jeune homme; mais je ne dois pas vous dissimuler que l'usage immodéré des plaisirs

firs n'a pas ſeulement ruiné ma fortune, j'ai trouvé le ſecret de vieillir avant l'âge. Je le crois bien, reprit Erigone en ſouriant : tu as connu tant d'honnêtes femmes! mais je vais bien plus te ſurprendre : un ſentiment vif & délicat eſt tout ce que j'attens de toi ; & ſi ton cœur n'eſt pas ruiné, tu as encore de quoi me ſuffire. Vous plaiſantez, dit Alcibiade ! — Point du tout. Si je prenois un Hercule pour amant, je voudrois qu'il fût un Hercule ; mais je veux qu'Alcibiade m'aime en Alcibiade, avec toute la délicateſſe de cette volupté tranquille dont la ſource eſt dans le cœur. Si du côté des ſens tu me ménages quelque ſurpriſe, à la bonne heure : je te permets tout, & je n'exige rien. En-vérité, dit Alcibiade, je demeure auſſi enchanté que ſurpris ; & ſans l'inquiétude & la jalouſie que me cauſeroient mes rivaux... — Des rivaux! tu n'en auras que de malheureux, je t'en donne ma parole. Tiens, mon ami, les femmes ne changent que par coquetterie ou par curioſité, & tu ſens bien que chez moi l'une & l'autre ſont épuiſées. Si je ne connoiſſois point les hommes, la parole que je te donne ſeroit un peu haſardée ; mais en te les ſa-

ſacrifiant je ſçais bien ce que je fais. Après tout il y a un bon moyen de te tranquilliſer : tu as une campagne aſſez loin d'Athenes, où les importuns ne viendront pas nous troubler. Te ſens-tu capable d'y ſoutenir le tête-à-tête ? nous partirons quand tu voudras. Non, lui dit-il, mon devoir me retient pour quelque tems à la ville ; mais ſi nous nous arrangeons enſemble, devons-nous nous afficher ? — Tu en es le maître : ſi tu veux m'avouer, je te proclamerai ; ſi tu veux du myſtere, je ſerai plus diſcrete & plus réſervée qu'une prude. Comme je ne dépends de perſonne, & que je ne t'aime que pour toi, je ne crains ni ne deſire d'attirer les yeux du public. Ne te gêne point, conſulte ton cœur, & ſi je te conviens, mon ſoupé nous attend. Allons prendre à témoins de nos ſermens les Dieux du plaiſir & de la joie. Alcibiade prit la main d'Erigone, & la baiſant avec tranſport, enfin, dit-il, j'ai trouvé de l'amour, & c'eſt d'aujourd'hui que mon bonheur commence.

Ils arrivent chez la Courtiſane. Tout ce que le goût peut inventer de délicat & d'exquis pour flatter tous les ſens à la fois ſembloit concourir dans ce ſoupé dé-

délicieux à l'enchantement d'Alcibiade. C'étoit dans un salon pareil que Vénus recevoit Adonis, lorsque les Amours leur versoient le nectar, & que les Graces leur servoient l'ambroisie. Quand j'ai pris, dit Erigone, le nom d'une des maîtresses de Bacchus, je ne me flattois pas de posséder un jour un mortel plus beau que le vainqueur de l'Inde. Que dis-je? un mortel! c'est Bacchus, Apollon, & l'Amour que je possede, & je suis dans ce moment l'heureuse rivale d'Erigone, de Calliope & de Psyché. Je vous couronne donc, ô mon jeune Dieu, de pampre, de laurier & de myrthe; puissai-je rassembler à vos yeux tous les attraits qu'ont adorés les immortels dont vous réunissez les charmes. Alcibiade enivré d'amour-propre & d'amour, déploya tous ces talens enchanteurs qui séduisoient la sagesse même. Il chanta son triomphe sur la lyre. Il compara son bonheur à celui des Dieux, & il se trouva plus heureux, comme on le trouvoit plus aimable.

Après le soupé il fut conduit dans un appartement voisin, mais séparé de celui d'Erigone. Reposez-vous, mon cher Alcibiade, lui dit-elle en le quittant; puisse l'a-

l'amour ne vous occuper que de moi dans vos songes ! Daignez du moins me le faire croire ; & si quelque autre objet vient s'offrir à votre pensée, épargnez ma délicatesse, & par un mensonge complaisant réparez le tort involontaire que vous aurez eu pendant le sommeil. Eh quoi ! lui répondit tendrement Alcibiade, me réduirez-vous aux plaisirs de l'illusion ! Vous n'aurez jamais avec moi, lui dit-elle, d'autres loix que vos desirs. A ces mots elle se retira en chantant.

Alcibiade transporté s'écria : ô pudeur ! ô vertu ! qu'êtes-vous donc, si dans un cœur où vous n'habitez point se trouve l'amour pur & chaste ; l'amour tel qu'il descendit des Cieux pour animer l'homme encore innocent, & pour embellir la nature ? Dans cet excès d'admiration & de joie il se leve, & va surprendre Erigone.

Erigone le reçut avec un souris. Sensible sans emportement, son cœur ne sembloit enflammé que des desirs d'Alcibiade. Deux mois s'écoulerent dans cette union délicieuse, sans que la Courtisane démentît un seul moment le caractere qu'elle avoit pris ; mais le jour fatal approchoit, qui devoit dissiper une illusion si flatteuse.

Les

Les apprêts des Jeux Olympiques faisoient l'entretien de toute la Jeuneſſe d'Athenes. Erigone parla de ces Jeux, & de la gloire d'y remporter le prix, avec tant de vivacité, qu'elle fit concevoir à ſon amant le deſſein d'entrer dans la carriere, & l'eſpoir d'y triompher. Mais il vouloit lui ménager le plaiſir de la ſurpriſe.

Le jour que devoient ſe célébrer les Jeux, Alcibiade la quitta pour s'y rendre. Si l'on nous voyoit enſemble à ce ſpectacle, lui dit-il, on ne manqueroit pas d'en tirer des conſéquences; & nous ſommes convenus d'éviter juſqu'au ſoupçon. Rendons-nous au Cirque chacun de notre côté. Nous nous retrouverons ici après la fête, & je vous demande à ſoupé.

Le peuple s'aſſemble, on ſe place. Erigone ſe préſente, elle attire tous les regards. Les jolies femmes la voyent avec envie, les laides avec dépit, les vieillards avec regret, les jeunes gens avec un tranſport unanime. Cependant les yeux d'Erigone errans ſur cet amphithéatre immenſe, ne cherchoient qu'Alcibiade. Tout-à-coup elle voit paroître devant la barriere les courſiers & le char de ſon amant: elle n'oſoit en croire ſes

yeux ; mais bientôt un jeune homme, plus beau que l'Amour & plus fier que le Dieu Mars, s'élance sur ce char brillant. C'est Alcibiade, c'est lui-même ! Ce nom passe de bouche en bouche ; elle n'entend plus autour d'elle que ces mots : C'est Alcibiade, c'est la gloire & l'ornement de la Jeunesse Athénienne. Erigone en pâlit de joie. Il jetta sur elle un regard qui sembloit être le présage de la victoire. Les chars se rangent de front, la barriere s'ouvre, le signal se donne, la terre retentit en cadence sous les pas des coursiers, un nuage de poussiere les enveloppe. Erigone ne respire plus. Toute son ame est dans ses yeux, & ses yeux suivent le char de son amant à travers ces flots de poussiere. Les chars se séparent, les plus rapides ont l'avantage, celui d'Alcibiade est du nombre. Erigone tremblante fait des vœux à Castor, à Pollux, à Hercule, à Apollon : enfin elle voit Alcibiade à la tête, & n'ayant plus qu'un concurrent. C'est alors que la crainte & l'espérance tiennent son ame suspendue. Les roues des deux chars semblent tourner sur le même essieu, & les chevaux conduits par les mêmes rênes. Alcibiade redouble d'ardeur, & le cœur d'Erigone se dilate ;

ſon rival force de viteſſe, & le cœur d'Erigone ſe reſſerre de nouveau : chaque alternative lui cauſe une ſoudaine révolution. Les deux chars arrivent au terme, mais le concurrent d'Alcibiade l'a devancé d'un élan. Tout à coup mille cris font retentir les airs du nom de Piſicrate de Samos. Alcibiade conſterné ſe retire ſur ſon char, la tête penchée & les rênes flottantes, évitant de repaſſer du côté du Cirque où rigone accablée de confuſion s'étoit couvert le viſage de ſon voile. Il lui ſembloit que tous les yeux attachés ſur elle lui reprochoient d'aimer un homme qui venoit d'être vaincu. Cependant un murmure général ſe fait entendre autour d'elle; elle veut voir ce qui l'excite : c'eſt Piſicrate qui ramene ſon char du côté où elle eſt placée. Nouveau ſujet de confuſion & de douleur. Mais quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque ce char s'arrêtant à ſes pieds, elle en voit deſcendre le vainqueur, qui vient lui préſenter la couronne olympique! Je vous la dois, lui dit-il, Madame, & je viens vous en faire hommage. Qu'on imagine, s'il eſt poſſible, tous les mouvemens dont l'ame d'Erigone fut agitée à ce diſcours; mais l'amour y dominoit encore. Vous ne me devez rien, dit-elle à Pi-

Pisicrate en rougissant : mes vœux, pardonnez ma franchise, mes vœux n'ont pas été pour vous. Ce n'en est pas moins, repliqua-t-il, le desir de vaincre à vos yeux qui m'en a acquis la gloire. Si je n'ai pas été assez heureux pour vous intéresser au combat, que je le sois du moins assez pour vous intéresser au triomphe. Alors il la pressa de nouveau, de l'air du monde le plus touchant, de recevoir son offrande : tout le peuple l'y invitoit par des applaudissemens redoublés. L'amour-propre enfin l'emporta sur l'amour : elle reçut le laurier fatal, pour céder, dit-elle, aux acclamations & aux instances du peuple : mais qui le croiroit? elle le reçut avec un un air riant, & Pisicrate remonta sur son char enivré d'amour & de gloire.

Dès qu'Alcibiade fut revenu de son premier abattement, Tu es bien foible & bien vain, se dit-il à lui-même, de t'affliger à cet excès ! Et de quoi ? de ce qu'il se trouve dans le Monde un homme plus adroit ou plus heureux que toi ! Je vois ce qui te désole : tu aurois été transporté de vaincre aux yeux d'Erigone, & tu crains d'en être moins aimé après avoir été vaincu. Rends-lui plus de justice : Erigone n'est point une femme ordinaire ; elle te sçaura

gré de l'ardeur que tu as fait paroître ; & quant au mauvais ſuccès, elle ſera la premiere à te faire rougir de ta ſenſibilité pour un ſi petit malheur. Allons la voir avec confiance ; j'ai même lieu de m'applaudir de ce moment d'adverſité : c'eſt pour ſon cœur une nouvelle épreuve, & l'amour me ménage un triomphe plus flatteur que n'eût été celui de la courſe. Plein de ces idées conſolantes il arrive chez Erigone ; il trouve le char du vainqueur à la porte.

Ce fut pour lui un coup de foudre. La honte, l'indignation, le déſeſpoir, s'emparent de ſon ame. Eperdu & frémiſſant, ſes pas égarés ſe tournent comme d'eux-mêmes vers la maiſon de Socrate.

Le bon homme qui avoit aſſiſté aux Jeux, accourut au-devant de lui. Fort bien, lui dit-il ; vous venez vous conſoler avec moi parce que vous êtes vaincu. Je gage, libertin, que je ne vous aurois pas vu ſi vous aviez triomphé. Je n'en ſuis pas moins reconnoiſſant. J'aime bien qu'on vienne à moi dans l'adverſité. Une ame enivrée de ſon bonheur s'épanche où elle peut ; la confiance d'une ame affligée eſt plus flatteuſe & plus touchante. Avouez cependant que vos chevaux ont fait des merveilles. Comment donc ! vous n'avez man-

manqué le prix que d'un pas! vous pouvez vous vanter d'avoir, après Pisicrate de Samos, les meilleurs coursiers de la Grece; & en vérité il est bien glorieux pour un homme d'exceller en chevaux! Alcibiade confondu n'entendit pas même la plaisanterie de Socrate. Le philosophe, jugeant du trouble de son cœur par l'altération de son visage: Qu'est-ce donc, lui dit-il d'un ton plus sérieux? une bagatelle, un jeu d'enfant vous affecte! Si vous aviez perdu un Empire je vous pardonnerois à peine d'être dans l'état d'humiliation & d'abattement où je vous vois. Ah! mon cher Maître, s'écrie Alcibiade revenant à lui-même, qu'on est malheureux d'être sensible! il faut avoir une ame de marbre dans le siecle où nous vivons. J'avoue, reprit Socrate, que la sensibilité coûte cher quelquefois; mais c'est une si bonne chose, qu'on ne sçauroit trop la payer. Voyons cependant ce qui vous arrive.

Alcibiade lui raconta ses aventures avec la prude, la jeune fille, la veuve, la femme du Magistrat, & la Courtisane qui dans l'instant même venoit de le sacrifier. De quoi vous plaignez-vous, lui dit Socrate, après l'avoir entendu? Il me semble que chacune d'elles vous a aimé à sa façon, de

la meilleure foi du monde. La prude, par exemple, aime le plaisir : elle le trouvoit en vous; vous l'en privez, elle vous renvoie : ainsi des autres. C'est leur bonheur, n'en doutez pas, qu'elles cherchoient dans leur amant. La jeune fille y voyoit un époux qu'elle pouvoit aimer en liberté & avec décence; la veuve, un triomphe éclatant qui honoreroit sa beauté; la femme du Magistrat, un homme aimable & discret, avec qui, sans danger & sans éclat, sa philosophie & sa vertu pourroient prendre du relâche; la Courtisane, un homme admiré, applaudi, desiré par-tout, qu'elle auroit le plaisir secret de posséder seule, tandis que toutes les beautés de la Grece se disputeroient vainement la gloire de le captiver. Vous avouez donc, dit Alcibiade, qu'aucune d'elles ne m'a aimé pour moi? Pour vous! s'écria le philosophe, ah! mon cher enfant, qui vous a mis dans la tête cette prétention ridicule? Personne n'aime que pour soi. L'amitié, ce sentiment si pur, ne fonde elle-même ses préférences que sur l'intérêt personnel; & si vous exigez qu'elle soit desintéressée, vous pouvez commencer par renoncer à la mienne. J'admire, poursuivit-il, comme l'amour-propre est sot dans ceux-mêmes qui ont le plus d'esprit! Je voudrois
bien

bien sçavoir quel est ce *moi* que vous voulez qu'on aime en vous ? La naissance, la fortune & la gloire, la jeunesse, les talens & la beauté ne sont que des accidens. Rien de tout cela n'est vous, & c'est tout cela qui vous rend aimable. Le *moi* qui réunit ces agrémens, n'est en vous que le canevas de la tapisserie. La broderie en fait le prix En aimant en vous tous ces dons, on les confond avec vous-même. Ne vous engagez pas, croyez-moi, dans des distinctions qu'on ne fait point, & prenez comme on vous le donne, le résultat de ce mélange : c'est une monnoie dont l'alliage fait la consistance, & qui perd sa valeur au creuset. Je ne suis pas fâché que votre délicatesse vous ait détaché de la prude & de la veuve, ni que la résolution de Rodope, & la vanité d'Erigone vous ait rendu la liberté ; mais je regrette Glicérie, & je vous conseille d'y retourner. Vous vous moquez, dit Alcibiade : c'est un enfant qui veut qu'on l'épouse. — He bien ! vous l'épouserez. — L'ai-je bien entendu ? c'est Socrate qui me conseille le mariage ! — Pourquoi non ? Si votre femme est sage & raisonnable, vous serez un homme heureux ; si elle est méchante ou coquette, vous deviendrez un philosophe, vous ne pouvez jamais qu'y gagner.

très bien dit.

SOLIMAN II.

C'EST un plaisir de voir les graves Historiens se creuser la tête pour trouver de grandes causes aux grands événemens. Le Valet-de-chambre de Sylla auroit peut-être bien ri d'entendre les politiques raisonner sur l'abdication de son maître; mais ce n'est pas de Sylla que je veux parler.

Soliman II. épousa son Esclave au mépris des Loix des Sultans. On se peint d'abord cette Esclave comme une beauté accomplie, avec une ame élevée, un génie rare, une politique profonde. Rien de tout cela: voici le fait.

Soliman s'ennuyoit au milieu de sa gloire: les plaisirs variés, mais faciles du Serrail, lui étoient devenus insipides. Je suis las, dit-il un jour, de ne voir ici que des machines caressantes. Ces Esclaves me font pitié. Leur molle docilité n'a rien de piquant, rien de flatteur. C'est à des cœurs nourris dans le sein de la liberté, qu'il seroit doux de faire aimer l'esclavage.

Les fantaisies d'un Sultan sont des Loix

pour

pour ſes Miniſtres. On promit des ſommes conſidérables à qui améneroit au Serrail des Eſclaves Européennes. Il en vint trois en peu de têms, qui pareilles aux trois Graces, ſembloient avoir partagé entr'elles tous les charmes de la beauté.

Des traits nobles & modeſtes, des yeux tendres & languiſſans, un eſprit ingénu & une ame ſenſible diſtinguoient la touchante Elmire. L'entrée du Serrail, l'image de la ſervitude, l'avoient glacée d'un mortel effroi : Soliman la trouva évanouie dans les bras des femmes. Il approche, il la rappelle à la lumiere, il la raſſure avec bonté. Elle leve ſur lui de grands yeux bleus mouillés de larmes ; il lui tend la main, il la ſoutient lui-même; elle le ſuit d'un pas chancelant. Les Eſclaves ſe retirent; & dès qu'il eſt ſeul avec elle, ce n'eſt pas de l'effroi, lui dit-il, belle Elmire, que je prétends vous inſpirer. Oubliez que vous avez un maître; ne voyez en moi qu'un amant. Le nom d'amant ne m'eſt pas moins inconnu que celui de maître, lui dit-elle, & l'un & l'autre me font trembler. On m'a dit, & j'en frémis encore, que j'étois deſtinée à vos plaiſirs. Hélas! Eh quels plaiſirs peut-on avoir à tyranniſer

la foibleſſe & l'innocence? Croyez-moi, je ne ſuis point capable des complaiſances de la ſervitude; & le ſeul plaiſir qu'il vous ſoit permis de goûter avec moi, eſt celui d'être généreux. Rendez-moi à mes parens & à ma patrie; & en reſpectant ma vertu, ma jeuneſſe & mes malheurs, méritez ma reconnoiſſance, mon eſtime & mes regrets.

Ce diſcours d'une Eſclave étoit nouveau pour Soliman: ſa grande ame en fut émue. Non, lui dit-il, ma chere enfant, je ne veux rien devoir à la violence. Vous m'enchantez: je fais mon bonheur de vous aimer & de vous plaire; mais je préfere le tourment de ne vous voir jamais, à celui de vous voir malheureuſe. Cependant, avant que de vous rendre la liberté, permettez-moi d'eſſayer du moins, s'il ne me ſeroit pas poſſible de diſſiper l'effroi que vous cauſe le nom d'Eſclave. Je ne vous demande qu'un mois d'épreuves; après quoi, ſi mon amour ne peut vous toucher, je ne me vengerai de votre ingratitude qu'en vous livrant à l'inconſtance & à la perfidie des hommes. Ah! Seigneur, s'écria Elmire avec un ſaiſiſſement mêlé de joie, que les préjugés de ma Patrie ſont in-

injuſtes, & que vos vertus y ſont peu connues! Soyez tel que je vous vois, & je ceſſe de compter ce jour au nombre des jours malheureux.

Quelques momens après, elle vit entrer des esclaves portant des corbeilles remplies d'étoffes & de bijoux précieux. Choiſiſſez, lui dit le Sultan; ce ſont des vêtemens, non des parures qu'on vous préſente: rien ne ſçauroit vous embellir. Décidez-moi, lui dit Elmire en parcourant des yeux ces corbeilles. Ne me conſultez pas, repliqua le Sultan: je hais ſans diſtinction tout ce qui peut me dérober vos charmes. Elmire rougit; & le Sultan s'apperçut qu'elle préféroit les couleurs les plus favorables au caractere de ſa beauté. Il en conçut une douce eſpérance. Le ſoin de s'embellir eſt preſque le deſir de plaire.

Le mois d'épreuves ſe paſſa en galanteries timides de la part du Sultan; & du côté d'Elmire, en complaiſances & en attentions délicates. Sa confiance pour lui augmentoit chaque jour ſans qu'elle s'en apperçût. D'abord il ne lui fut permis de la voir qu'après la toilette, & juſqu'au deshabillé; bientôt il fut admis au deshabillé & à la toilette. C'étoit

là

là que ſe formoit le plan des amuſemens du jour & du lendemain. Ce que l'un propoſoit étoit préciſément ce qu'alloit propoſer l'autre. Leurs diſputes ne rouloient que ſur des larcins d'idées. Elmire dans ces diſputes ne s'appercevoit pas des petites négligences qui échappoient à ſa pudeur. Un peignoir dérangé, une jarretiere miſe imprudemment, &c. ménageoient au Sultan des plaiſirs dont il n'avoit garde de rien témoigner. Il ſçavoit, & c'étoit beaucoup ſçavoir pour un Sultan, qu'il y a de la mal-adreſſe à avertir la pudeur des dangers où elle s'expoſe; qu'elle n'eſt jamais plus farouche que lorſqu'elle eſt allarmée, & que pour la vaincre il faut l'apprivoiſer. Cependant plus il découvroit de charmes dans Elmire, plus il ſentoit redoubler ſes craintes à l'approche du jour qui pouvoit les lui enlever.

Ce terme fatal arrive. Soliman fait préparer des caiſſes remplies d'étoffes, de pierreries & de parfums. Il ſe rend chez Elmire ſuivi de ces préſens. C'eſt demain, lui dit-il, que je vous ai promis de vous rendre la liberté, ſi vous la regrettez encore. Je viens m'acquitter de ma parole, & vous dire adieu pour jamais.

mais. Quoi! dit Elmire tremblante, c'est demain! je l'avois oublié. C'est demain, reprit le Sultan, que livré à mon désespoir, je vais être le plus malheureux des hommes. — Vous êtes donc bien cruel à vous-même de m'en avoir fait souvenir! — Hélas! il ne tient qu'à vous, Elmire, que je l'oublie pour toujours. Je vous avoue, lui dit-elle, que votre douleur me touche, que vos procédés m'ont intéressée à votre bonheur, & que si pour vous marquer ma reconnoissance, il ne falloit que prolonger de quelque tems mon esclavage. — Non, Madame, je ne suis que trop accoutumé au bonheur de vous posséder. Je sens que plus je vous aurois connue, & plus il me seroit affreux de vous perdre : ce sacrifice me coûtera la vie, mais je ne le rendrois que plus douloureux en le différant. Puisse votre Patrie en être digne! Puissent les mortels à qui vous allez plaire, vous mériter mieux que moi! Je ne vous demande qu'une grace: c'est de vouloir bien accepter ces présens comme de foibles gages de l'amour le plus pur & le plus tendre que vous-même, oui, que vous-même soyez capable d'inspirer. Non, lui dit-elle d'une voix presque étein-

teinte, je n'accepte point ces préſens. Je pars; vous le voulez! Mais je n'emporterai de vous que votre image. Soliman levant les yeux ſur Elmire, rencontra les ſiens mouillés de larmes. Adieu donc, Elmire. — Adieu Soliman. Ils ſe dirent tant & de ſi tendres adieux, qu'ils finirent par ſe jurer de ne ſe ſéparer de la vie. Les avenues du bonheur où il n'avoit fait que paſſer rapidement avec ſes Eſclaves d'Aſie, lui avoient paru ſi délicieuſes avec Elmire, qu'il avoit trouvé un charme inexprimable à les parcourir pas à pas; mais arrivé au bonheur même, ſes plaiſirs eurent dès-lors le défaut qu'ils avoient eu: ils devinrent trop faciles, & bientôt après languiſſans. Leurs jours, ſi remplis juſqu'alors, commencerent à avoir des vuides. Dans l'un de ces momens où la ſeule complaiſance retenoit Soliman auprès d'Elmire: Voulez-vous, lui dit-il, que nous entendions une Eſclave de votre Patrie dont on m'a vanté la voix? Elmire à cette propoſition ſentit bien qu'elle étoit perdue; mais contraindre un amant qui s'ennuye, c'eſt l'ennuyer encore plus. Je veux, lui dit-elle, tout ce qu'il vous plaira, & l'on fit venir l'Eſclave.

Dé-

Délia (c'étoit le nom de la Musicienne) avoit la taille d'une Déesse. Ses cheveux effaçoient le noir de l'ébene, & sa peau la blancheur de l'yvoire. Deux sourcils hardiment dessinés couronnoient ses yeux étincelans. Dès qu'elle vint à préluder, ses levres du plus beau vermeil laisserent voir deux rangs de perles enchassées dans le corail. D'abord elle chanta les victoires de Soliman, & le Héros sentit élever son ame au souvenir de ses triomphes. Son orgueil, encore plus que son goût, applaudissoit aux accens de cette voix éclatante qui remplissoit la salle de son volume harmonieux.

Délia changea de mode pour chanter la volupté. Alors elle prit le Théorbe, instrument favorable au développement d'un bras arrondi & aux mouvemens d'une main délicate & légere. Sa voix, plus flexible & plus tendre, ne fit plus entendre que des sons touchans. Ses modulations liées par des nuances insensibles, exprimoient le délire d'une ame enivrée de plaisir, ou épuisée de sentiment. Ses sons, tantôt expirans sur ses levres, tantôt enflés & battus rapidement, rendoient tour à tour les soupirs de la pudeur & la vé-

véhémence du desir; & ses yeux encore plus que sa voix animoient ces vives peintures.

Soliman hors de lui-même, la dévoroit de l'oreille & des yeux. Non, disoit-il, jamais une si belle bouche n'a formé de si beaux sons. Que celle qui chante si bien le plaisir, doit l'inspirer & le goûter avec délices! Quel charme de respirer cette haleine harmonieuse, & de recueillir au passage ces sons animés par l'amour! Le Sultan égaré dans ces réflexions, ne s'appercevoit pas qu'il battoit la mesure sur le genou de la tremblante Elmire. Le cœur serré de jalousie, elle respiroit à peine. Qu'elle est heureuse, disoit-elle tout bas à Soliman, d'avoir une voix si docile! Hélas, ce devroit être l'organe de mon cœur! Tout ce qu'elle exprime, vous me l'avez fait éprouver. Ainsi parloit Elmire, mais Soliman ne l'écoutoit pas.

Délia changea de ton une seconde fois pour célébrer l'inconstance. Tout ce que la mobile variété de la nature a d'intéressant & d'aimable, fut retracé dans ses chants. On croyoit voir le papillon voltiger sur les roses, & les zéphirs s'égarer parmi les fleurs. Ecoutez la Tourterelle, disoit Délia: elle est fidelle, mais elle

elle eſt triſte. Voyez la Fauvette volage: le plaiſir agite ſes ailes; ſa brillante voix n'éclate que pour rendre grace à l'amour. L'onde ne ſe glace que dans le repos; un cœur ne languit que dans la conſtance. Il n'eſt qu'un mortel ſur la Terre qu'il ſoit poſſible d'aimer toujours. Qu'il change, qu'il jouiſſe de l'avantage de rendre mille cœurs heureux; tous le préviennent ou le ſuivent. On l'adore dans ſes bras; on l'aime encore dans les bras d'un autre. Qu'il ſe rende ou qu'il ſe dérobe à nos deſirs, il trouvera par-tout l'amour, partout il le laiſſera ſur ſes traces.

Elmire ne put diſſimuler plus longtems ſon dépit & ſa douleur. Elle ſe leve & ſe retire: le Sultan ne la rappelle point; & tandis qu'elle va ſe noyer dans ſes larmes en répétant mille fois: ah l'ingrat! ah le perfide! Soliman charmé de ſa divine Cantatrice, va réaliſer avec elle quelques-uns des tableaux qu'elle lui a peints ſi vivement. Dès le lendemain matin la malheureuſe Elmire lui écrivit un billet plein d'amertume & de tendreſſe, où elle lui rappelloit la parole qu'il lui avoit donnée. Cela eſt juſte, dit le Sultan: qu'on la renvoye dans ſa patrie, comblée de mes bienfaits. Cette enfant-

là m'aimoit de bonne foi, & j'ai des torts avec elle.

Les premiers momens de son amour pour Délia ne furent qu'une ivresse ; mais dès qu'il eut le tems de la réflexion, il s'apperçut qu'elle étoit plus pétulente que sensible, plus avide de plaisir que flattée d'en donner ; en un mot, plus digne que lui d'avoir un Serrail sous ses loix. Pour nourrir son illusion, il invitoit quelquefois Délia à lui faire entendre cette voix qui l'avoit enchanté ; mais cette voix n'étoit plus la même. L'impression s'en affoiblissoit chaque jour par l'habitude ; & ce n'étoit plus qu'une émotion légere, lorsqu'une circonstance imprévue la dissipa pour jamais.

Le principal Ministre du Serrail vint déclarer au Sultan qu'il n'étoit plus possible de contenir l'indocile vivacité d'une de ces Esclaves d'Europe ; qu'elle se moquoit des défenses & des menaces, & qu'elle ne lui répondoit que par de sanglantes railleries & des éclats de rire immodérés. Soliman, qui étoit trop grand homme pour traiter en affaire d'Etat la police de ses plaisirs, fut curieux de voir cette jeune évaporée. Il se rendit chez elle suivi de l'Eunuque. Dès qu'elle vit

pa-

paroître Soliman : Graces au Ciel, dit-elle, voici une figure humaine. Vous êtes sans-doute le sublime Sultan dont j'ai l'honneur d'être Esclave ? Faites-moi le plaisir de chasser ce vieux coquin qui me choque la vue. Le Sultan eut bien de la peine à ne pas rire de ce début. Roxelane, lui dit-il, (c'est ainsi qu'on l'avoit nommée) respectez, s'il vous plait, le Ministre de mes volontés. Les mœurs du Serrail ne vous sont point connues ; en attendant qu'on vous en instruise, modérez-vous & obéissez. Le compliment est honnête, dit Roxelane. *Obéissez!* est-ce là de la galanterie Turque ? Vous m'avez l'air d'être bien aimé, si c'est sur ce ton-là que vous débutez avec les femmes ! *Respectez le Ministre de mes volontés !* Vous avez donc des volontés ? & quelles volontés, juste Ciel, si elles ressemblent à leur Ministre ! Un vieux monstre amphibie qui nous tient enfermées comme dans un bercail, & qui rode à l'entour avec des yeux terribles, sans cesse prêt à nous dévorer ! Voilà le confident de vos plaisirs & le gardien de notre sagesse ? Il faut lui rendre justice, si vous le payez pour vous faire haïr, il ne vole pas ses gages. Nous

ne pouvons faire un pas qu'il ne gronde. Il nous défend jusqu'à la promenade & aux visites mutuelles. Bientôt il va nous peser l'air & nous mesurer la lumiere. Si vous l'aviez vu frémir hier au soir pour m'avoir trouvée dans ces jardins solitaires ! Est ce vous qui lui ordonnez de nous en interdire l'entrée ? Avez-vous peur qu'il ne pleuve des hommes ? & quand il en tomberoit quelques-uns des nues, le grand mal ! le Ciel nous devroit ce miracle.

Tandis que Roxelane parloit ainsi, le Sultan examinoit avec surprise le feu de ses regards & le jeu de sa phisionomie. Par Mahomet ! disoit-il en lui-même, voilà le plus joli minois qui soit dans toute l'Asie. On n'en fait de semblables qu'en Europe. Roxelane n'avoit rien de beau, rien de régulier dans les traits, mais leur ensemble avoit cette singularité piquante qui touche plus que la beauté. Un regard parlant, une bouche fraîche & tapissée de roses, un sourire fin, un nez en l'air, une taille leste & bien prise, tout cela donnoit à son étourderie un charme qui déconcertoit la gravité de Soliman. Mais les Grands, dans ces situations, ont la ressource du silence ; & Soliman ne sçachant

chant que lui répondre, prit le parti de ſe retirer en cachant ſon embarras ſous un air de majeſté.

L'Eunuque lui demanda ce qu'il ordonnoit de cette Eſclave audacieuſe. C'eſt un enfant, répondit le Sultan; il faut lui paſſer quelque choſe.

L'air, le ton, la figure, le caractere de Roxelane avoient excité dans l'ame de Soliman un trouble & une émotion que le ſommeil ne put diſſiper. A ſon réveil il fit venir le Chef des Eunuques. Il me ſemble, lui dit-il, que tu es aſſez mal dans la Cour de Roxelane; pour faire ta paix, va lui annoncer que j'irai prendre du thé avec elle. A l'arrivée du Miniſtre, les femmes de Roxelane ſe hâterent de l'éveiller. Que me veut ce ſinge, s'écria-t-elle en ſe frottant les yeux? Je viens, répondit l'Eunuque, de la part de l'Empereur, baiſer la pouſſiere de vos pieds, & vous annoncer qu'il viendra prendre du thé avec les délices de ſon ame. — Va te promener avec ta harangue. Mes pieds n'ont point de pouſſiere, & je ne prens pas du thé ſi matin.

L'Eunuque ſe retira ſans repliquer, & rendit compte de ſon ambaſſade. Elle a

 rai-

raison, dit le Sultan : Pourquoi l'avoir éveillée ? Vous faites tout de travers. Dès qu'il fut grand jour chez Roxelane, il s'y rendit. Vous êtes en colere contre moi, lui dit-il ? On a troublé votre sommeil, & j'en suis la cause innocente. Cà faisons la paix, imitez-moi : vous voyez que j'oublie tout ce que vous m'avez dit hier. — Vous l'oubliez ? Tant pis ; je vous ai dit de bonnes choses Ma franchise vous déplait, je le vois bien ; mais vous vous y accoutumerez. Et n'êtes-vous pas trop heureux de trouver une amie dans une Esclave ? Oui, une amie qui s'intéresse à vous, & qui veut vous apprendre à aimer. Que n'avez-vous fait quelque voyage dans ma patrie ! C'est-là que l'on connoît l'amour, c'est-là qu'il est vif & tendre ; & pourquoi ? Parce qu'il est libre. Le sentiment s'inspire, & ne se commande point. Notre mariage, à beaucoup près, ne ressemble pas à la servitude ; cependant un mari aimé est un prodige. Tout ce qui s'appelle devoir attriste l'ame, flétrit l'imagination, refroidit le desir, émousse cette pointe d'amour-propre qui fait tout le sel de l'amour. Or, si l'on a tant de peine à aimer son mari, combien plus il

est

eſt difficile d'aimer ſon Maître, ſur-tout s'il n'a pas l'adreſſe de cacher les fers qu'il nous donne! Auſſi, reprit le Sultan, n'oublierai-je rien pour adoucir votre ſervitude; mais vous devez à votre tour. — Je dois: & toujours du devoir: défaites-vous, croyez-moi, de ces termes humilians. Ils ſont déplacés dans la bouche d'un galant homme, qui a l'honneur de parler à une jolie femme. — Mais Roxelane, oubliez-vous qui je ſuis, & qui vous êtes? — Qui vous êtes, & qui je ſuis? Vous êtes puiſſant, je ſuis jolie: nous voilà, je crois, de pair. Cela pourroit être dans votre patrie, reprit le Sultan avec hauteur; mais ici, Roxelane, je ſuis Maître, & vous êtes Eſclave. — Oui, je ſçais que vous m'avez achetée; mais le brigand qui m'a vendue, n'a pu vous donner ſur moi que les droits qu'il avoit lui-même, les droits de rapine & de violence, en un mot les droits d'un brigand, & vous êtes trop honnête homme pour vouloir en abuſer. Après tout, vous êtes mon Maître, parce que ma vie eſt en vos mains; mais je ne ſuis plus votre Eſclave, ſi je ſçais mépriſer la vie; & franchement la vie qu'on me-

ne ici mérite peu qu'on la ménage. Quelle idée funeste, s'écria le Sultan ! Me prenez-vous pour un barbare ? Non, ma chere Roxelane, je ne veux employer mon pouvoir qu'à rendre pour vous & pour moi cette vie délicieuse. Ma foi, cela s'annonce mal, dit Roxelane : ces Gardiens, par exemple, si noirs, si dégoûtans, si difformes, sont-ce là les ris & les jeux qui accompagnent ici l'amour ? — Ces Gardiens ne sont pas ici pour vous seule. J'ai cinq cens femmes sur lesquelles nos mœurs & nos loix m'obligent à faire veiller. Et à quoi bon cinq cens femmes, lui demanda-t-elle en confidence ? — C'est une espece de faste que m'impose la Dignité de Sultan. — Mais qu'en faites-vous, s'il vous plaît ? car vous n'en prêtez à personne. — L'inconstance, répondit le Sultan, a introduit cet usage. Un cœur qui n'aime point, a besoin de changer. Il n'appartient qu'à l'amour d'être fidele, & je ne le suis moi-même que depuis que je vous vois. Que le nombre de ces femmes ne vous cause aucun ombrage, elles ne serviront qu'à orner votre triomphe. Vous les verrez toutes empressées à vous plaire, & vous

ne me verrez occupé que de vous. En-vérité, dit Roxelane d'un air compatissant, vous méritiez un meilleur sort. C'est dommage que vous ne soyez pas un simple particulier dans ma patrie, j'aurois pour vous quelque foiblesse : car au fonds ce n'est pas vous que je hais, c'est ce qui vous environne. Vous êtes beaucoup mieux qu'il n'appartient à un Turc : vous avez même quelque chose d'un François ; & j'en ai aimé, sans flatterie, qui ne vous valoient pas. Vous avez aimé, s'écria Soliman avec effroi ! —— Oh ! point du tout ; je n'ai eu garde ! Ne prétendez-vous pas encore qu'on ait dû être sage toute sa vie pour cesser de l'être avec vous ? En-vérité ces Turcs sont plaisans. —— Et vous n'avez pas été sage ! O Ciel ! que viens-je d'entendre ? je suis trahi, je suis désespéré. Ah ! qu'ils périssent, les traîtres qui ont voulu m'en imposer. Pardonnez-leur, dit Roxelane : les pauvres gens n'ont pas tort. De plus habiles s'y trompent. Du reste, le mal n'est pas grand. Que ne me rendez-vous la liberté, si vous ne me croyez pas digne des honneurs de l'esclavage ? — Oui, oui, je vous la rendrai cette liberté dont vous

avez si bien usé. A ces mots le Sultan se retira furieux, & il disoit en lui-même : Je l'avois bien prévu que ce petit nez retroussé auroit fait quelque sottise.

On ne peut se peindre l'égarement où l'avoit jetté l'imprudent aveu de Roxelane. Tantôt il veut qu'on la chasse, & tantôt qu'on l'enferme, & puis qu'on l'amene à ses pieds, & puis encore qu'on l'éloigne. Le grand Soliman ne sçait plus ce qu'il dit. Seigneur, lui représenta l'Eunuque, faut-il vous désespérer pour une bagatelle ? Une de plus, une de moins, est-ce une chose si rare ? D'ailleurs, qui sçait si l'aveu qu'elle vous a fait n'étoit pas un artifice pour se faire renvoyer ? — Que dis-tu ? Quoi ! seroit-il possible ? C'est cela même. Il m'ouvre les yeux. On n'avoue point ces vérités : C'est une feinte, c'est une ruse. Ah ! la perfide ! Dissimulons à notre tour : je veux la pousser à bout. Ecoute : va lui dire... que je lui demande à soupé ce soir... Mais non, fais venir la Cantatrice : il vaut mieux la lui envoyer.

Délia fut chargée d'employer tout son art à gagner la confiance de Roxelane.

Dès que celle-ci l'eut entendue, Quoi! lui dit-elle, jeune & belle comme vous êtes, il vous charge de ses messages, & vous avez la foiblesse de lui obéir! Allez, vous n'êtes pas digne d'être ma compatriote. Ah! je vois bien qu'on le gâte, & qu'il faut que je me charge seule d'apprendre à vivre à ce Turc. Je vais lui envoyer dire que je vous retiens à souper; je veux qu'il répare son impertinence — Mais, Madame, il trouvera mauvais. — Lui! je voudrois bien voir qu'il trouvât mauvais ce que je trouve bon. — Mais il m'a semblé qu'il desiroit de vous voir tête-à-tête. — Tête-à-tête! Ah! nous n'en sommes pas-là; & je lui ferai bien voir du pays, avant que nous ayons rien de particulier à nous dire.

Le Sultan fut aussi surpris que piqué d'apprendre qu'ils auroient un tiers. Cependant il se rendit de bonne heure chez Roxelane. Dès qu'elle le vit paroître, elle courut au devant de lui d'un air aussi délibéré que s'ils avoient été le mieux du monde ensemble. Voilà, dit-elle, un joli homme, qui vient souper avec nous. Madame, vous voulez bien de lui? Avouez, Soliman, que je suis une bon-

bonne amie. Allons, approchez, ſaluez Madame. Là, fort bien. A préſent remerciez-moi. Doucement! Je n'aime pas qu'on appuye ſur la reconnoiſſance. A merveille! je vous aſſure qu'il m'étonne. Il n'a que deux leçons; voyez comme il a profité! Je ne déſeſpere pas d'en faire quelque jour un François.

Qu'on s'image l'étonnement d'un Sultan, & d'un Sultan vainqueur de l'Aſie, de ſe voir traiter comme un écolier par une Eſclave de dix-huit ans. Elle fut pendant le ſoupé d'une gaieté, d'une folie inconcevable. Le Sultan ne ſe poſſédoit pas de joie. Il l'interrogeoit ſur les mœurs de l'Europe. Un tableau n'attendoit pas l'autre. Nos préjugés, nos ridicules, nos travers, tout fut ſaiſi, tout fut joué. Soliman croyoit être à Paris. La bonne tête! s'écrioit-il, la bonne tête! De l'Europe elle tomba ſur l'Aſie; ce fut bien pis, la morgue des hommes, l'imbécillité des femmes, l'ennui de leur ſociété, la mauſſade gravité de leurs amours, rien ne lui étoit échappé, quoiqu'elle n'eût rien vu qu'en paſſant. Le Serrail eut ſon tour; & Roxelane commença par féliciter le Sultan d'avoir imaginé le premier d'aſſurer la vertu des fem-

femmes par la nullité abſolue des Noirs. Elle alloit s'étendre ſur l'honneur que lui feroit dans l'Hiſtoire cette circonſtance de ſon regne; mais il la pria de l'épargner. Cà, dit-elle, je m'apperçois que j'occupe des momens que Délia rempliroit bien mieux. Mettez-vous à ſes pieds pour obtenir un de ces airs qu'elle chante, dit-on, avec tant de goût & tant d'ame. Délia ne ſe fit point prier. Roxelane parut charmée, elle demanda tout bas un mouchoir à Soliman; il lui en donna un ſans ſe douter de ſon deſſein. Madame, dit-elle à Délia en le lui préſentant, c'eſt de la part du Sultan que je vous donne le mouchoir; vous l'avez bien mérité. Oui ſans-doute, dit le Sultan outré de dépit; & préſentant ſa main à la Cantatrice, il ſe retira avec elle.

Dès qu'ils furent ſeuls, Je vous avoue, lui dit-il, que cette étourdie me confond. Vous voyez le ton qu'elle a pris avec moi; je n'ai pas le courage de m'en fâcher: en un mot, j'en ſuis fou, & je ne ſçais comment m'y prendre pour la réduire. Seigneur, lui dit Délia, je crois avoir démêlé ſon caractere. L'autorité n'y peut rien; vous n'avez plus que

que l'extrême froideur, ou l'extrême galanterie. La froideur peut la piquer; mais je crains qu'il ne soit plus tems: Elle sçait que vous l'aimez. Elle jouira en secret de la violence qu'il vous en coûtera, & vous reviendrez plutôt qu'elle. Ce moyen d'ailleurs est triste & pénible; & s'il vous échappe un moment de foiblesse, ce sera à recommencer. Hé bien, dit le Sultan, essayons de la galanterie.

Dans le Serrail dès-lors chaque jour fut une nouvelle fête, dont Roxelane étoit l'objet; mais elle recevoit tout cela comme un hommage qui lui étoit dû; sans intérêt & sans plaisir; avec une complaisance tranquille. Le Sultan lui demandoit quelquefois: Comment avez-vous trouvé ces jeux, ces concerts, ces spectacles? Assez bien, disoit-elle; mais il y manquoit quelque chose. — Eh quoi! — Des hommes & de la liberté.

Soliman étoit au désespoir; il eut recours à Délia. Ma foi, lui dit la Musicienne, je ne sçais plus ce qui peut la toucher, à moins que la gloire ne s'en mêle. Vous recevez demain les Ambassadeurs de vos Alliés, ne pourrois-je pas la mener voir cette cérémonie à travers

vers un voile, qui nous déroberoit aux yeux de votre Cour? Et croyez-vous, dit le Sultan, qu'elle y ſoit ſenſible? Je l'eſpere, dit Délia : les femmes de mon pays aiment la gloire. Vous m'enchantez, s'écria Soliman! Oui, ma chere Délia, je vous devrai mon bonheur.

Au retour de cette cérémonie, qu'il eut ſoin de rendre la plus pompeuſe qu'il fut poſſible, il ſe rendit chez Roxelane. Allez, lui dit-elle, ôtez-vous de mes yeux, & ne me revoyez jamais. Le Sultan demeura immobile & muët d'étonnement. C'eſt donc ainſi, pourſuivit-elle, que vous ſçavez aimer? La gloire & les grandeurs, les ſeuls biens dignes de toucher une ame, ſont pour vous ſeul; la honte & l'oubli, les plus accablans de tous les maux, ſont mon partage; & vous voulez que je vous aime! je vous hais plus que la mort. Le Sultan voulut tourner ce reproche en plaiſanterie. Rien n'eſt plus ſérieux, reprit-elle. Si mon amant n'avoit qu'une cabane, je partagerois ſa cabane, & je ſerois contente. Il a un trône, je veux partager ſon trône, ou il n'eſt pas mon amant. Si vous ne me croyez pas digne de régner ſur des Turcs, renvoyez-moi

moi dans ma patrie, où toutes les jolies femmes sont souveraines, & bien plus absolues que je ne le serois ici; car c'est sur les cœurs qu'elles regnent. L'empire du mien ne vous suffit donc pas, lui dit le Sultan de l'air du monde le plus tendre? — Non, je ne veux point d'un cœur qui a des plaisirs que je n'ai pas. Ne me parlez plus de vos fêtes. Jeux d'enfans que tout cela. Il me faut des ambassades. — Mais, Roxelane, ou vous êtes folle, ou vous rêvez. — Et que trouvez-vous donc de si extravagant à vouloir régner avec vous? Est-on faite de maniere à déparer un trône? Et croyez-vous qu'on eût moins de noblesse & de dignité que vous à assurer de sa protection ses sujets & ses alliés? Je crois, dit le Sultan, que vous ferez tout avec grace; mais il ne dépend pas de moi de remplir votre ambition, & je vous prie de n'y plus penser. — N'y plus penser? Oh! je vous réponds que je ne penserai à autre chose, & que je ne vais plus rêver que sceptre, couronne, ambassade. Elle tint parole. Le lendemain matin elle avoit déjà fait le dessein de son diadême; elle n'étoit plus indécise que sur la couleur du ruban qui devoit l'attacher.

Elle

Elle ſe fit porter des étoffes ſuperbes pour ſes habits de cérémonie, & dès que le Sultan parut elle lui demanda ſon avis pour le choix. Il fit tous ſes efforts pour la détourner de cette idée; mais la contradiction la plongeoit dans une triſteſſe mortelle, & pour l'en retirer il étoit obligé de flatter ſon illuſion. Alors elle devenoit d'une gaieté brillante. Il ſaiſiſſoit ces momens pour lui parler d'amour, mais ſans l'écouter elle lui parloit politique. Toutes ſes réponſes étoient déjà préparées pour les harangues des députés ſur ſon avénement à la couronne. Elle avoit même des projets de réglemens pour les Etats du Grand-Seigneur. Elle vouloit qu'on plantât des vignes & qu'on bâtît des ſalles d'Opéra: qu'on ſupprimât les Eunuques, parce qu'ils n'étoient bons à rien; qu'on enfermât les jaloux, parce qu'ils troubloient la ſociété; & qu'on bannît tous les gens intéreſſés, parce qu'ils devenoient des fripons tôt ou tard. Le Sultan s'amuſa quelque tems de ces folies, cependant il brûloit du plus violent amour ſans aucun eſpoir d'être heureux. Au moindre ſoupçon de violence elle devenoit furieuſe, & vouloit ſe donner la mort. D'un au-

tre côté, Soliman ne trouvoit pas l'ambition de Roxelane si folle; car enfin, disoit-il, n'est-il pas cruel d'être seul privé du bonheur d'associer à mon sort une femme que j'estime & que j'aime? Tous mes sujets peuvent avoir une épouse légitime, une loi bisarre ne défend l'hymen que pour moi. Ainsi parloit l'amour, mais la politique le faisoit taire. Il prit le parti de confier à Roxelane les raisons qui le retenoient. Je ferois, lui dit-il, mon bonheur de ne rien laisser manquer au vôtre; mais nos mœurs — Ce sont des contes. — Nos loix — Ce sont des chansons. — Les Prêtres. — De quoi se mêlent-ils? — Le peuple & les soldats — Que leur importe? En seront-ils plus malheureux, quand vous m'aurez pour épouse? Vous avez bien peu d'amour, si vous avez si peu de courage! Elle fit tant que Soliman eut honte d'être si timide. Il fait venir le Muphti, le Visir, le Caimacan, l'Aga de la Mer & celui des Janissaires, & il leur dit: J'ai porté aussi loin que je l'ai pu la gloire du Croissant; j'ai affermi la puissance & le repos de mon Empire, & je ne veux pour récompense de mes travaux que de jouir au gré de mes sujets

jets d'un bonheur dont ils jouissent tous. Je ne sçais quelle loi, qui ne nous vient pas du Prophete, interdit aux Sultans les douceurs du lit nuptial; je me vois par-là réduit à des Esclaves que je méprise, & j'ai résolu d'épouser une femme que j'adore. Préparez mon peuple à cet hymen. S'il l'approuve, je reçois son aveu comme un témoignage de sa reconnoissance; mais s'il osoit en murmurer, vous lui direz que je le veux. L'assemblée reçut les ordres du Sultan dans un respectueux silence, & le peuple suivit cet exemple.

Soliman, transporté de joie & d'amour, vint prendre Roxelane pour la mener à la Mosquée, & il disoit tout bas en l'y conduisant: Est-il possible qu'un petit nez retroussé renverse les loix d'un Empire?

LE SCRUPULE,

OU

L'AMOUR MECONTENT DE LUI-MEME.

LE Ciel soit loué, dit Belise en quittant le deuil de son époux : je viens de remplir un devoir bien affligeant & bien pénible! il étoit tems que cela finît. Se voir livrée dès l'âge de seize ans à un homme qu'on ne connoît pas ; passer les plus beaux jours de sa vie dans l'ennui, la dissimulation, la servitude ; être l'esclave & la victime d'un amour qu'on inspire & qu'on ne sçauroit partager ; quelle épreuve pour la vertu! Je l'ai subie, m'en voilà quitte. Je n'ai rien à me reprocher : car enfin je n'ai point aimé mon époux, mais j'ai fait semblant de l'aimer, & cela est bien plus héroïque. Je lui ai été fidelle malgré sa jalousie ; en un mot, je l'ai pleuré : c'est, je crois, porter la bonté d'ame aussi loin qu'elle peut aller. Enfin, rendue à moi-même, je ne dépens plus que de ma volonté, & ce n'est que d'aujourd'hui que je vais commencer à vivre. Ah! comme mon cœur va s'en-

flam-

flammer, si quelqu'un parvient à me plaire! mais consultons-nous bien avant que d'engager ce cœur, & ne courons, s'il est possible, ni le risque de cesser d'aimer, ni celui de cesser d'être aimée. Cesser d'être aimée! cela est difficile, reprit-elle en consultant son miroir; mais cesser d'aimer est encore pis. Le moyen de feindre long-tems un amour qu'on ne sent plus? Je n'en aurois jamais la force. Quitter un homme après l'avoir pris, est une effronterie qui me passe; & puis les plaintes, le désespoir, les éclats d'une rupture: tout cela est affreux. Aimons, puisque le Ciel nous a donné un cœur sensible; mais aimons pour toute la vie, & ne nous flattons point sur ces goûts passagers, ces fantaisies capricieuses qu'on prend si souvent pour l'amour. J'ai le tems de choisir & de m'éprouver: il ne s'agit, pour éviter toute surprise, que de me former une idée bien claire & bien précise de l'amour. J'ai lu que l'amour est une passion qui de deux ames n'en fait qu'une, qui les pénetre en même tems & les remplit l'une de l'autre, qui les détache de tout, qui leur tient lieu de tout, & qui fait de leur bonheur mutuel leur soin & leur desir unique.

Tel eſt l'amour ſans-doute ; & d'après cette idée, il me ſera bien aiſé de diſtinguer en moi même & dans les autres l'illuſion de la réalité.

Sa premiere épreuve ſe fit ſur un jeune Magiſtrat avec qui le partage de la ſucceſſion de ſon époux l'avoit miſe en relation. Le Préſident de S.. avec une figure aimable, un eſprit cultivé, un caractere doux & ſenſible, étoit ſimple dans ſa parure, naturel dans ſon maintien, modeſte dans ſes propos, Il ne ſe piquoit d'être connoiſſeur ni en équipages, ni en pompons. Il ne parloit point de ſes chevaux aux femmes, ni de ſes bonnes fortunes aux hommes. Il avoit tous les talens de ſon état ſans oſtentation, & tous les agrémens d'un homme du monde ſans ridicule. Il étoit le même au palais & dans la ſociété : non qu'il opinât dans un ſoupé, ni qu'il plaiſantât à l'audience ; mais comme il n'affectoit rien, il n'étoit jamais déguiſé.

Beliſe fut touchée d'un mérite ſi rare. Il avoit gagné ſa confiance ; il obtint ſon amitié, & ſous ce nom le cœur va bien loin. La ſucceſſion du mari de Beliſe étant réglée, Me ſeroit-il permis, dit un jour le Préſident à la veuve, de vous de-

demander une confidence ? vous propo-sez-vous de demeurer libre, ou le sacrifice de votre liberté fera-t il encore un heureux ? Non, Monsieur, lui dit-elle, j'ai trop de délicatesse pour faire jamais un devoir à personne de ne vivre que pour moi. Ce devoir seroit bien doux, reprit le galant Magistrat ; & je crains bien que sans votre aveu plus d'un amant ne se l'impose. A la bonne heure, dit Belise, qu'on m'aime sans y être obligé ; c'est le plus flatteur de tous les hommages. — Cependant, Madame, je ne vous soupçonne point d'être coquette. — Oh ! vous auriez tort : j'ai la coquetterie en horreur : — Mais vouloir être aimée sans aimer ! — Et qui vous dit, Monsieur, que je n'aimerai point ? On ne prend pas de ces résolutions à mon âge. Je ne veux ni gêner, ni être gênée : voilà tout — Fort bien, vous voulez que l'engagement cesse où finira le penchant ? — Je veux que l'un & l'autre soit éternel, & c'est pour cela que je veux éviter jusqu'à l'ombre de la contrainte. Je me sens capable d'aimer toute ma vie en liberté ; mais, à vous parler vrai, je ne répondrois pas d'aimer deux jours dans l'esclavage.

Le Préſident vit bien qu'il falloit ménager ſa délicateſſe, & ſe contenter avec elle de la qualité d'ami. Il eut la modestie de s'y réduire, & dès-lors tout ce que l'amour a de plus tendre fut mis en uſage pour la toucher. Il y parvint. Je ne vous dirai point par quels degrés la ſenſibilité de Beliſe étoit chaque jour plus émue; qu'il vous ſuffiſe de ſçavoir qu'elle en étoit au point où la ſageſſe en équilibre avec l'amour, n'attend plus qu'un léger effort pour laiſſer pencher la balance. Ils en étoient-là, & ils étoient tête à tête. Les yeux du Préſident enflammés d'amour dévoroient les charmes de Beliſe, il preſſoit tendrement ſa main. Beliſe, tremblante, reſpiroit à peine. Le Préſident la ſollicitoit avec l'éloquence paſſionnée du deſir. Ah! Préſident, lui dit-elle enfin, ſeriez-vous capable de me tromper? A ces mots le dernier ſoupir de la pudeur ſembloit s'échapper de ſes levres. Non, Madame, lui dit-il, c'eſt mon cœur, c'eſt l'amour même qui vient de parler par ma bouche, & que je meure à vos pieds, ſi... Comme il tomboit aux pieds de Beliſe ſon genou porta ſur une patte de *Joujou*, le chien favori de la jeune veuve. *Joujou* fit un cri de douleur.

leur. Ah! Monſieur, que vous êtes maladroit, s'écria Beliſe avec un mouvement de colere! Le Préſident rougit & fut déconcerté. Il prit *Joujou* dans ſon ſein, lui baiſa la patte offenſée, lui demanda mille fois pardon, & le pria de ſolliciter ſa grace. *Joujou*, revenu de ſa douleur, rendit au Préſident ſes careſſes. Vous le voyez, Madame, il a le cœur bon: il me pardonne; c'eſt un bel exemple pour vous. Beliſe ne répondit point. Elle étoit tombée dans une rêverie profonde & dans un ſérieux glacé. Il voulut d'abord prendre ce ſérieux pour un badinage, & ſe remettre aux genoux de Beliſe pour l'appaiſer. De grace, Monſieur, levez-vous, lui dit-elle: ces libertés me déplaiſent, & je ne crois pas y avoir donné lieu.

Qu'on s'imagine l'étonnement du Préſident. Il fut deux minutes confondu ſans proférer une parole. Quoi! Madame, lui dit-il enfin, ſeroit-il poſſible qu'un accident auſſi léger m'eût attiré vótre colere? — Point du tout, Monſieur, mais je puis ſans colere trouver mauvais qu'on ſoit à mes genoux: c'eſt une ſituation qui ne convient qu'aux amans heureux, & je vous eſtime trop pour vous ſoupçon-

ner d'avoir osé prétendre à l'être. Je ne vois point, Madame, repliqua le Président avec émotion, en quoi un espoir fondé sur l'amour me rendroit moins estimable; mais oserai-je vous demander, puisque l'amour est un crime à vos yeux, quel est le sentiment que vous m'avez témoigné. De l'amitié, Monsieur, de l'amitié, & je vous prie très-fort de vous en tenir-là. Je vous demande pardon, Madame, j'aurois juré que c'étoit autre chose; je vois bien que je ne m'y connois pas. — Cela se peut, Monsieur, bien d'autres que vous s'y trompent. Le Président ne put soutenir plus long-tems un caprice aussi étrange. Il sortit le désespoir dans l'ame, & il ne fut point rappellé.

Dès que Belise fut seule, N'allois-je pas faire une belle folie, dit-elle avec dépit? j'ai vu le moment où ma foiblesse cédoit à un homme que je n'aimois pas. On a bien raison de dire qu'on ne connoît rien moins que soi-même. J'aurois juré que je l'adorois, qu'il n'étoit rien dont je ne fusse disposée à lui faire le sacrifice; point du tout: il lui arrive, sans le vouloir, de faire du mal à mon petit chien, & cet amour si passionné fait

pla-

place à la colere. Un chien me touche plus que lui, & je ne balance point à prendre parti pour ce petit animal contre l'homme du monde que je croyois aimer le plus ! N'est-ce point-là un amour bien vif, bien solide & bien tendre ? Et voilà comme nous prenons nos idées pour des sentimens : on s'est échauffé la tête, & l'on croit avoir le cœur enflammé : on part de-là pour faire toutes sortes de sottises ; l'illusion cesse, le dégoût survient ; il faut essuyer l'ennui d'être constante sans amour, ou changer avec indécence. Oh ! mon cher *Joujou*, que ne te dois-je pas ? C'est toi qui m'as détrompée : sans toi je serois peut-être en ce moment accablée de confusion & déchirée de remords.

Soit que Belise aimât ou n'aimât point le Président, car ces sortes de questions ne roulent gueres que sur l'équivoque des termes, il est certain qu'à force de se dire qu'elle ne l'aimoit pas, elle parvint à s'en convaincre ; & un jeune Militaire acheva bientôt de le lui persuader.

Lindor venoit d'obtenir une compagnie de Cavalerie, au sortir des Pages. La fraîcheur de la jeunesse, l'impatien-

ce du desir, l'étourderie & la légéreté, qui sont des graces à seize ans, & des ridicules à trente, rendirent intéressant aux yeux de Belise cet enfant bien né, qui avoit l'honneur d'appartenir à la famille de son époux. Lindor s'aimoit beaucoup lui-même, comme de raison; il sçavoit qu'il étoit bien fait, & d'une figure charmante. Il le disoit quelquefois, mais il rioit de si bon cœur après l'avoir dit; il montroit en riant une bouche si fraîche & de si belles dents, qu'on pardonnoit ces naïvetés à son âge. Il mêloit d'ailleurs des sentimens si fiers & si nobles aux enfantillages de l'amour-propre, que tout cela ensemble n'avoit rien que d'intéressant. Il vouloit avoir une jolie maîtresse, & un excellent cheval de bataille; il se regardoit dans une glace faisant l'exercice à la Prussienne. Il prioit Belise de lui prêter le *Sopha couleur de rose*, & lui demandoit si elle avoit lu le *Polibe de Folard*. Il lui tardoit d'être au printems pour avoir un habit délicieux en cas de paix, ou pour entrer en campagne s'il y avoit guerre. Ce mêlange de frivolité & d'héroïsme est peut-être ce qu'il y a de plus séduisant aux yeux d'une femme. Un pressentiment confus

que

que cette jolie petite créature qui badine à une toilette, qui se caresse, qui se mire, va peut-être dans deux mois se précipiter à travers les batteries sur un escadron ennemi, ou grimper comme un Grenadier sur une breche minée ; ce pressentiment donne aux gentillesses d'un petit-maître un caractere de merveilleux qui étonne & qui attendrit : mais la fatuïté ne sied qu'à la jeunesse militaire. C'est un avis que je donne en passant aux petits-maîtres de tous états.

Belise fut donc sensible aux graces naïves & légeres de Lindor. Il s'étoit passionné pour elle dès la premiere visite. Un jeune Page est pressé d'aimer. Ma belle cousine, lui dit-il un jour (car il la nommoit ainsi à cause de leur alliance), je ne demande au Ciel que deux choses, de faire mes premieres armes contre les Anglois & avec vous. Vous êtes un étourdi, lui dit-elle, & je vous conseille de ne desirer ni l'un ni l'autre : l'un n'arrivera peut-être que trop tôt, & l'autre n'arrivera jamais. — Jamais ! Cela est bien fort, ma belle cousine. Mais je m'attendois à cette réponse, elle ne me rebute point. Tenez, je gage qu'avant ma seconde campagne vous cesserez

rez d'être cruelle. A-présent que je n'ai pour moi que mon âge & ma figure, vous me traitez comme un enfant; mais quand vous aurez entendu dire: Il s'est trouvé à telle affaire, son régiment a donné dans telle occasion, il s'est distingué, il a pris un poste, il a couru mille dangers; c'est alors que votre petit cœur palpitera de crainte, de plaisir, peut-être d'amour; que sçait-on? si j'étois blessé, par exemple! Oh! cela est bien touchant! pour moi si j'étois femme, je voudrois que mon amant eût été blessé à la guerre. Je baiserois ses cicatrices, je trouverois une volupté infinie à les compter. Ma belle cousine, je vous montrerai les miennes. Vous n'y tiendrez pas. — Allez, jeune fou, faites votre devoir en galant homme, & ne m'affligez point par des présages qui me font trembler. — Voyez-vous si je n'ai pas dit vrai. Je vous fais trembler d'avance. Ah! si la seule idée vous touche, que fera la réalité? Çà, ma belle cousine, vous pouvez vous fier à moi: ne me donnerez-vous point quelque à compte sur les lauriers que je vais cueillir?

C'étoient tous les jours de semblables folies. Belise, qui faisoit semblant d'en rire,

rire, n'en étoit pas moins ſenſiblement touchée; mais cette vivacité qui faiſoit tant d'impreſſion ſur ſon ame, empêchoit Lindor de s'en appercevoir. Il n'étoit ni aſſez éclairé, ni aſſez attentif pour obſerver en elle les gradations du ſentiment, & pour en tirer avantage. Ce n'eſt pas qu'il ne fût auſſi entreprenant que la politeſſe l'exige; mais un regard l'intimidoit, & la crainte de déplaire balançoit en lui l'impatience d'être heureux. Auſſi deux mois ſe paſſerent-ils en légeres tentatives ſans aucun ſuccès décidé. Cependant leur amour mutuel s'animoit de plus en plus; & quelque foible que fût la réſiſtance de Beliſe, elle en étoit laſſe elle-même, lorſque le ſignal de la guerre vint donner l'allarme aux amours.

A ce ſignal terrible tous leurs travaux ſont ſuſpendus: l'un s'envole ſans attendre la réponſe au billet le plus galant, l'autre manque au rendez-vous où l'on devoit le couronner: c'eſt une révolution générale dans tout l'empire des plaiſirs

Lindor eut à peine le tems de prendre congé de Beliſe. Elle s'étoit reprochée cent fois les rigueurs qu'elle n'avoit pas. Ce pauvre enfant, diſoit-elle, m'aime

de

de toute son ame: rien de plus naturel ni de plus tendre que l'expression de ses sentimens. Il est fait à peindre, il est beau comme le jour; il est étourdi: qui ne l'est pas à son âge? mais il a le cœur excellent. Il ne tient qu'à lui de s'amuser: il trouveroit peu de cruelles; cependant il ne voit que moi, il ne respire que pour moi, & je le traite avec une hauteur! Je ne sçais pas comment il y tient. J'avoue que si j'étois à sa place, je laisserois bien vîte cette Belise si sévere s'ennuyer avec sa vertu; car enfin la sagesse est bonne quelquefois, mais toujours de la sagesse! Comme elle faisoit ces réflexions, on vint lui dire que les négociations de la paix étoient rompues, & que les Officiers avoient ordre de rejoindre leurs corps sans différer d'un seul instant. A cette nouvelle tout son sang se gela dans ses veines. Il va partir, s'écria-t-elle le cœur saisi & pénétré! Il va se battre, il va mourir peut-être, & je ne le verrai plus! Lindor arrive en uniforme. Je viens vous dire adieu, ma belle cousine; je pars; nous allons nous voir de près avec l'ennemi. La moitié de mes vœux est remplie, & j'espere qu'à mon retour vous remplirez l'autre moi-

moitié. Je vous aime bien, ma belle cousine! souvenez-vous un peu de votre petit cousin: il reviendra fidele, il vous en donne sa parole. S'il est tué il ne reviendra pas, mais on vous remettra sa bague & sa montre. Vous voyez ce petit chien d'émail? Il vous rappellera mon image, ma fidélité, ma tendresse, & vous le baiserez quelquefois. En prononçant ces dernieres paroles il sourioit ten rement, & ses yeux étoient mouillés de larmes. Belise, qui ne pouvoit plus retenir les siennes, lui dit de l'air du monde le plus affligé: Vous nous quittez bien gaîment, Lindor! Vous dites que vous m'aimez; sont-ce là les adieux d'un amant? Je croyois qu'il étoit affreux de s'éloigner de ce qu'on aime. Mais il n'est pas tems de vous faire des reproches; venez, embrassez-moi. Lindor transporté usa de cette permission jusqu'à la licence, & Belise ne s'en fâcha point. Et à quand votre départ, lui dit-elle? —— Tout à l'heure. —— Tout à l'heure? Quoi! vous ne soupez point avec moi! —— Cela est impossible. — J'avois mille choses à vous dire. — Dites-les moi bien vîte: mes chevaux m'attendent. — Vous êtes bien cruel de me refuser une soirée! — Ah!

ma belle cousine, je vous donnerois ma vie; mais il y va de mon honneur: mes heures sont comptées; il faut que j'arrive à la minute. Songez, s'il y avoit une affaire & que je n'y fusse point, je serois perdu: votre petit cousin ne seroit pas digne de vous. Laissez-moi vous mériter.

Belise l'embrassa de nouveau en le baignant de ses larmes. Allez, lui dit-elle; je serois au désespoir de vous attirer un reproche; votre honneur m'est aussi cher que le mien. Soyez sage, ne vous exposez qu'autant que le devoir l'exige, & revenez tel que je vous vois. Vous ne me donnez pas le tems de vous en dire davantage, mais nous nous écrirons: adieu. — Adieu, ma belle cousine. — Adieu, adieu, mon cher enfant.

C'est ainsi que parmi nous la galanterie est l'ame du point-d'honneur, qui est celle de nos armées. Nos femmes n'ont pas besoin d'aller au devant de nos guerriers pour les renvoyer au combat; mais le mépris dont elles accablent un lâche, & l'accueil qu'elles font aux hommes courageux, rendent leurs amans intrépides.

Belise passa la nuit dans la plus profonde douleur: son lit fut baigné de ses larmes. Le jour suivant, elle écrivit à

Lin-

Lindor: tout ce qu'une ame tendre & délicate peut inſpirer de plus touchant; étoit exprimé dans ſa lettre. O vous qu'on éleve ſi mal! qui vous apprend à ſi bien écrire? La nature ſe plait-elle à nous humilier en vous vengeant?

Lindor, dans ſa réponſe pleine de feu & de déſordre, exprimoit tour à tour les deux paſſions de ſon ame, l'ardeur militaire & l'amour. L'impatience de Beliſe ne lui laiſſa aucun repos qu'elle n'eût reçu cette réponſe. Leur relation s'établit & ſe ſoutint ſans interruption la moitié de la campagne; & la derniere lettre qu'on écrivoit, étoit toujours la plus vive; la derniere qu'on attendoit, toujours la plus deſirée. Lindor pour ſon malheur eut un confident jaloux. Tu es enchanté, lui dit celui-ci, de la paſſion que tu inſpires? Si tu ſçavois à quoi tout cela tient! Je connois les femmes. Veux-tu faire une épreuve ſur celle que tu aimes? Ecris-lui que tu as perdu un œil; je gage qu'elle te conſeille de prendre patience & de l'oublier. Lindor bien ſûr de ſon triomphe, conſentit à cette épreuve; & comme il ne ſçavoit pas mentir, ſon ami dicta cette lettre. Beliſe fut au déſeſpoir: l'image de Lindor vint s'offrir à ſon eſprit, mais

avec un œil de moins. Cette grande mouche noire le rendoit méconnoiſſable. Quel dommage! diſoit-elle en ſoupirant. Ses deux yeux étoient ſi beaux! les miens les rencontroient avec tant de plaiſir! L'amour s'y peignoit avec tant de charmes! Mais il n'en eſt que plus intéreſſant, & je dois l'en aimer davantage. Il doit être déſolé: il tremble ſur-tout de m'en paroître moins aimable. Ecrivons-lui pour le raſſurer, pour le conſoler, s'il eſt poſſible. C'étoit la premiere fois que Beliſe avoit été obligée de ſe dire, *écrivons-lui*. Sa lettre fut froide malgré elle: elle s'en apperçut, la déchira, l'écrivit de nouveau. Les expreſſions étoient aſſez fortes, mais le tour en étoit contraint & le ſtyle recherché. Cette mouche noire à la place d'un bel œil lui offuſquoit l'imagination, & lui glaçoit le ſentiment. He! ceſſons de nous flatter, dit-elle, en déchirant une ſeconde fois ſa lettre: ce pauvre enfant n'eſt plus aimé: un œil perdu bouleverſe mon ame. J'ai voulu faire l'héroïne, je ſuis une femmelette: n'affectons point des ſentimens au-deſſus de mon caractere. Lindor ne mérite pas qu'on le trompe. Il compte ſur une ame généreuſe & ſenſible; ſi je ne le ſuis pas aſſez

pour

pour l'aimer encore. je dois l'être assez pour le desabuser: son mépris deviendra ma peine. Je suis désolée, lui écrivit-elle, & bien plus à plaindre que vous: vous n'avez perdu qu'un agrément, & je vais perdre votre estime comme j'ai perdu la mienne. Je me croyois digne de vous aimer & d'être aimée de vous; je ne le suis plus: mon cœur se flattoit d'être au-dessus des événemens; un seul accident m'a changée. Consolez-vous, Monsieur: vous aurez toujours de quoi plaire à une femme raisonnable; & après l'humiliant aveu que je viens de vous faire, vous n'avez plus à me regretter.

Lindor fut au désespoir à la lecture de ce billet: le *Monsieur* sur-tout lui parut une injure atroce. *Monsieur!* s'écrioit-il. Ah! la perfide! Son petit cousin, *Monsieur!* On donne du *Monsieur* à un borgne. Il alla trouver son ami. Je te l'avois bien dit, mon cher, lui dit le confident Voilà le moment de te venger, si tu n'aimes mieux attendre la fin de la campagne pour ménager à ton héroïne le plaisir de la surprise. Non, je veux la confondre dès aujourd'hui, lui dit le malheureux Lindor. Il lui écrivit donc qu'il étoit enchanté de l'avoir éprouvée; que *Monsieur*

avoit encore ſes deux yeux, mais que ces yeux ne la verroient plus que comme la plus ingrate de toutes les femmes. Beliſe fut anéantie, & prit dès ce moment le parti de renoncer au monde & de s'enſévelir à la campagne. Allons végéter, diſoit-elle, je ne ſuis bonne qu'à cela.

Dans le voiſinage de cette campagne étoit une eſpece de Philoſophe dans la vigueur de l'âge, qui après avoir joui de tout pendant ſix mois de de l'année à la ville, venoit jouir ſix mois de lui-même dans une ſolitude voluptueuſe. Il rendit ſes devoirs à Beliſe. Vous avez, lui dit-elle, la réputation d'être ſage; dites-moi quel eſt votre plan de vie. De plan, Madame! je n'en eus jamais, répondit le Comte de P. je fais tout ce qui m'amuſe, je recherche tout ce que j'aime, & j'évite avec ſoin ce qui m'ennuie ou me déplait — Vivez-vous ſeul? voyez-vous du monde? — Je vois quelquefois notre Paſteur à qui j'enſeigne la morale; je cauſe avec des Laboureurs, plus inſtruits que tous nos Sçavans; je donne le bal à de petites Villageoiſes les plus jolies du monde, je fais pour elles des loteries de dentelles & de rubans, & je marie les plus amoureuſes. Quoi! dit Beliſe avec étonnement,

ces gens-là connoissent l'amour? — Mieux que nous, Madame, mieux que nous cent fois. Ils aiment comme des tourterelles: ils me donnent appétit d'aimer. — Vous avouerez cependant que cela aime sans délicatesse. — Hé! Madame, la délicatesse est un raffinement de l'art; ils ont l'instinct de la nature, & cet instinct les rend heureux. On parle d'amour à la ville, on ne le fait que dans les champs. Ils ont en sentiment ce que nous avons en esprit. J'ai essayé comme un autre d'aimer & d'être aimé dans le monde; le caprice, les convenances arrangent & dérangent tout: une liaison n'est qu'une rencontre. Ici le penchant fait le choix: vous verrez dans les jeux que je leur donne, comme ces cœurs simples & tendres se cherchent sans le sçavoir, & s'attirent tour à tour. Vous me faites, reprit Belise, un tableau de la campagne auquel je ne m'attendois pas. On dit ces gens-là si à plaindre! — Ils l'étoient, Madame, il y a quelques années; mais j'ai le secret de rendre leur condition plus douce. — Oh! vous me direz votre secret, interrompit Belise avec vivacité; je veux aussi en faire usage. — Il ne tient qu'à vous. Le voici: J'ai quarante mille

livres de rente ; j'en dépenſe dix ou douze à Paris dans les deux ſaiſons que j'y paſſe, huit ou dix dans ma maiſon de campagne, & par cette économie j'ai vingt mille livres à perdre ſur les échanges que je fais. — Et quels échanges faites-vous? — J'ai des champs bien cultivés, des prairies bien arroſées, des vergers clos & plantés avec ſoin. — Hé bien ? — Hé bien, Lucas, Blaiſe, Nicolas, mes voiſins & mes bons amis ont des terreins en friche ou appauvris ; ils n'ont pas de quoi les cultiver ; je leur cede les miens troc pour troc ; & la même étendue de terrein qui les nourriſſoit à peine, les enrichit dans deux moiſſons. La terre ingrate ſous leurs mains devient fertile dans les miennes. Je lui choiſis la ſemence, le plant, l'engrais, la culture qui lui convient, & dès qu'elle eſt en bon état, je penſe à un nouvel échange : ce ſont-là mes amuſemens. Cela eſt charmant, s'écria Beliſe ! vous ſçavez donc l'Agriculture ? — Un peu, Madame, & je m'en inſtruits; je confronte la théorie des Sçavans avec l'expérience des Laboureurs ; je tâche de corriger ce que je vois de défectueux dans les ſpéculations des uns & dans la pratique des autres : c'eſt une étude

tude amusante. — Oh ! je le crois, & je veux m'y livrer aussi. Comment donc ? Mais vous devez être adoré dans ces cantons ; ces pauvres Laboureurs doivent vous regarder comme leur pere. — Oui, Madame, nous nous aimons beaucoup. — Je suis bien heureuse, Monsieur le Comte, que le hasard m'ait procuré un voisin tel que vous ! Voyons-nous souvent, je vous prie : je veux suivre vos travaux, prendre votre méthode, & devenir votre rivale dans le cœur de ces bonnes gens. — Vous n'aurez, Madame, ni rivaux ni rivales par-tout où voudrez plaire, & lors même que vous ne le voudrez pas.

Telle fut leur premiere entrevue ; & dès ce moment, voilà Belise villageoise toute occupée de l'agriculture, conversant avec ses fermiers, & ne lisant que la *Maison Rustique*. Le Comte l'invita à l'une des fêtes qu'il donnoit les jours consacrés au repos, & la présenta à ses Païsans comme une nouvelle bienfaictrice, ou plutôt comme leur Souveraine. Elle fut témoin de l'amour & du respect qu'ils avoient pour lui. Ces sentimens se communiquent : ils sont si naïfs & si tendres ! C'est le plus sublime de tous les éloges, & Belise en fut touchée au

point d'en être jalouse ; mais que cette jalousie étoit loin de la haine! Il faut avouer, disoit-elle, qu'ils ont bien raison de l'aimer. Indépendamment de ses bienfaits, personne au monde n'est plus aimable.

Il s'établit dès ce jour entr'eux la liaison la plus intime, & en apparence la plus philosophique. Leurs entretiens ne rouloient que sur l'étude de la Nature, sur les moyens de rajeunir cette terre notre vieille nourrice, qui s'épuise pour ses enfans. La Botanique leur indiquoit les plantes salutaires aux troupeaux, & celles qui leur étoient pernicieuses ; la Méchanique leur donnoit des forces pour élever les eaux à peu de frais sur les collines altérées, & pour soulager le travail des animaux destinés au labourage. L'Histoire Naturelle leur apprenoit à calculer les inconvéniens & les avantages économiques dans le choix de ces animaux laborieux. La pratique confirmoit ou corrigeoit leurs observations, & on faisoit les expériences en petit, afin de les rendre moins coûteuses. Le jour du repos revenoit, & les jeux suspendoient les études.

Belise & le Philosophe se mêloient aux danses de ces villageois. Belise s'apper-

çut

çut avec surprise qu'aucun d'eux ne s'occupoit d'elle. Vous allez, dit-elle à son ami, me soupçonner d'une coquetterie bien étrange ; mais je ne veux rien vous dissimuler. On m'a dit cent fois que j'étois jolie ; j'ai par-dessus ces païsanes l'avantage de la parure ; cependant je ne vois dans les yeux des jeunes païsans aucune trace d'émotion à ma vue. Ils ne pensent qu'à leurs compagnes, ils n'ont des ames que pour elles. Rien n'est plus naturel, Madame, lui dit le Comte : le desir ne vient jamais sans quelque lueur d'espérance ; & ces gens-là ne vous trouvent belle, que comme ils trouvent belles les étoiles & les fleurs. Vous me surprenez, dit Belise : est-ce l'espérance qui rend sensible ? — Non, mais elle dirige la sensibilité. — On n'aime donc qu'avec l'espoir de plaire ? — Non vraiment, Madame, & sans cela qui pourroit ne pas vous aimer ! Un philosophe est donc galant, reprit Belise avec un sourire ? — Je suis vrai, Madame, & ne suis point philosophe ; mais si je méritois ce nom, je n'en serois que plus sensible : un vrai philosophe est homme & fait gloire de l'être. La sagesse ne contredit la nature que lorsque la nature a tort. Belise rougit,

git, le Comte se troubla, & ils furent quelque tems les yeux baissés sans oser rompre le silence. Le Comte voulut renouer l'entretien sur les charmes de la campagne; mais leurs propos furent confus, entrecoupés & sans suite: on ne sçavoit plus ce qu'on avoit dit, encore moins ce qu'on alloit dire. Ils se quitterent enfin, l'une rêveuse, l'autre distrait, & craignant tous deux d'en avoir trop dit.

La Jeunesse des villages voisins s'assembla le lendemain pour leur donner une fête: la gaieté en faisoit l'ornement. Belise en fut enchantée, mais le dénouement la surprit. Le Magister avoit fait des chansons à la louange de Belise & du Comte; & les couplets disoient que Belise étoit l'ormeau & que le Comte étoit le lierre. Celui-ci ne sçavoit s'il devoit leur imposer silence, ou prendre la chose en badinant; mais Belise en fut offensée. Je vous demande pardon pour eux, Madame, lui dit le Comte en la remenant; ces bonnes gens disent ce qu'ils pensent, ils n'en sçavent pas davantage. Je les aurois fait taire, si j'avois eu le courage de les affliger. Belise ne lui répondit rien, & il se retira pénétré de dou-

douleur de l'impreſſion qu'avoit faite ſur elle cet innocent badinage.

Que je ſuis malheureuſe, dit Beliſe après le départ du Comte! Voilà encore un homme que je vais aimer Cela eſt ſi clair que ces païſans s'en apperçoivent: ce ſera, comme avec les autres, un feu léger, une étincelle. Non, je ne veux plus le voir: il eſt honteux de vouloir inſpirer une paſſion, quand on n'en eſt pas ſuſceptible. Le Comte ſe livreroit à moi ſans réſerve & de la meilleure foi: c'eſt un homme reſpectable dont je ferois le malheur, ſi je venois à m'en détacher. Le lendemain il envoya ſçavoir ſi elle étoit viſible.—— Quel parti prendre? ſi je le refuſe aujourd'hui, il faudra le recevoir demain; ſi je perſiſte à ne le plus voir, que va-t-il penſer de ce changement? Qu'a-t-il fait qui ait pu me déplaire? Lui laiſſerai-je croire que je me défie de lui ou de moi-même? Après tout, qui m'aſſure qu'il m'aime? & quand il m'aimeroit, ſuis-je obligée de l'aimer? Je lui ferai entendre raiſon, je lui peindrai mon caractere, il m'en eſtimera davantage: il faut le voir. Le Comte vint.

Je vais bien vous ſurprendre, lui dit-elle;

elle ; j'ai été sur le point de rompre avec vous. — Avec moi, Madame! & pourquoi? quel est mon crime? — D'être aimable & dangereux. Je vous déclare que je suis venue chercher le repos; que je ne crains rien tant que l'amour; que je ne suis pas faite pour un engagement solide; que j'ai l'ame la plus légere, la plus inconstante qui fut jamais; que je méprise les goûts passagers, & que je n'ai pas un assez grand fonds de sensibilité pour en avoir de durables. Voilà mon caractere, je vous en avertis. Je réponds de moi pour l'amitié, mais pour l'amour il n'y faut pas compter; & afin de n'avoir aucun reproche à me faire, je ne veux absolument ni en inspirer, ni qu'on m'en inspire. Votre sincérité encourage la mienne, lui répondit le Comte; vous allez me connoître à mon tour. J'ai pris pour vous, sans m'en douter & sans le vouloir, l'amour le plus tendre & le plus violent; c'est ce qui pouvoit m'arriver de plus heureux, & je m'y livre de tout mon cœur, quoi que vous puissiez m'annoncer. Vous vous croyez légere & inconstante; il n'en est rien. Je crois connoître mieux que vous le caractere de votre ame. — Non, Monsieur, je me suis

é-

éprouvée, & vous allez en juger. Elle lui raconta l'hiſtoire du Préſident & celle du jeune Page. — Vous les aimiez, Madame, vous les aimiez : vous vous êtes découragée mal-à-propos. Votre colere contre le Préſident étoit ſans conſéquence : le premier mouvement eſt toujours pour le chien, le ſecond eſt pour l'amant ; ainſi l'a voulu la nature. Le refroidiſſement de votre amour pour le Page n'auroit pas été plus durable : un œil de moins produit toujours cet effet ; mais peu à peu on s'y accoutume. Quant à la durée d'une paſſion, il faut être juſte. Quel eſt l'inſenſé qui exige l'impoſſible ? Je deſire ardemment de vous plaire, j'en ferai ma félicité ; mais ſi votre penchant pour moi venoit à s'affoiblir, ce ſeroit un malheur, ce ne ſeroit pas un crime. Hé quoi ! parce qu'il n'eſt point dans la vie de plaiſir ſans mêlange, faut-il ſe priver de tout, renoncer à tout ? Non, Madame, il faut tirer parti de ce qu'on a de bon, ſe pardonner à ſoi-même & aux autres ce qui eſt moins bien ou ce qui eſt mal. Nous menons ici une vie douce & tranquille ; l'amour nous manque, il peut l'embellir : laiſſons-le faire. S'il s'en va, l'amitié nous reſte ; & quand

la vanité ne s'en mêle point, l'amitié qui ſurvit à l'amour en eſt bien plus douce, plus intime & plus tendre. — En-vérité, Monſieur, voilà une morale bien étrange! — Elle eſt ſimple & naturelle, Madame. Je ferois des romans tout comme un autre, mais la vie n'eſt pas un roman : nos principes, comme nos ſentimens, doivent être pris dans la nature. Rien n'eſt plus facile que d'imaginer des prodiges en amour ; mais tous ces Héros n'exiſtent que dans la tête des Auteurs : ils diſent ce qu'ils veulent, nous faiſons ce que nous pouvons. C'eſt un malheur ſans-doute de ceſſer de plaire, c'en eſt un plus grand de ceſſer d'aimer ; mais le comble du malheur, c'eſt de paſſer ſa vie à ſe craindre & à ſe combattre. Fiez-vous à vous-même, Madame, & daignez vous fier à moi. Il eſt aſſez cruel de ne pouvoir pas aimer toujours, ſans ſe condamner à n'aimer jamais. Imitons nos villageois : ils n'examinent pas s'ils s'aimeront longtems, il leur ſuffit de ſentir qu'ils s'aiment. Je vous étonne ? Vous avez été élevée dans le pays des chimeres. Croyez-moi, vous êtes bien née ; revenez à la vérité, laiſſez-vous guider par la nature : elle vous conduira beau-

coup

coup mieux qu'un art qui se perd dans le vuide, & qui réduit le sentiment à rien à force de l'analyser.

Si Belise ne fut point persuadée, elle fut bien moins affermie dans sa premiere résolution; & dès que la raison chancelle, il est aisé de la renverser. Celle de Belise succomba sans peine, & jamais un amour mutuel ne rendit deux cœurs plus heureux. Livrés l'un à l'autre en liberté, ils oublioient l'Univers, ils s'oublioient eux-mêmes: toutes les facultés de leurs ames réunies en une seule, ne formoient plus qu'un tourbillon de feu, dont l'amour étoit le centre, dont le plaisir étoit l'aliment.

Cette premiere ardeur se rallentit, & Belise en fut allarmée; mais le Comte la rassura. On revint aux amusemens champêtres. Belise trouva que la nature s'étoit embellie, que le ciel étoit plus serein, & la campagne plus riante; les jeux des villageois lui plaisoient davantage, ils lui rappelloient un souvenir délicieux. Leurs travaux l'intéressoient beaucoup plus: Mon amant, disoit-elle en elle-même, est le Dieu qui les encourage; son humanité; sa bienfaisance sont comme des ruisseaux qui fertilisent ces champs.

Elle aimoit à s'entretenir avec les Laboureurs des bienfaits que répandoit sur eux ce mortel qu'ils appelloient leur pere. L'amour lui rendoit personnel tout le bien qu'on disoit de lui. Elle passa ainsi toute la belle saison à l'aimer, à l'admirer, à lui voir faire des heureux, & à le rendre heureux elle-même.

Belise avoit proposé au Comte de passer l'hiver loin de la ville, & il lui avoit répondu en souriant : Je le veux bien. Mais dès que la campagne commença à se dépouiller, que la promenade fut interdite, que les jours furent pluvieux, les matinées froides & les soirées longues, Belise sentit avec amertume que l'ennui s'emparoit de son ame, & qu'elle desiroit de revoir Paris. Elle en fit l'aveu à son amant avec sa franchise ordinaire. Je vous l'avois prédit; vous n'avez pas voulu me croire : l'événement ne justifie que trop la mauvaise opinion que j'avois de moi-même. — Quel est donc cet événement? — Ah! mon cher Comte, puisqu'il faut vous le dire, je m'ennuye : je ne vous aime plus. — Vous vous ennuyez, cela est possible, lui répondit le Comte avec un sourire; mais vous ne m'en aimez pas

moins : c'eſt la campagne que vous n'aimez plus. — Hé! Monſieur, pourquoi me flatter ? tous les lieux, tous les tems ſont agréables avec ce que l'on aime. — Oui ; dans les Romans, je vous l'ai déjà dit, mais non pas dans la Nature. Vous avez beau dire ; inſiſta Béliſe, je ſens très-bien qu'il y a deux mois que j'aurois été heureuſe avec vous dans un déſert — Sans-doute, Madame : telle eſt l'ivreſſe d'une paſſion naiſſante ; mais ce premier feu n'a qu'un tems. L'amour heureux ſe calme & ſe modere : l'ame dès-lors moins agitée commence à devenir ſenſible aux impreſſions du dehors : on n'eſt plus ſeul dans le monde : on éprouve le beſoin de ſe diſtraire & de s'amuſer. — Ah! Monſieur, à quoi réduiſez-vous l'amour ? — A la vérité, ma chere Béliſe. — Au néant, mon cher Comte, au néant. Vous ceſſez de me ſuffire, j'ai donc ceſſé de vous aimer. — Non, tout ce que j'adore, non, je n'ai point perdu votre cœur ; & je vous ſerai toujours cher. — Toujours cher : oui ſans-doute ; mais comment ? — Comme je veux l'être. — Ah! je ſens trop mon injuſtice pour me la diſſimuler. — Non, Madame, vous n'ê-

tes point injuste. Vous m'aimez assez: j'en suis content, & je ne veux pas être aimé davantage. Serez-vous plus difficile que moi? — Oui, Monsieur: je ne me pardonnerai jamais d'avoir pu m'ennuyer avec l'homme du monde le plus aimable. — Et moi, Madame, & moi qui ne me vante de rien, je m'ennuye aussi par-fois avec la plus adorable de toutes les femmes, & je me le pardonne. — Quoi! Monsieur, vous vous ennuyez avec moi? — Avec vous-même; & je ne laisse pas que de vous aimer plus que ma vie. Etes-vous contente? — Allons, Monsieur, retournons à Paris. — Oui, Madame, j'y consens; mais souvenez-vous que le mois de Mai nous retrouvera à la campagne. — Je n'en crois rien. — Je vous l'assure, & plus amoureux que jamais.

Belise, de retour à la ville, commença par se livrer à tous les amusemens que l'hiver rassemble, avec une avidité qu'elle croyoit insatiable. Le Comte de son côté s'abandonna au torrent du monde, mais avec moins de vivacité. Peu à peu l'ardeur de Belise se rallentit. Les soupés lui paroissoient longs; elle s'ennuyoit au Spectacle. Le Comte avoit

voit ſoin de la voir rarement; ſes viſites étoient courtes, & il prenoit les heures où elle étoit environnée d'une foule d'adorateurs. Elle lui demanda un jour tout bas: Que vous ſemble de Paris? — Tout m'y amuſe & rien ne m'y attache. — Pourquoi ne venez-vous pas ſouper avec moi? — Vous m'avez tant vu, Madame! Je ſuis diſcret; le monde a ſon tour, j'aurai le mien — Vous êtes donc toujours perſuadé que je vous aime? — Je ne parle jamais d'amour à la ville. Que penſez-vous, Madame, du nouvel Opéra, pourſuivit-il à haute voix? Et la converſation devint générale.

Beliſe comparoit toujours le Comte à ce qu'elle voyoit de mieux, & toujours la comparaiſon concluoit à ſon avantage. Perſonne, diſoit-elle, n'a cette candeur, cette ſimplicité, cette égalité de caractere; perſonne n'a cette bonté d'ame & cette élevation de ſentimens. Quand je me rappelle nos entretiens, tous nos jeunes gens ne me ſemblent que des perroquets bien inſtruits. Il a bien raiſon de douter qu'on ceſſe de l'aimer après l'avoir connu; mais non, ce n'eſt

pas l'estime qu'il a de lui-même, c'est l'estime qu'il a de moi qui lui donne cette confiance. Que je serois heureuse si elle étoit fondée!

Telles étoient les réflexions de Belise; & plus elle sentoit renaître son inclination pour lui, plus elle se trouvoit bien avec elle-même. Enfin le desir de le voir devint si pressant, qu'elle ne put résister à celui de lui écrire. Il se rendit auprès d'elle, & l'abordant avec un sourire, Quoi, Madame, lui dit-il, un tête-à-tête! vous m'exposez à faire des jaloux. Personne, Monsieur, n'a droit de l'être, lui dit Belise; & vous sçavez que je n'ai plus que des amis: mais vous, ne craignez-vous pas d'inquiéter quelque nouvelle conquête? Je n'en ai fait qu'une en ma vie, répondit le Comte; elle m'attend à la campagne, & j'irai la voir ce printems. — Elle seroit à plaindre si elle étoit à la ville: vous y êtes si occupé qu'elle risqueroit d'être négligée. — Elle s'y amuseroit, Madame, & n'y penseroit pas à moi. Laissons-là les détours, reprit-elle: pourquoi vous vois-je si rarement & si peu? — Pour vous laisser jouir en liberté de tous les plaisirs

de

de votre âge.— Vous ne ferez jamais de trop, Monfieur : ma maifon eft la vôtre; regardez-la comme telle, j'en ferai flattée, je le defire, & j'ai acquis le droit de l'exiger. Non, Madame, n'exigez rien : je ferois au défefpoir de vous déplaire, mais permettez - moi de ne vous revoir qu'au retour de la belle faifon. Cette obftination la piqua vivement. Allez, Monfieur, lui dit-elle avec dépit, allez chercher des plaifirs où je ne ferai pas; j'ai mérité votre inconftance. Dès ce jour elle n'eut pas un moment de repos : elle s'informoit de fes démarches; elle le cherchoit & le fuivoit des yeux aux promenades & aux Spectacles ; les femmes qu'il voyoit lui devinrent odieufes ; elle ne ceffoit de queftionner fes amis. L'hiver lui parut d'une longueur mortelle. Quoiqu'on ne fût encore qu'au commencement du mois de Mars, quelques beaux jours étant venus, Il faut, dit-elle, que je le confonde & que je me juftifie. J'ai eu tort jufqu'à-préfent, il a fur moi cet avantage, mais demain il ne l'aura plus. Elle le fit prier de fe rendre chez elle, tout étoit prêt pour le départ. Le Comte ar-

 rive.

rive. Donnez-moi la main, lui dit Belife, pour monter dans mon carroffe. Où allons-nous donc, Madame, lui dit-il? — Nous ennuyer à la campagne. Le Comte fut tranfporté de joie à ces mots. Belife au mouvement de la main qui la foutenoit, s'apperçut du faififfement & de l'émotion qu'elle faifoit naître. O mon cher Comte! lui dit-elle en preffant cette main qui trembloit fous la fienne, que ne vous dois-je pas? Vous m'avez appris à aimer, vous m'avez convaincue que j'en étois capable; & en m'éclairant fur mes fentimens, vous m'avez fait la plus douce des violences: vous m'avez forcée à m'eftimer moi-même & à me croire digne de vous. L'amour eft content. Je n'ai plus de fcrupule, & je fuis heureufe.

LES

LES QUATRE FLACONS. OU

Les Aventures d'Alcidonis de Mégare.

J'AI grand regret à la Féerie. C'étoit pour les imaginations vives une source de plaisirs innocens, & la maniere la plus honnête de faire d'agréables songes. Aussi les climats de l'Orient étoient ils peuplés autrefois de Génies & de Fées. Les Grecs la regardoient comme des Intelligences médiatrices entre les Hommes & les Dieux : témoin le Démon familier de Socrate, témoin la Fée qui protégeoit Alcidonis, comme je vais le raconter.

La Fée Galante avoit pris Alcidonis en amitié, même avant qu'il vînt au monde. Elle présida à sa naissance, & le doua du don de plaire, sans aucun penchant décidé à l'amour. Sa jeunesse ne fut que le développement des talens & des graces qu'il avoit reçus en partage.

Il avoit passé sa quinzieme année lorsque son pere, l'un des plus riches & des plus honnêtes citoyens de Mégare, l'en-

voyant à Athenes pour y faire ses exercices, lui dit en l'embrassant: Mon cher fils, vous allez trouver dans le monde une foule de jeunes évaporés, qui se répandent en injures contre les femmes. N'en croyez rien. Ceux-là n'affectent de les mépriser, que parce qu'ils n'ont pu parvenir à les rendre méprisables. Pour moi, à commencer par votre mere, ma vertueuse épouse, j'ai reconnu dans le beau-sexe une délicatesse de sentiment, une candeur, une vérité dont peu d'hommes sont capables. Faites comme moi; choisissez une femme honnête, d'une humeur égale, d'un caractere solide, d'une vertu sociable & douce. Il y en a partout. Mon aveu suivra votre choix. Je suis bon pere, je ne veux que votre bonheur.

Alcidonis, plein de ces leçons, arrive à Athenes. Sa premiere visite fut à Séliane, à qui on l'avoit recommandé. Séliane, dans sa jeunesse, avoit été jolie & belle: elle étoit belle encore, mais elle commençoit à n'être plus jolie. Après les premiers complimens, Que venez-vous faire ici, lui dit un vieux Capitaine, l'époux de Séliane, & l'ancien ami de son pere? C'est bien à votre âge qu'on doit

s'en-

s'ensévelir auprès des femmes ! Le Cirque, le Pirée, voilà vos écoles ; & non pas ce cercle frivole, qu'on appelle le beau-monde. Je suis furieux quand je vois arriver un jeune homme à Athenes. C'est à Sparte qu'on devroit aller.

Alcidonis fut déconcerté par une si vive apostrophe, mais Séliane prit son parti avec chaleur. Je vous reconnois bien-là, dit-elle à son mari. Sparte, le Cirque, le Pirée ! Eh ! qu'apprend-on, s'il vous plait, dans ces écoles si fameuses ? A s'enrichir & à se battre, répondit brusquement l'époux. — A s'enrichir, voilà qui est noble ! A se battre, voilà qui est gracieux ! Le premier est indigne de l'ambition d'un galant-homme, & le second ne s'apprend que trop tôt. — Non pas si-tôt, Madame, non pas sitôt que vous croyez. Je doute qu'après avoir passé sa jeunesse à une toilette, on soit ni bon guerrier ni bon soldat. — Et moi, je ne vois rien de plus gauche, de plus maussade qu'un homme qui n'a jamais appris qu'à se battre. Ne diroit-on pas que vous n'êtes ici que pour vous égorger ! La paix a ses talens & ses vertus, comme la guerre. On n'est pas toujours à la tête d'une troupe. — Et voilà le mal, de par

tous

tous les Dieux ! voilà le mal. Je voudrois qu'il fût défendu, même en tems de paix, de quitter les drapeaux ſur peine de la vie. — Quoi, Monſieur, vous voulez donc que nous n'ayons pas un ſeul homme ? — Vous en aurez, Madame, vous en aurez de reſte. Il y en a tant d'inutiles à l'état ! — Fort bien, vous nous réduiſez au rebut de la République. Les femmes vous doivent des remercimens. — Je les en diſpenſe. — Non, Monſieur, nous ſommes citoyennes, & nous cédons généreuſement à l'état toutes les figures qui nous déplaiſent, tous ces viſages à faire peur, tous ces caractéres féroces, qui ne ſe plaiſent qu'à tuer, & qui ne ſont bons qu'à cela — Et vous vous réſervez les jolis hommes, qui aiment à vivre, n'eſt-ce pas ? — Aſſurément. — C'eſt fort bien dit, & l'Aréopage ne manquera pas d'en faire un décret pour vous plaire. Seigneur, pardonnez : ma femme eſt folle. Je vous laiſſe, car je n'y tiens plus. Par Hercule, Madame, faut-il que je ſois votre mari ! Ces choſes-là n'arrivent qu'à moi. A ces mots il ſortit en tapant du pied, & ferma bruſquement la porte.

Voici un ſingulier ménage, dit Alcidonis ! Madame, avez-vous ſouvent de pareil-

reilles ſcenes ? Mais oui, répondit-elle froidement, toutes les fois que j'ai du monde. — Et quand vous êtes ſeuls ? — Il gronde encore, mais un peu plus bas. — Et comment l'avez-vous épouſé ? — Comme on épouſe, par convenance & par raiſon. Au reſte, c'eſt le meilleur homme du monde. Dès qu'il m'ennuye, je le contredis ; il s'impatiente & ſe retire. On en fait tout ce qu'on veut. Je vous conſeille de lui marquer de la déférence. Son amitié n'eſt pas à négliger : cela eſt bon à quelque choſe. Etes-vous recommandé ici à beaucoup de monde ? —. Aux amis particuliers de mon pere, & le nombre n'eſt pas grand. — Tant mieux, nous nous verrons plus ſouvent. Je le ſouhaite pour vous-même ; car en entrant dans un monde nouveau, le plus ſage a beſoin d'un guide. — Daignerez-vous m'en ſervir, Madame ? — Ou mon mari, ou moi : vous choiſirez — Mon choix eſt fait. Ainſi ſe paſſa leur premiere entrevue.

Quand le mari fut de retour, vous êtes étrange, lui dit Séliane ! Votre ton a effarouché ce jeune homme. — Que vous vouliez apprivoiſer ? — Je vous entends, Monſieur, je vais ordonner que ma porte lui ſoit fermée. — Eh ! non, Madame, non,

non, je ne suis point jaloux. Ce seroit commencer un peu tard. Je ne l'ai pas été de votre jeunesse, je ne le serai pas de votre maturité. — Voilà de vos galanteries, mais j'y suis accoutumée. Souvenez-vous cependant que vous devez une visite au fils de votre ancien ami. — Je le verrai, Madame ; je sçais vivre, & l'on peut se fier à moi sur l'article des procédés.

Le lendemain ; en entrant chez Alcidonis, il reprit leur entretien de la veille. Eh bien, lui dit-il, allez-vous donner dans les mœurs efféminées de la Jeunesse Athénienne ? Ma femme vous y a disposé sans-doute ? Gardez-vous bien, non pas d'elle, car son tems est passé, grace au Ciel ; mais gardez-vous de ses semblables. Ce sont les syrenes les plus dangereuses ! Nulle sûreté dans leur commerce. Cela vous prend, vous trompe, & vous quitte sans pudeur. On diroit, à les voir se jouer des hommes, qu'ils ne sont faits que pour leurs plaisirs. S'il est ainsi, dit Alcidonis, les femmes d'Athenes ne ressemblent guere à celles de Mégare ! — A Mégare c'est tout comme ici. Vous tenez de votre vieux pere. Le bon homme ne juroit que par sa chaste moitié. C'étoit par complai-

ſance pour lui qu'elle ſe paroit & voyoit du monde; par piété, qu'elle s'enfermoit avec un jeune Prêtre de Minerve ; par recueillement qu'elle alloit paſſer les ſoirées dans une petite maiſon qu'il lui avoit arrangée lui-même : il s'endormoit ſur ſa vertu de la meilleure foi du monde. — Il avoit raiſon ſans-doute, & je vous prie de reſpecter la mémoire de ma mere. — Ta mere ! ta mere étoit une femme : ne veux-tu pas qu'on l'eût faite exprès ? J'en ai bien vu ; je ne connois que mon extravagante qui ſoit exactement fidele ; & encore eſt-ce moi qui l'ai formée. Je l'ai rendue vertueuſe en dépit d'elle-même ; mais je n'ai pu lui ôter ce fonds de coquetterie, que la nature ou l'exemple leur inſpire preſque en naiſſant. Je gage qu'elle eſt capable encore de chercher à te ſéduire, pour le plaiſir de ſe moquer de toi. Tu ne ſerois pas le premier qu'elle auroit mis au déſeſpoir. Elle s'amuſoit autrefois à ce petit jeu-là, & puis elle m'en faiſoit des contes, dont elle rioit comme une folle. Heureuſement elle vieillit, & le danger n'eſt plus ſi grand.

Alcidonis fut occupé une partie de la nuit de tout ce qu'il venoit d'entendre. Les femmes, diſoit-il, ſont donc ici bien

redoutables ! & il s'endormit dans la résolution de les fuir.

La Fée Galante lui apparut en songe, & lui dit : Rien ne ressemble tant aux hommes que les femmes. Tout le bien, tout le mal qu'on en publie, est vrai en particulier, & faux en général. Il ne faut, ni se fier à tout, ni se défier de tout. Vivez avec les femmes, mais ne vous y livrez qu'à propos. Je ne vous ai point donné de caractere, afin que vous soyez plus flexible au leur. Un homme décidé est un homme insociable. Vous serez charmant, si l'on dit de vous, *on en fait tout ce qu'on veut*. Mais ce n'est pas assez de plaire, il faut encore sçavoir aimer, & n'aimer ni trop ni trop peu. Il y a trois sortes d'amour, la Passion, le Goût & la Fantaisie. Tout l'art d'être heureux consiste à placer bien ces trois nuances. Pour cela, voici quatre flacons dont vous seul pourrez faire usage. Ils sont différens de vertu comme de couleurs. Vous boirez du flacon pourpre, pour aimer éperdument ; du couleur de rose, pour effleurer le sentiment & le plaisir ; du bleu, pour le goûter sans inquiétude & sans ivresse ; & du blanc, pour revenir à votre état naturel. A ces mots

l'i-

l'image de la Fée s'évanouit comme une vapeur.

Alcidonis s'éveille enchanté d'un si beau ſonge. Mais quelle fut ſa ſurpriſe, en trouvant en effet les quatre flacons ſous ſa main! Ah! pour le coup, dit-il, je n'en prendrai qu'à mon aiſe. Il ſe leve en rendant grace à la Fée, & le même jour il revoit Séliane. Elle étoit ſeule. Vous avez vu mon mari, lui dit-elle? Ne s'eſt-il pas déchaîné contre la galanterie? — Beaucoup. — Il vous a dit mille horreurs des femmes. — Il eſt vrai. — Je me flatte qu'il m'a exceptée. — Il n'a même excepté que vous ſur l'article de la fidélité. — Le bon homme! — Il eſt perſuadé que vous lui êtes fidelle; mais il prétend que vous n'en êtes que plus dangereuſe, & que vous vous moquez impitoyablement de ceux qui ont le malheur de vous aimer. — Eh! voilà comme il me décrie! Il mériteroit bien.... Mais non; je dois me reſpecter moi-même. — Votre vertu, dit-il, eſt de ſa façon; c'eſt lui qui vous a rendue honnête. — Lui! — Lui-même; & malgré vous. — Malgré moi! Celui-là eſt fort. Je lui ferai bien voir ſi l'on me rend honnête malgré moi. Je vous avoue qu'à votre place.... E-

j'aurois bien à me venger aussi de l'insulte qu'il fait à ma mere. — A votre mere! — Il a osé me dire que mon pere n'étoit qu'un sot, & qu'il n'y avoit que lui au monde qui ne le fût pas. — Le malheureux! C'est bien à lui de se vanter! Mais encore une fois je me respecte. Non, Monsieur, je ne suis point coquette; & puisqu'il m'oblige à me justifier, j'ai le cœur aussi tendre & plus tendre qu'une autre. — Et qu'en faites-vous de ce cœur? — Hélas! je n'en fais rien du tout: mais vous croyez bien que ce n'est pas pour ses beaux yeux que je le garde. Je suis sage pour mon repos, pour ne pas m'exposer au caprice, à l'inconstance, à l'ingratitude des hommes. Je sens que si j'aimois, j'aimerois passionnément, & je voudrois être aimée de même. — Ah! vous le seriez. — Je n'ose m'en flatter: rien n'est plus foible, plus vain, plus léger que l'amour de vos pareils. Ils ont des goûts, des fantaisies; mais la passion de l'amour, cette ivresse qui en fait le charme, & qui en est l'excuse, ils ne la connoissent pas. — Pour moi, Madame, je sçais bien où il y en a de cet amour que vous méritez; & si j'étois sûr du retour, j'en prendrois une bonne dose! Séliane sourit de la simpli-

pli-

plicité d'Alcidonis (car la Fée lui donnoit auprès d'elle cet air naïf, ce ton ingénu, que les coquettes aiment tant.) Non, lui dit-elle, on ne s'enflamme pas ainsi tout à coup; eh le moyen de nous aimer! nous ne nous connoissons pas encore. — A la bonne heure, Madame, je ne suis pas pressé. Demain nous nous connoîtrons mieux. — Je vous verrai donc demain? — Oui, Madame. — L'après-dînée, entendez-vous? car je veux vous éviter l'ennui de trouver mon mari. Nous serons seuls, nous serons libres, & je vous parlerai raison.

Alcidonis ne manqua pas de se trouver au rendez-vous avec ses flacons dans sa poche. Séliane le reçut dans le négligé le plus séduisant. Voilà, dit Alcidonis en la voyant, le privilege de la beauté: moins elle a de parure, & plus elle a de charmes. Séliane fit semblant de rougir. Sçavez-vous, lui dit-elle, que vous êtes dangereux avec cette ingénuité feinte: on s'y laisseroit prendre, & on y seroit trompée. — Moi, Madame, vous tromper! Je n'ai jamais trompé personne. — Et vous voulez commencer par moi. — Non, je vous le jure. — Pourquoi donc ces propos flatteurs, ces regards tendres? — Vous

êtes belle, j'ai des yeux, je dis ce que je vois; il n'y a point-là de flatterie. — En effet, votre tranquillité fait bien voir que vous n'avez aucun intérêt à me séduire. — Ah! ah! si vous vouliez, cette tranquillité me passeroit bien vîte. — Oh! sans-doute; & pour vous enflammer, vous n'attendez que mon aveu, n'est-ce pas? — Rien n'est plus vrai; vous n'avez qu'à dire. — En-vérité vous êtes bon avec ce ton froidement résolu. — C'est que je suis sûr de mon fait. — Quoi, si je vous faisois voir quelque envie d'être aimée? — Vous le seriez à point nommé: je vous en donne ma parole. — Je vois bien, Alcidonis, que vous ne sçavez à quoi vous vous engagez, ni combien je suis exigente. — Exigez, Madame, exigez; mon cœur vous défie. Je vous aimerai tant qu'il vous plaira. — Vous m'aimeriez donc, si je voulois, à la folie? — A la folie, soit; il ne m'en coûtera pas davantage. — Sa simplicité me charme. Eh bien, oui, je veux que vous m'aimiez, & que vous m'aimiez beaucoup. — A la passion? — A la passion. — Et vous m'aimerez de même? — Je le crois. — Ce n'est pas assez. — J'en suis sûre. — Cela me suffit, &

& vous allez voir beau jeu. — Où allez-vous donc ? — Je suis à vous ; je ne demande qu'une minute.

Le crédule Alcidonis s'étant retiré dans un coin, but l'élixir du flacon pourpre jusqu'à la derniere goutte. Il reparoît, les yeux enflammés, le cœur palpitant, la voix éteinte. Plus de fadeur, plus de galanterie ; son langage étoit rapide, entrecoupé, plein de substance & de chaleur. Les mots ne pouvoient suffire aux sentimens. Des accens inarticulés suppléoient aux paroles ; un geste véhément, une action impétueuse, en redoubloient l'énergie. Cette éloquence pathétique mit Séliane hors d'elle-même. Elle est émue, agitée, interdite. Elle a peine à le reconnoître ; elle a peine à concevoir ce changement prodigieux. Elle veut paroître douter, craindre, hésiter encore : inutiles efforts ! Son cœur s'attendrit, ses yeux s'animent, sa raison l'abandonne ; & l'on eût dit, l'instant d'après, qu'elle avoit bu au même flacon.

Deux mois se passerent dans des transports qu'ils avoient peine à contenir. Le mari ne cessoit de plaisanter Alcidonis sur ses assiduités auprès de sa femme. Pauvre dupe, lui disoit-il, vous n'avez

pas voulu me croire ! Vous y êtes pris ; j'en ſuis bien aiſe. Conſumez-vous auprès d'elle : voilà un tems bien employé ! Alcidonis ſe vengeoit le mieux qu'il pouvoit de cette ironie inſultante, mais ſa paſſion n'étoit plus ſecondée : celle de Séliane s'affoibliſſoit de jour en jour. Séliane lui ſuffiſoit ; il ne pouvoit plus lui ſuffire. Elle eut beſoin de ſe diſſiper, de ſe diſtraire, de voir le monde qu'elle avoit oublié. Alcidonis en prit de l'ombrage. Il s'apperçut, avec un chagrin profond, qu'elle s'amuſoit de tout, tandis qu'il ne s'occupoit que d'elle. Il devint triſte, inquiet, jaloux ; il fit tant qu'elle en fut excédée, & prit le parti de le congédier.

Il eſt vrai, lui dit-elle, je vous ai aimé, j'étois folle. Je ſuis ſage, imitez-moi. Il n'eſt pas dit qu'on doive s'aimer juſqu'à la caducité. Tout paſſe, & l'amour lui-même. Le mien s'eſt affoibli ; vous m'avez grondée. Il s'éteint ; vous vous déſeſpérez. Tant pis pour vous : je ne ſçais qu'y faire. — Eh quoi ! perfide ! ingrate ! parjure ! — Tant qu'il vous plaira. Dites moi bien des injures, ſi cela peut vous ſoulager. — Ah ! juſte Ciel ! comme on me traite ! — Comme un enfant à qui l'on pardonne tout. — Eſt-ce là, perfide, les ſer-

ſermens que vous m'aviez faits cent fois, de m'aimer juſqu'au dernier ſoupir? — Sermens téméraires, qui n'engagent à rien: inſenſé qui les fait, inſenſé qui s'y fie. En croiriez-vous quelqu'un qui, en ſe mettant à table, jureroit par tous les Dieux d'avoir toujours le même appétit? — Le même appétit! Quelle image! Eſt-ce là cette délicateſſe dont votre cœur ſe glorifioit? — Autre ſottiſe. On deſavoue l'empire des ſens au moment même qu'on en eſt eſclave. Je ſuis femme, j'aime comme une femme, & vous n'avez pas dû vous attendre que la nature fît un miracle en votre faveur. Alcidonis, à ce diſcours, s'arrachoit les cheveux de déſeſpoir. Eh bien, pourſuivit-elle, que faites-vous? En ſerez-vous plus aimable ou plus aimé, quand vous ſerez chauve? Alcidonis, écoutez-moi. Je conſerve pour vous une amitié compatiſſante. — Ah cruelle! eſt-ce de l'amitié, de la pitié que je vous demande? — Il faut bien vous y réduire, je ne ſens pour vous rien de plus. Lequel des deux a tort, ou celui qui ceſſe d'aimer, ou celui qui ceſſe de plaire? Le procès n'eſt pas décidé, & ne le ſera pas ſitôt. En attendant, croyez-moi, prenez vo-

tre parti avec courage. — Il eſt pris, ingrate, il eſt pris, dit-il en s'éloignant pour boire; & je n'ai pas beſoin de dire qu'il eut recours au flacon blanc.

Tout à coup ſes ſens ſe calmerent, & la raiſon lui revint. En effet, dit-il en retournant vers Séliane avec un air doux & tranquille, j'étois un ſot de me fâcher. Nous avons été amans; nous ſommes amis. Il faut de tout dans la vie. La paſſion eſt un accès: quand il eſt paſſé, tout eſt dit. On n'eſt obligé de ſe voir qu'autant que l'on s'amuſe; & rien n'eſt plus naturel que de changer quand on s'ennuye. Vous m'avez aimé autant que vous avez pu. Vous auriez été bien dupe de vous piquer d'une conſtance pénible! Jouiſſez, Madame, du droit que vous donne votre beauté de multiplier vos conquêtes.. Je ſuis trop heureux d'avoir été du nombre. Il faut que chacun ait ſon tour. Je vous ſouhaite bien du plaiſir.

Séliane fut auſſi ſurpriſe que piquée de la froideur de ſes adieux. Elle vouloit bien qu'il ſe conſolât, mais pas ſitôt ni ſi aiſément. Cette révolution n'étoit pas concevable. Réflexion faite, elle fut perſuadée que la tranquillité qu'il faiſoit paroître, n'étoit qu'un dépit ſimulé; & elle

elle ne manqua pas de dire à quelques-unes de ses amies que le pauvre garçon étoit désespéré, qu'il lui avoit fait une peur horrible, & qu'elle avoit eu toutes les peines du monde à l'empêcher de prendre un parti violent.

Le jour suivant Alcidonis alla souper chez le voluptueux Alcipe avec les plus jeunes & les plus jolies femmes d'Athenes. Cela m'est égal, disoit-il en lui-même: le flacon pourpre est à sec; mais la Fée auroit beau le remplir, je veux bien mourir si j'y goûte. Dès qu'il vit toutes ces beautés, ah! pour le coup jouissons: c'est le moment des fantaisies. Il boit du flacon couleur de rose, & voilà ses yeux & ses desirs qui se promenent sans se fixer.

Le hasard l'avoit placé à table auprès d'une Blonde aux regards languissans, d'une modestie & d'une timidité extrême. Il en fut vivement touché, mais il avoit de l'autre côté une Brune éblouissante de vivacité & de fraîchenr. Il eût bien voulu de celle ci, mais il aimoit bien celle-là; & réflexion faite, il eût préféré la Blonde, sans un je-ne-sçai-quoi qui l'inclinoit vers la Brune. Ce je-ne-sçai-quoi détermina ses vœux. Il eut pour elle

tous les ſoins d'une galanterie empreſſée: elle les reçut d'un air diſtrait, & comme un hommage qui lui étoit dû. Alcidonis en fut piqué. La fantaiſie, comme la paſſion, s'irrite contre les obſtacles. Excité par le deſir de plaire, il fit les plaiſirs du ſoupé. Corine, ſa Brune charmante, vit bien qu'on lui envioit ſa conquête. Elle en connut enfin le prix, & quelques regards de complaiſance porterent l'eſpoir dans le cœur de ſon nouvel amant.

L'heure de ſe quitter arrive, Corine ſe leve, il la ſuit. Vous voulez donc bien m'accompagner, lui dit-elle en acceptant ſa main? Je ſens tous les ſacrifices que vous me faites. Il jura qu'il ne lui en faiſoit aucun. — Pardonnez-moi: je vous enleve aux plus jolies femmes d'Athenes; & c'eſt un triomphe aſſez beau. — Je n'ai fait que les entrevoir, elles m'ont paru aſſez bien. — Aſſez bien, vos éloges ſont modeſtes! Direz-vous de Cléonide qu'elle eſt aſſez bien? Ces grands yeux, ces traits réguliers, cette taille majeſtueuſe... on croit voir une Déeſſe. — Il eſt vrai, l'auguſte Junon. — Vous êtes, méchant! & Amate, que vous en ſemble? Cet air de volupté,

cette

cette nonchalance attrayante, qui semble appeller le plaisir. — Oui, c'est ainsi que je peindrois l'occasion négligée. — Négligée; le mot est cruel. Je ne le répéterai pas, il passeroit en proverbe. J'espere du moins que vous ferez grace à l'air ingénu & craintif de Céphise. Ce coloris, ce regard tendre, cette bouche qui n'ose sourire, & qui est si belle lorsqu'elle sourit, qu'en dites-vous? — Qu'il ne manque à tout cela qu'une ame. — Et vous voudriez bien lui donner la vôtre? — Je vous avouerai que sans vous elle auroit eu la pomme. — Hélas! Et qu'en auroit-elle fait? Rien n'est plus froid, plus indolent, plus insensible que Céphise. — Aussi n'a-t-elle eu que le premier coup d'œil. — Je vous ai surpris cependant, même vers la fin du soupé, les regards attachés sur elle. — Il est vrai, je l'admirois comme un beau modele en cire. — Beau modele, si vous voulez: on dit dans le monde que ce modele a grand besoin d'une draperie.

En parcourant ainsi les objets de la jalousie de Corine, ils arrivent à son logis. Montez-vous un moment, dit-elle à Alcidonis? Il est de bonne heure, nous causerons. Alcidonis fut enchanté. La

Fée

Fée qui le rendoit méchant avec Corine, sçavoit bien ce qu'elle faisoit. La louange la plus flatteuse pour une jolie femme, c'est le mal qu'on lui dit de ses rivales: aussi avoit-elle bien pris.

Il me tarde, poursuivit Corine, de sçavoir à mon tour tout le bien & le mal que vous pensez de moi. — Le mal! Eh, s'il y en a, m'avez-vous laissé le tems, la liberté de l'appercevoir? L'illusion vous environne. Cet éclat, cette vivacité brillante, nous cacheroient la laideur même: je l'aurois prise pour la beauté. Je vous vois, je suis ébloui, enivré, transporté: voilà mon histoire. C'est un enchantement, une folie, c'est tout ce qu'il vous plaira; mais rien au monde n'est si sérieux, & vous m'allez rendre d'un seul mot le plus fortuné ou le plus malheureux des hommes. En effet, rien n'est plus fou, s'écria-t-elle en le voyant à ses genoux: vous m'appercevez en passant, vous m'aimez, s'il faut vous en croire, & vous osez me l'avouer! Sçavez-vous si je mérite ces sentimens? Sçavez-vous si je puis y répondre? — Non, Madame, je ne sçais rien. Vous êtes peut-être la plus cruelle des femmes, la plus volage, la plus perfide. Ce beau

beau corps, ces traits charmans peuvent cacher une ame insensible. Je le crains, mais j'en cours les risques : & le danger fût-il encore plus grand, il n'est pas en moi de l'éviter. — Ah ! je reconnois bien à ces traits ce qu'on m'a dit de votre caractere : c'est vous, Alcidonis, qui êtes le plus dangereux des hommes, & celui de tous que je craindrois le plus d'aimer. — Pourquoi donc ? Que vous a-t-on dit ? — Que vous êtes un homme à passion, & un homme à passion est un homme insoutenable. Vous vous abandonnez à corps perdu. Vous aimez comme un furieux, & vous voulez être aimé de même. Si l'on n'est pas aussi passionnée que vous, ce sont des plaintes, des reproches. Vous devenez sombre, inquiet, ombrageux. On ne sçait comment vous quitter : il n'y a pas moyen de vous prendre — Il est vrai, Madame, que j'ai donné dans ces travers ; mais m'en voilà bien revenu. On peut me prendre en toute sûreté : je signerai mon congé d'avance. — Ne croyez pas plaisanter, Monsieur : c'est le charme de l'amour que la liberté, la franchise. Sans cela un amant seroit un mari, & en vérité ce ne seroit pas la peine d'être veuve.

ve. — J'entends raiſon, belle Corine, & vous pouvez compter ſur moi. Vous donneriez donc votre parole d'honneur à une femme qui auroit pour vous de la foibleſſe, de vous retirer ſans faire de ſcene, dès qu'elle vous diroit en amie: Je vous aimai, je ne vous aime plus ? — Aſſurément: j'ai appris à vivre, & vous n'avez qu'à m'éprouver. — Je le veux bien ; mais ſouvenez-vous que je ne m'engage à vous aimer, qu'autant que vous ſçaurez me plaire.

Je vois bien, diſoit Alcidonis en lui-même, qu'ici le flacon blanc me ſera d'un grand ſecours. Il ſe trompoit, il n'en eut pas beſoin: l'impreſſion du couleur de roſe s'effaça bientôt d'elle-même. Il étoit encore auprès de Corine; & déjà l'image des autres Beautés qu'il avoit vues chez Alcipe, venoit s'offrir à ſa penſée. Celle-ci eſt vive, diſoit-il, mais voilà tout. Nul ſentiment, nulle délicateſſe. Cela change d'amans comme de parure. Demain je ſerai renvoyé, ſi demain quelqu'autre l'amuſe. En-vérité je ſuis bien bon de lui prodiguer mes ſoupirs! J'aurois bien mieux fait de les adreſſer à cette Blonde languiſſante, dont les yeux ſe levoient ſur moi d'un air ſi tendre & ſi

tou-

touchant. Corine m'a dit du mal de Céphise; il faut que Céphise ait du mérite. Elle n'est pas bien animée; mais quel plaisir de l'animer! Une femme naturellement vive, l'est pour tout le monde; celle-ci ne le seroit que pour moi. Allons la voir, aussi bien je ne veux pas qu'on me renvoie. Corine apprendra que je ne suis pas de ceux que l'on met sur le pavé, & que je sçais donner un congé tout comme elle.

Il dit à Céphise les mêmes choses qu'à Corine, mais avec plus de ménagemens. Est-il possible, s'écria-t-elle sans s'émouvoir! Quoi, vous serez malheureux, si je ne vous aime pas? — Plus malheureux que je ne puis dire. — J'en suis fâchée, car je ne sçais point aimer. — Ah belle Céphise, avec ce sourire enchanteur, ce regard tendre, cette voix qui va jusqu'à l'ame, vous ne connoissez pas l'amour! — En-vérité je ne le connois pas. — Et si je vous le faisois connoître? — Vous me feriez bien du plaisir; car j'en suis fort curieuse. Mais tant de gens l'ont essayé, & pas un n'y a réussi. Mon mari lui-même y perdoit ses peines. — Votre mari! je le crois bien: mais vous avez eu des amans? — Beaucoup,

coup, & des mieux faits, & des plus tendres. — Et les rendiez-vous heureux ? — Non ; car ils se plaignoient tous que je ne les aimois pas. Ce n'étoit pas ma faute, j'y faisois mon possible. Imaginez-vous que j'en prenois quelquefois quatre en même tems, pour tâcher, dans le nombre, d'en aimer au moins un ou deux : tout cela étoit inutile.

Voilà, dit Alcidonis, une ingénuité dont j'ai vu peu d'exemples. Ne nous décourageons pas, ma chere enfant, vous m'aimerez. — Vous croyez ? — Je le crois : vous êtes sensible ? — Oui, sensible, par-ci, par-là : mais en un moment cela me passe. — C'est une maladie assurément. Avez-vous fait, pour en guérir, quelque sacrifice à Vénus ? — Mon mari en faisoit beaucoup, mais il me retrouvoit la même au retour du Temple. — Et pourquoi ne pas vous y mener vous-même ? — Il n'avoit garde : le Prêtre étoit un jeune homme qui vouloit m'initier. — Vous initier ! Et sçavez-vous quelle est cette cérémonie ? — Hélas, non, je ne sçais rien. — Voulez-vous que je vous l'apprenne, reprit Alcidonis en risquant quelque liberté — Doucement, Seigneur, s'écria-t-elle : vous faites comme si je

vous

vous aimois; je ne vous aime point encore. — Et comment vous en appercevoir, si nous ne faisons pas quelques essais? — J'en ai fait mille, mais tout cela ne prouve rien. D'abord il me semble que je n'aime plus. Il vaut mieux attendre que cela vienne: si cela vient, je vous le dirai.

Alcidonis faisoit de jour en jour quelques nouveaux progrès sur l'indolente sensibilité de Céphise; mais elle n'en étoit pas encore où il vouloit l'amener. Pour lui échauffer l'imagination, il lui proposa de se trouver ensemble à une fête qui se devoit célébrer en l'honneur de Vénus. Elle y consentit, à condition qu'elle ne seroit point initiée. Le lendemain chacun d'eux, pour la décence, s'y rendit de son côté. Les filles & les garçons, vêtus en Graces & en Amours, chantoient des hymnes en l'honneur de la Déesse, & dansoient au son de la lyre, sous l'ombrage du Bois sacré qui environnoit le Temple.

Céphise s'y étoit rendue la premiere. Ah! dit-elle à Alcidonis, je vous cherchois des yeux; j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre. La Déesse a prévenu nos vœux: je crois que je commence à

vous aimer tout de bon. Cette nuit je vous ai vu dans mon ſommeil. Vous étiez preſſant, j'étois animée. — Eh bien? — Eh bien, je vous dirai le reſte à ſouper. A ſouper, reprit Alcidonis, d'un air préoccupé, & les yeux attachés ſur la fête? A ſouper, ſoit, je le veux bien..... Ah la jolie danſeuſe que voilà! Que celle-ci chante avec grace! — Nous ſerons ſeuls, entendez-vous? — Seuls? j'y conſens. Je voudrois bien ſçavoir quelle eſt cette jolie danſeuſe? — Alcidonis, vous ne m'écoutez pas! — Pardonnez-moi, je vous entends; mais je cherche quelqu'un qui me diſe.... Ah, Pamphile, un mot! Apprends-moi quelle eſt cette jolie enfant. C'eſt Cloé, dit Pamphile. Je ſoupe avec elle. — Avec elle? Ce ſoir? — Ce ſoir même! — Ah! j'en veux être. — Cela ne ſe peut pas. — Je t'en conjure, mon cher Pamphile, au nom de notre amitié. — Vous n'y penſez pas, Alcidonis, lui dit tout bas Céphiſe interdite: vous ſoupez avec moi; je vous l'ai dit. — Il eſt vrai, c'étoit mon deſſein; mais j'ai promis à mon ami Pamphile. Ma parole eſt ſacrée, & je ne ſçaurois y manquer.

Il vit Cloé, la trouva ce qu'on appelle adorable un quart-d'heure, & inſipide l'in-

l'inſtant d'après. Il vit la chanteuſe Philire; il en fut épris une ſoirée; le lendemain elle l'ennuya. Ah! que les fantaiſies ſont fatigantes, dit-il! A chaque inſtant des deſirs nouveaux, dont aucun ne remplit mon ame! C'eſt le tourment des Danaïdes. Loin de moi ces lueurs de ſentiment paſſageres & renaiſſantes, qui ne me laiſſent aucun repos. Buvons l'oubli de mes folies. Il dit & vuida le flacon blanc. Il ne lui reſte plus que le bleu, & ſon bonheur dépend de l'uſage qu'il en va faire.

Alcidonis étudioit la philoſophie ſous Ariſte l'Académicien. Ariſte, en mourant, laiſſa une jeune veuve, la plus honnête & la plus belle du monde. Le diſciple d'Ariſte crut devoir à ſa veuve les conſolations & les ſecours de l'amitié. Glicérie les refuſa avec une modeſtie mêlée de douceur & de fierté. J'ai peu de bien, lui dit-elle; j'ai encore moins de deſirs. Mon époux m'a laiſſé le plus précieux héritage, le goût de la médiocrité, l'habitude à vivre de peu. Tant de ſageſſe unie à tant de beauté méritoit bien un attachement délicat & ſolide. Il eſt tems, dit Alcidonis, que je goûte du flacon bleu. Une chaleur douce & vive ſe répandit

dans ſes veines. Ce n'étoit point l'inquiétude des fantaiſies; ce n'étoit point l'emportement de la paſſion; c'étoit une émotion délicieuſe, le preſſentiment de la félicité. Il brûle d'être à Glicérie; il brûle de n'avoir plus avec elle qu'un même ſort, qu'une vie & qu'une ame; & cédant à ſon impatience, il lui propoſe de s'unir à elle. Glicérie ne fut point inſenſible à cette marque d'amour & d'eſtime. Vous êtes aſſez généreux, lui dit-elle, pour m'offrir votre main. Je veux la mériter: je la refuſe. J'en ſerois indigne, ſi je l'acceptois. Il eut beau lui répondre de l'aveu de ſon pere, lui faire un crime de ſes refus, la menacer des reproches qu'elle ſe feroit à elle-même de l'avoir rendu malheureux; elle parut inébranlable.

Cependant Glicérie, dans ſa retraite, ne ceſſoit de verſer des larmes. La ſeule eſclave qui lui reſtoit, voyoit la douleur dont elle étoit conſumée, & n'en pouvoit pénétrer la cauſe. Falloit-il l'attribuer à la mort de ſon époux? Quoi! pleurer ſans ceſſe un mari philoſophe! Cela n'étoit pas naturel. Sa maîtreſſe écrivoit ſouvent à un citoyen d'Argos; & les réponſes qu'on lui rendoit, lui arrachoient

choient de profonds ſoupirs. La curioſité ou le zele porta l'eſclave à ouvrir une des lettres de Glicérie. Elle étoit conçue en ces termes:

Si vous n'avez un cœur d'airain, vous ſerez touché, Seigneur, du déſeſpoir d'une infortunée, qui donneroit ſon ſang pour la liberté de ſon pere. Ariſte, mon époux, à qui je n'avois pas rougi d'avouer que j'étois née d'un eſclave, n'a rien épargné pour rendre mon pere à mes vœux. Il l'a fait chercher vainement. J'apprends enfin qu'il eſt en votre pouvoir, & je l'apprends dans l'indigence. J'ai apprécié tout ce qui me reſte. Hélas! il s'en faut bien que je ſois en état de ſuffire à ce que vous exigez. Je n'ai plus qu'une ſeule reſſource: c'eſt de m'offrir moi-même en échange pour mon pere. Il n'eſt pas juſte que je ſois libre, tandis que mon pere eſt eſclave. Je ſuis jeune, il eſt accablé d'années. Vous pouvez tirer de ma ſervitude plus d'avantages que de la ſienne. Mes mains s'endurciront au travail; mon cœur eſt fait à la patience. Si je voulois uſer de la facilité qu'on peut avoir à mon âge de ſéduire & d'intéreſſer les hommes, je ne ſerois pas réduite à cette cruelle extrémité; mais l'eſclava-

ge eſt moins honteux que le vice. Je n'héſite pas à choiſir.

L'eſclave pénétrée d'admiration & de pitié, porta cette lettre à Alcidonis. Ah! s'écria-t-il, le cœur ſaiſi & les yeux en larmes, voilà donc la cauſe de ſes refus! Elle eſt née eſclave! Et qu'importe? La Vertu eſt la Reine du Monde. C'eſt à la fortune à rougir. Quelle piété! Quelle tendreſſe! Vous, Glicérie, vous dans l'eſclavage! Que n'ai-je un trône à vous offrir! Au nom des Dieux, dit-il à l'eſclave, garde-moi bien le ſecret. Je pars: les pleurs de ta maîtreſſe vont être eſſuyés. Ton zele aura ſa récompenſe.

Alcidonis ſe rend à Argos, & le pere de Glicérie eſt libre. L'inconnu qui l'affranchit, lui donne de quoi ſe rendre à Athenes, & lui dit en le quittant: vous allez revoir Glicérie; vous devez la liberté à ſa tendreſſe & à ſes vertus. Il dépend d'elle d'être heureuſe & de vous rendre heureux. Mais ſi le ſervice que je viens de vous rendre, vous eſt cher, promettez-moi d'engager cette fille vertueuſe à cacher ſa naiſſance & vos malheurs aux yeux de celui qui la demande pour épouſe. Je le connois; il la reſpecte; il lui ſeroit affreux de la voir rougir. Si vo-

tre

tre bienfaiteur paroît jamais devant vous, renfermez votre reconnoissance. Il ne veut être connu que de vous seul. Quoi, dit le vieillard attendri, ma fille ne connoîtra jamais la main qui vient de briser ma chaîne! Non, reprit Alcidonis, n'accablez point Glicérie de ce fardeau humiliant. Il est des devoirs qui abaissent l'ame. Laissons à la sienne, je vous en conjure, sa noblesse & sa liberté. Le vieillard promit tout à son libérateur.

Il arrive à Athenes. Sa fille s'évanouit en le voyant. Oh! mon pere, lui dit-elle, quel Dieu vous accorde à mes larmes? L'avarice de votre maître s'est-elle enfin laissé fléchir? Oui, ma fille, répondit le vieillard. Je sçais que je dois à ta tendresse & à tes vertus la liberté, la vie & le bonheur inespéré de venir mourir dans tes bras.

Alcidonis de retour, vint presser de nouveau Glicérie, par tout ce que l'amour a de plus tendre, de consentir à leur hymen. Le vieillard n'avoit pas manqué d'exhorter sa fille au silence sur l'humiliation de leur premier état. Non, lui avoit-elle répondu avec courage, il est moins humiliant de l'avouer que de le taire: quiconque aura intérêt à me con-

noître, apprendra de moi qui je suis.

Vous voulez donc, dit-elle à Alcidonis, que je vous ouvre mon ame? Tant que j'ai été malheureuse, j'ai renfermé ma douleur en moi-même; mais vous méritez de partager ma joie. Apprenez que mon destin m'a fait naître dans la servitude On m'en avoit retirée, mon pere y gémissoit encore. Un Dieu bienfaisant me l'a rendu: il est libre; il est ici; vous l'allez voir. Cependant la tache de notre servitude est ineffaçable; & vous avouer qui nous sommes, c'est vous déclarer sans retour que ni votre honneur, ni ma reconnoissance, ne me permettent de vous écouter.

Vous m'outragez, Glicérie, lui dit Alcidonis d'un air plein de tendresse & d'amertume. Me croyez-vous moins philosophe, moins généreux qu'Ariste? Lui aviez-vous caché le malheur de votre naissance? Non, sans doute. N'a-t-il pas méprisé l'injustice de la fortune & de l'opinion? Je suis son disciple; ses pécepptes sont gravés dans mon cœur. Son exemple est-il honteux à suivre? Ou ne me croyez-vous pas assez de vertu pour l'imiter? Ce n'est pas la vertu, lui dit-elle en souriant, c'est la prudence qui vous manque. Ariste avoit eu le tems de s'éprou-

prouver : vous n'êtes pas comme lui dans l'âge où l'on peut se répondre de soi-même. Je vous épargne des regrets.

Alcidonis désolé de cette constance invincible, tomboit aux genoux de Glicérie, pour la fléchir par la pitié. Dans ce moment paroît le vieillard qu'il avoit tiré d'esclavage. Que vois je ? Ah ! ma fille, s'écria-t-il, c'est lui... Et tout-à-coup se souvenant de la défense d'Alcidonis, il s'interrompit lui-même, & demeura les yeux attachés sur son libérateur, en laissant échapper quelques larmes. Quoi ! mon pere, dit Glicérie étonnée, vous le connoissez ! C'est lui, dites-vous ! Achevez. Qu'a-t-il fait ? Où l'avez-vous connu ? Alcidonis, vous baissez les yeux ! Vous rougissez ! Mon pere vous regarde avec attendrissement ! Ah ! je vous entends l'un & l'autre. Mon pere, c'est lui qui vous a racheté ; c'est à lui que je dois mon pere. — Oui, ma fille, voilà mon bienfaicteur. Est-ce là, dit Alcidonis en embrassant le vieillard qui se prosternoit à ses pieds, est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Pardonnez, dit le vieillard, mon cœur étoit saisi ; ma fille m'a deviné ; ce n'est pas ma faute. — Eh bien, puisqu'elle sçait tout, obligez-la donc,

 cet-

cette fille cruelle, à ne pas me désespérer. C'est sa main, c'est son cœur que je demande pour prix du bien que je lui rends. Le vieillard pénétré, reprocha vivement à sa fille une ingratitude dont elle n'étoit point coupable; & prenant sa main tremblante, il la mit dans celle de son libérateur. C'est à votre pere que je la dois, cette main que vous m'avez refusée, dit tendrement Alcidonis en la baisant. Consolez-vous, répondit Glicérie avec un sourire: vous ne lui devez que ma main; mon cœur s'étoit donné lui-même.

Alcidonis enchanté employa le reste du jour à se disposer à partir le lendemain pour Mégare. La nuit, comme il goûtoit un doux sommeil, la Fée Galante lui apparut de nouveau, & lui dit: Soyez heureux, Alcidonis; aimez sans inquiétude; possédez sans dégoût; desirez pour jouir; faites des jaloux, & ne le soyez jamais. Ce n'est pas un conseil que je vous donne; c'est votre destin que je vous annonce. Vous avez bu à la source de la félicité parfaite. Je distribue à pleines mains des flacons pourpre & couleur de rose; mais le flacon bleu est un don que je réserve à mes favoris.

LAU-

LAUSUS ET LYDIE.

Lausus equûm domitor debellatorque ferarum.
Virg. Æn. vij.

Le caractere de Mézence, Roi de Tyrrenne, est assez connu. Mauvais Prince & bon Pere, cruel & tendre tour-à-tour, il n'avoit rien d'un tyran, rien qui annonçât la violence, tant que ses volontés ne trouvoient aucun obstacle ; mais le calme de cette ame superbe étoit le repos du lion.

Mézence avoit un fils appellé Lausus, que sa valeur & sa beauté rendoient célebre parmi les jeunes Héros de l'Ausonie. Lausus avoit suivi Mézence dans la guerre contre le Roi de Préneste. Son pere au comble de la joie, l'avoit vu, couvert de sang, combattre & vaincre à ses côtés. Le Roi de Préneste chassé de ses Etats, & cherchant son salut dans la fuite, avoit laissé dans les mains du vainqueur un trésor plus précieux que sa couronne, une Princesse dans l'âge où le cœur n'a que les vertus de la nature, où la nature a tous les charmes de l'innocence & de la beauté. Tout ce que les graces éplorées ont de noble & d'attendrissant, étoit

étoit peint ſur le viſage de Lydie. A ſa douleur mêlée de courage & de dignité, l'on diſtinguoit la fille des Rois dans la foule des eſclaves. Elle reçut les premiers reſpects de ſes ennemis, ſans hauteur, ſans reconnoiſſance, comme un hommage dû à ſon rang, dont le ſentiment généreux n'étoit point affoibli dans ſon ame par l'infortune.

Elle entendit nommer ſon pere, & à ce nom elle leva au Ciel ſes beaux yeux remplis de larmes. Tous les cœurs en furent émus. Mézence, lui-même interdit, oublia ſon orgueil & ſon âge. La proſpérité qui endurcit les ames foibles, amollit les cœurs altiers, & rien n'eſt plus doux qu'un Héros après le gain d'une bataille.

Si le cœur farouche du vieux Mézence ne put réſiſter aux charmes de ſa captive, quelle fut leur impreſſion ſur l'ame vertueuſe du jeune Lauſus! Il gémit de ſes exploits; il ſe reprocha ſa victoire: elle coûtoit des larmes à Lydie. Qu'elle ſe venge, diſoit-il, qu'elle me haïſſe autant que je l'aime; je ne l'ai que trop mérité. Mais une idée plus accablante encore vint ſe préſenter à ſon ame: il vit Mézence étonné, attendri, paſſer tout-

à-

-coup de la fureur à la clémence. Il jugea bien que l'humanité ſeule n'avoit pas fait cette révolution ; & la crainte d'avoir ſon pere pour rival, acheva de le confondre.

Dans l'âge où étoit Mézence, la jalouſie ſuit de près l'amour. Le tyran obſerva les yeux de Lauſus avec une attention inquiete : il vit s'éteindre en un moment cette joie & cette ardeur qui d'abord avoient éclaté ſur le front du jeune Héros vainqueur pour la premiere fois Il le vit ſe troubler : il ſurprit des regards qu'il n'étoit que trop aiſé d'entendre. Dès ce moment il ſe crut trahi, mais la nature eut un retour qui ſuſpendit la colere. Un tyran, même dans la fureur, s'efforce de ſe croire juſte ; & avant de condamner ſon fils, Mézence voulut le convaincre.

Il commença par ſe déguiſer lui-même avec tant d'art, que le Prince raſſuré ne vit dans les ſoins de l'amour que les effets de la clémence. D'abord il affecta de laiſſer à Lydie toutes les apparences de la liberté : mais la Cour du tyran étoit remplie d'eſpions & de délateurs, cortege ordinaire des hommes puiſſans, qui, ne pouvant ſe faire aimer, mettent leur grandeur à ſe faire craindre.

Son

Son fils ne craignit plus de rendre à Lydie un hommage respectueux. Il mêloit à ses sentimens un intérêt si délicat & si tendre, que Lydie commença bientôt à se reprocher la haine qu'elle croyoit avoir pour le sang de son ennemi. De son côté, Lausus se plaignit d'avoir contribué aux malheurs de Lydie. Il prit les Dieux à témoins qu'il feroit tout pour les réparer. Le Roi mon pere, dit-il, est aussi généreux après la victoire, qu'intraitable avant le combat : satisfait de vaincre, il ne sçait point opprimer ; il est plus facile que jamais au Roi de Préneste de l'engager à une paix glorieuse pour l'un & pour l'autre. Cette paix tarira vos larmes, belle Lydie ; mais effacera-t-elle de votre souvenir le crime de ceux qui vous les ont fait répandre ? Que n'ai-je vu couler tout mon sang, au lieu de ces précieuses larmes ?

Les réponses de Lydie pleines de modestie & de grandeur, ne laissoient voir à Lausus qu'une tranquille reconnoissance : mais dans le fond de son cœur elle n'étoit que trop sensible au soin qu'il prenoit de la consoler. Elle rougissoit quelquefois de l'avoir écouté avec complaisance ; mais l'intérêt de son pere lui fai-

soit

ſoit une loi de ménager un tel appui.

Cependant leurs entretiens plus fréquens devenoient auſſi plus animés, plus intéreſſans; plus intimes; & l'amour perçoit inſenſiblement à-travers le reſpect & la reconnoiſſance; comme une fleur qui, pour éclorre, entrouvre le tiſſu léger dont elle eſt enveloppée.

Trompé de plus en plus par la fauſſe tranquillité de Mézence, le crédule Lauſus ſe flattoit de voir bientôt ſon devoir d'accord avec ſon penchant, & rien au monde, à ſon avis, n'étoit plus facile que de les concilier. Le Traité de paix qu'il avoit médité, ſe réduiſoit à deux articles; à rendre au Roi de Prénefte ſa Couronne & ſes Etats, & à faire, de ſon hymen avec la Princeſſe, le lien des deux Puiſſances. Il communiqua ce projet à Lydie. La confiance qu'il y avoit miſe, les avantages qu'il en voyoit naître, les tranſports de joie que l'idée ſeule lui en inſpiroit, ſurprirent à l'aimable captive un ſourire mêlé de larmes. Généreux Prince, lui dit-elle, puiſſe le Ciel accomplir les vœux que vous faites vous mon pere! Je ne me plaindrai pas d'être le gage de la paix & le prix de la reconnoiſſance. Cette réponſe touchante fut

accompagnée d'un regard plus touchant encore. Le tyran fut inſtruit de tout. Son premier mouvement l'eût porté à ſacrifier ſon rival, mais ce fils étoit l'unique appui de ſa couronne, la ſeule barriere entre ſon peuple & lui : le même coup achevoit de le rendre odieux à ſes ſujets, & lui enlevoit le ſeul défenſeur qu'il pût oppoſer à la haine publique. La crainte eſt la paſſion dominante des tyrans. Mézence prend le parti de diſſimuler. Il fait venir ſon fils, lui parle avec bonté, & lui ordonne de ſe préparer à partir dès le lendemain pour la frontiere de ſes Etats, où il avoit laiſſé l'armée. Le Prince fit un effort ſur ſon ame pour renfermer ſa douleur, & partit ſans avoir eu le tems de recevoir les adieux de Lydie.

Le jour même du départ de Lauſus, Mézence avoit fait propoſer au Roi de Préneſte les conditions d'une paix honorable, dont la premiere étoit ſon mariage avec la fille du vaincu. Ce Monarque infortuné n'avoit point héſité à y conſentir, & le même Envoyé qui lui offrit la paix, rapporta ſon aveu pour réponſe.

Lauſus avoit à la Cour un ami qui lui étoit attaché dès l'enfance. Une reſſem-

blance

blance ſinguliere avec le Prince avoit fait la fortune de ce jeune homme appellé Phanor: mais ils ſe reſſembloient encore plus par le caractere que par la figure; mêmes penchans, mêmes vertus; Lauſus & Phanor ſembloient n'avoir qu'une ame. Lauſus, en partant, avoit confié à Phanor ſon amour & ſon déſeſpoir. Celui-ci fut inconſolable en apprenant l'hymen de Lydie avec Mézence. Il crut devoir en inſtruire le Prince. A cette nouvelle la ſituation de cet amant ne peut ſe rendre; ſon eſprit ſe trouble, ſa raiſon l'abandonne; & dans l'égarement d'une douleur aveugle, il écrit à Lydie la lettre la plus paſſionnée & la plus imprudente que l'amour ait jamais dictée. Phanor fut chargé de la remettre. Il y alloit de ſa vie, s'il étoit découvert; il le fut. Mézence furieux, ordonna qu'on le chargeât de fers, & qu'on le traînât dans une horrible priſon.

Cependant tout ſe préparoit pour la célébration de cet hymen funeſte. On juge bien que la fête répondoit au caractere de Mézence. La lutte, le ceſte, les gladiateurs, les combats entre les hommes & les animaux nourris au carnage, tout ce que la barbarie a inventé pour ſes plaiſirs,

en devoit orner la pompe : il ne manquoit plus pour ce sanglant spectacle, que des combattans contre les bêtes féroces ; car il étoit d'usage de n'exposer à ces combats que des criminels condamnés à la mort, & Mézence qui se hâtoit sur un soupçon de faire périr les innocens, différoit encore moins le supplice des coupables. Il ne restoit dans les prisons que le fidele ami de Lausus. Qu'on l'expose, dit Mézence ; qu'il soit en proie aux lions dévorans : le perfide mérite une mort plus cruelle ; mais celle-ci convient mieux à son crime & à ma vengeance, & son supplice est une fête digne de l'amour outragé.

Lausus attendoit vainement la réponse de son ami ; l'impatience fit place à l'effroi. Serions-nous découverts, dit-il ! Aurois-je perdu mon ami par ma fatale imprudence ! Lydie elle-même..... Ah ! je frémis. Non, je ne puis vivre plus longtems dans cette horrible incertitude. Il part ; il se déguise avec précaution ; il arrive ; il écoute les bruits répandus parmi le peuple : il apprend que son ami est dans les fers, & que le jour suivant doit unir Lydie avec Mézence ; il apprend que l'on prépare la fête qui doit précéder le festin nuptial, & que, pour spectacle dans cette fête, on

doit

doit voir le malheureux Phanor en proie aux bêtes féroces. Il succombe à ce récit, un froid mortel se répand dans ses veines: il revient à lui éperdu, il tombe à genoux, il s'écrie, grands Dieux, retenez ma main, mon désespoir m'épouvante: que je meure pour sauver mon ami; mais que je meure avec ma vertu! Résolu de délivrer son cher Phanor, fallût-il périr à sa place, il vole aux portes de la prison: mais comment y pénétrer? Il s'adresse à l'esclave chargé de porter la nourriture aux prisonniers. Ouvre les yeux, dit-il, reconnois-moi, je suis Laufus, je suis le fils de ton Roi. J'attends de toi un service important: Phanor est dans les fers; je veux le voir, je le veux. Je n'ai qu'un moyen d'arriver jusqu'à lui: donne-moi tes vêtemens: prends la fuite: voilà des gages de ma reconnoissance: dérobe-toi à la vengeance de mon pere. Si tu me trahis, tu cours à ta perte; si tu me sers dans mon entreprise, mes bienfaits t'iront chercher jusques dans le fond des déserts.

Cet homme, foible & timide, cede aux promesses & aux menaces. Il se prête au déguisement du Prince, & disparoît, après lui avoir indiqué l'heure où il doit se présenter, & la conduite qu'il doit tenir

pour tromper la vigilance des Gardes. La nuit approche, l'inſtant arrive, Lauſus ſe préſente : il ſe nomme du nom de l'eſclave ; les verroux des cachots s'ouvrent avec un bruit lugubre. A la foible lueur d'un flambeau, il pénetre dans ce ſéjour d'horreur, il s'avance, il écoute ; les accens d'une voix gémiſſante frappent ſon oreille, il reconnoît la voix de ſon ami, il le voit couché dans un coin de la priſon, couvert de lambeaux, conſumé de langueur, la pâleur de la mort ſur le viſage, & le feu du déſeſpoir dans les yeux. Laiſſe-moi, lui dit Phanor, en le prenant pour l'eſclave ; remporte ces ſecours odieux, laiſſe-moi mourir. Hélas ! ajoutoit-il en jettant des cris entrecoupés de ſanglots, hélas ! mon cher Lauſus eſt encore plus malheureux que moi. O Dieux ! s'il ſait l'état où il a réduit ſon ami ! Oui, s'écria Lauſus en ſe précipitant dans ſon ſein, oui, mon cher Phanor, il le ſait, & il le partage. Que vois-je, dit Phanor tranſporté ! Ah Lauſus ! ah mon Prince ! A ces mots tous deux perdent l'uſage des ſens ; leurs bras s'entrelacent, leurs cœurs ſe preſſent, leurs ſanglots ſe confondent. Longtems immobiles & muëts, ils demeurent étendus ſur le pavé de la priſon ;

la

la douleur étouffe leur voix, & ce n'eſt qu'en ſe ſerrant plus étroitement, & en ſe baignant de leurs larmes, qu'ils ſe répondent l'un à l'autre. Lauſus enfin revenant à lui-même, Ne perdons point de tems, dit-il à ſon ami; prends ces vêtemens, ſors de ces lieux, & m'y laiſſe. — Moi, grands Dieux! je ſerois aſſez lâche! Ah! Lauſus, l'avez-vous pu croire? devez-vous me le propoſer? Je te connois, dit le Prince; mais tu dois me connoître. L'arrêt eſt prononcé, ton ſupplice eſt prêt, il faut mourir ou prendre la fuite. — Prendre la fuite! — Ecoute-moi; mon pere eſt violent, mais il eſt ſenſible, la nature a des droits ſur ſon cœur: ſi je te dérobe à la mort, je n'ai plus à le fléchir que pour moi-même, & ſon bras levé ſur un fils, ſera facile à deſarmer. Il frapperoit, s'écria Phanor, & votre mort ſeroit mon crime: non, je ne puis vous abandonner. Hé bien, reprit Lauſus, demeure; mais en mourant, tu me verras mourir. N'attens plus rien pour moi de la clémence de mon pere; il auroit beau me pardonner, ne crois pas que je me pardonne: cette main qui a tracé le billet fatal qui te condamne, cette main qui t'a chargé de fers, cette main qui, après ſon

crime, eſt encore celle de ton ami, nous réunira malgré toi. En vain Phanor voulut inſiſter. N'en parlons plus, interrompit le Prince : tu n'as rien à me dire qui puiſſe balancer la honte de ſurvivre à mon ami, après l'avoir perdu. Tes inſtances me font rougir, & tes prieres ſont des outrages. Je te réponds de mon ſalut, ſi tu prends la fuite : je jure ma mort, ſi tu veux périr. Choiſis; les momens nous ſont chers.

Phanor connoiſſoit trop bien ſon ami pour prétendre ébranler ſa réſolution. Je conſens, dit-il, à vous laiſſer tenter le ſeul moyen de ſalut qui nous reſte; mais vivez ſi vous voulez que je vive, votre échafaud ſeroit le mien. Je m'y attends bien, dit Lauſus; & ton ami t'eſtime trop, pour t'exhorter à ſurvivre. A ces mots ils s'embraſſerent, & Phanor ſortit des cachots ſous les mêmes habits d'eſclave que Lauſus venoit de quitter.

Quelle nuit! quelle affreuſe nuit pour Lydie! Hé! comment peindre les mouvemens qui s'élevent dans ſon ame, qui la partagent, qui la déchirent, entre l'amour & la vertu? Elle adore Lauſus, elle déteſte Mézence, elle s'immole aux intérêts de ſon pere, elle ſe livre à l'objet de

ſa

sa haine, elle s'arrache pour jamais aux voeux d'un amant adoré. On la traîne à l'autel comme au supplice. Barbare Mézence, il te suffit de régner sur un cœur par la violence & par la crainte; il te suffit que ton épouse tremble devant toi, comme un esclave devant son maître. Tel est l'amour dans le cœur d'un tyran.

Cependant, hélas! c'est pour lui seul qu'elle va vivre, c'est à lui qu'elle va s'unir. Si elle résiste, elle trahit son amant & son pere: un refus va découvrir le secret de son ame; & si Lausus est soupçonné de lui être cher, il est perdu.

C'étoit dans cette agitation cruelle que Lydie attendoit le jour: il arrive ce jour terrible. Lydie, éperdue & tremblante, se voit parée, non comme une épouse qui va se présenter aux autels de l'Hymen & de l'Amour, mais comme une de ces victimes innocentes, qu'une piété barbare couronnoit de fleurs avant que de les sacrifier.

On la mene au lieu du spectacle, le peuple en foule est assemblé, les jeux commencent. Je ne m'arrête point à décrire les combats du ceste, de la lutte & du glaive: un objet plus affreux m'attend.

Un énorme lion s'avance. D'abord

tranquille & fier, il parcourt l'arene en promenant ses regards terribles sur l'amphithéâtre qui l'environne : un murmure confus annonce l'effroi qu'il inspire ; bientôt le son des clairons l'anime, il y répond en rugissant ; son épaisse criniere se dresse autour de sa tête monstrueuse ; il se bat les flancs de sa queue, & le feu commence à jaillir de ses prunelles étincellantes. Le peuple effrayé desire & craint de voir paroître le malheureux qu'on va livrer à la rage du monstre : la terreur & la pitié s'emparent de tous les esprits.

Il se présente ce combattant que les satellites de Mézence ont pris eux-mêmes pour Phanor. Lydie ne peut le reconnoître. L'horreur dont elle est saisie, lui a fait détourner les yeux de ce spectacle, qui révolte la sensibilité de son ame compatissante. Que seroit-ce, hélas ! si elle sçavoit que Phanor, que le tendre ami de Lausus est le criminel qu'on dévoue ; si elle sçavoit que Lausus lui même a pris la place de son ami, & que c'est lui qui va combattre ?

A demi nud, les cheveux épars, il marche d'un pas intrépide : un poignard pour l'attaque, un bouclier pour la défense, sont les seules armes dont il est couvert.

Mé-

Mézence prévenu, ne voit en lui que le coupable Phanor. Le ſang eſt muët, la nature eſt aveugle; c'eſt ſon fils qu'il livre à la mort, & ſes entrailles ne ſont point émues: le reſſentiment de l'injure & la ſoif de la vengeance étouffent en lui tout autre ſentiment. Il voit avec une joie barbare la fureur du lion s'animer par degrés. Lauſus impatient, irrite le monſtre & l'appelle au combat. Il marche à lui, le lion s'élance, Lauſus l'évite. Trois fois l'animal furieux lui préſente une gueule écumante, & trois fois Lauſus échappe à ſes dents meurtrieres.

Cependant Phanor vient d'apprendre ce qui ſe paſſe. Il accourt, il fend la foule, ſes cris perçans font retentir l'amphithéâtre. Arrête, Mézence, ſauve ton fils: c'eſt lui, c'eſt Lauſus qui combat. Mézence regarde & reconnoît Phanor, qui ſe précipite vers lui. O Dieux! que vois-je! Peuples, ſecourez-moi; jettez-vous dans l'arene, arrachez mon fils à la mort. Au nom de Lauſus, Lydie ſe renverſe expirante ſur les marches de l'amphithéâtre, ſon cœur ſe glace, ſes yeux ſe couvrent de ténebres Mézence ne voit que ſon fils dans un danger inévitable; mille bras s'arment en vain pour ſa défenſe; le

monſtre le pourſuit, & l'aura dévoré avant qu'on ſoit arrivé juſqu'à lui. Mais, ô prodige incroyable! ô bonheur ineſpéré! Lauſus, en ſe dérobant aux élans de l'animal furieux, le frappe lui-même du coup mortel, & le fer dont ſa main eſt armée, ſort fumant du cœur du lion. Il tombe & nage dans des flots de ſang que vomit ſa gueule écumante. L'allarme univerſelle ſe change en triomphe, & le peuple ne répond aux cris douloureux de Mézence, que par des cris d'admiration & de joie. Ces cris rappellent Lydie à la lumiere; elle ouvre les yeux; elle voit Lauſus aux pieds de Mézence, tenant d'une main le poignard ſanglant, de l'autre ſon cher & fidele Phanor. C'eſt moi, dit-il à ſon pere, c'eſt moi ſeul qui ſuis coupable. Le crime de Phanor étoit le mien: c'étoit à moi à l'expier. Je l'ai forcé à me céder ſa place; j'allois mourir s'il m'eût réſiſté. Je reſpire, je lui dois la vie; & ſi votre fils vous eſt cher encore, vous lui devez votre fils: mais ſi votre vengeance n'eſt pas appaiſée, nos jours ſont en vos mains: frappez; nous périrons enſemble, nos cœurs en ont fait le ſerment. Lydie, tremblante à ce diſcours, regardoit Mézence avec

des

des yeux supplians & remplis de larmes. La cruauté du tyran ne peut soutenir cette épréuve. Le cri de la nature & la voix des remords font taire dans son cœur la jalousie & la vengeance. Il demeure long-tems immobile & muët, roulant tour-à-tour sur les objets qui l'environnent, des regards troublés & confus, où l'amour & la haine, l'indignation & la pitié se combattent & se succedent. Tout tremble autour du tyran. Lausus, Phanor, Lydie, un peuple innombrable attendent avec effroi les premiers mots qu'il va prononcer. Il succombe enfin, malgré lui, sous la vertu dont l'ascendant l'accable ; & passant tout à coup avec une violence impétueuse, de la fureur à la tendresse, il se jette dans les bras de son fils. Oui, lui dit-il, je te pardonne, & je pardonne à ton ami. Vivez, aimez-vous l'un l'autre : mais il me reste encore un sacrifice à te faire, & tu viens de t'en rendre digne. Reçois-la donc, dit-il avec un nouvel effort, reçois la cette main dont le présent t'est plus cher que la vie : c'est ta valeur qui me l'arrache ; elle seule pouvoit l'obtenir.

HEUREUSEMENT.

NON, Madame, disoit l'Abbé de Châteauneuf à la vieille Marquise de Lisban, je ne puis croire que ce qu'on appelle vertu dans une femme, soit aussi rare qu'on le dit; & je gagerois, sans aller plus loin, que vous avez toujours été sage. — Ma foi, mon cher Abbé, peu s'en faut que je ne vous dise comme Agnès, *Ne gagez pas.* — Perdrois-je? Non, vous gagneriez; mais de si peu, si peu de chose, que franchement ce n'est pas la peine de s'en vanter. — C'est-à-dire, Madame, que votre sagesse a couru des risques. — Hélas oui! plus d'une fois je l'ai vue au moment de faire naufrage. *Heureusement* la voilà au port. — Ah! Marquise, confiez-moi le récit de ses aventures. — Volontiers: nous sommes dans l'âge où l'on n'a plus rien à dissimuler, & ma jeunesse est si loin de moi, que j'en puis parler comme d'un beau songe.

Si vous vous rappellez le Marquis de Lisban, c'étoit une de ces figures froidement belles, qui vous disent, *Me voilà*; c'étoit une de ces vanités gauches, qui manquent sans-cesse leur coup. Il se pi-

piquoit de tout, & n'étoit bon à rien : il prenoit la parole, demandoit silence, suspendoit l'attention, & disoit une plattitude; il rioit avant de conter, & personne ne rioit de ses contes; il visoit souvent à être fin, & il tournoit si bien ce qu'il vouloit dire, qu'il ne sçavoit plus ce qu'il disoit. Quand il ennuyoit les femmes, il croyoit les rendre rêveuses : quand elles s'amusoient de ses ridicules, il prenoit cela pour des agaceries. — Ah, Madame, l'heureux naturel ! — Nos premiers tête-à-tête furent remplis par le récit de ses bonnes fortunes. Je commençai par l'écouter avec impatience, je finis par l'entendre avec dégoût : je pris même la liberté d'avouer à mes parens que cet homme-là m'ennuyoit à l'excès. On me répondit que j'étois une sotte, & qu'un mari étoit fait pour cela : je l'épousai. On me fit promettre de l'aimer uniquement : ma bouche dit *oui*, mon cœur dit *non*, & ce fut mon cœur qui lui tint parole. Le Comte de Palmene se présenta chez moi avec toutes les graces de l'esprit & de la figure. Mon mari qui l'amenoit, fit les honneurs de ma modestie : il répondit aux choses agréables que lui dit le Comte sur son bonheur, avec un

un air avantageux dont je fus indignée. A l'en croire, je l'aimois à la folie; & de-là toutes ces confidences indiscretes qui ne choquent pas moins la vérité que la bienséance, & dans lesquelles la vanité abuse du silence de la pudeur. Je n'y pus tenir, je quittai la place, & Palmene put s'appercevoir à mon dépit, que le Marquis lui en imposoit. L'impertinent, disois-je en moi-même! il va s'applaudissant de son triomphe, bien assuré que je n'aurai pas le courage de le démentir. On le croira, on me supposera assez peu de goût pour aimer l'homme du monde le plus sot & le plus vain. S'il parloit d'un attachement honnête à mes devoirs, encore passe; mais de l'amour! de la foiblesse! il y a de quoi me deshonorer. Non, je ne veux pas qu'on dise dans le monde que je suis folle de mon mari: il est important sur-tout de desabuser Palmene; & c'est par lui que je dois commencer.

Mon mari, qui se félicitoit de m'avoir fait rougir, ne démêla pas mieux que moi la véritable cause de ma confusion & de ma colere. Il s'estimoit trop, & ne m'aimoit pas assez pour daigner être jaloux. Tu as fait l'enfant, me dit-il quand le

Com-

Comte fut ſorti : je te dirai pourtant qu'il te trouve charmante. Ne l'écoute pas trop au-moins, c'eſt un homme dangereux. Je le ſentois mieux qu'il ne pouvoit le dire.

Le lendemain le Comte de Palmene vint me voir ; il me trouva ſeule. Me pardonnez-vous, dit-il, Madame, l'embarras où je vous vis hier ? J'en étois la cauſe innocente, & j'aurois bien diſpenſé le Marquis de me prendre pour confident. Je ne ſçais pas, lui dis-je en baiſſant les yeux, pourquoi il a tant de plaiſir à raconter ce que j'ai tant de peine à entendre. — Quand on eſt ſi heureux, Madame, on eſt bien pardonnable d'être indiſcret. — S'il eſt heureux, je l'en félicite ; mais en vérité il n'y a pas de quoi. — Hé ! peut-il ne pas l'être, reprit le Comte avec un ſoupir, en poſſédant la plus belle perſonne du monde ? — Je ſuppoſe, Monſieur, que je ſois telle ; où eſt la gloire, le mérite, le bonheur de me poſſéder ? Eſt-ce moi qui me ſuis donnée ? — Non, Madame, mais ſi je l'en crois, vous avez bientôt applaudi vous-même au choix qu'on avoit fait ſans vous. — Quoi ! Monſieur ! les hommes ne penſeront-ils jamais qu'on nous éleve à la diſſimulation

dès l'enfance; que nous perdons la franchise avec la liberté, & qu'il n'est plus tems d'exiger de nous que nous soyons sinceres, quand on nous a fait un devoir de ne l'être pas?

Je l'étois un peu trop moi-même, & je m'en apperçus trop tard: l'espoir s'étoit glissé dans l'ame du Comte. Avouer qu'on n'aime pas son mari, c'est presque avouer qu'on en aime un autre, & le confident d'un tel aveu en est assez souvent l'objet.

Ces idées avoient plongé le Comte dans une douce rêverie Vous êtes donc bien dissimulée, me dit-il après un long silence; car le Marquis m'a raconté des choses étonnantes de votre mutuel amour. — A la bonne heure, Monsieur; qu'il se flatte tout à son aise, je n'ai garde de le desabuser. — Mais vous, Madame, seriez-vous à plaindre? — Je sçais mon devoir, je subis mon sort: ne m'en demandez pas davantage, & sur-tout, n'abusez jamais du secret que l'imprudence de mon mari, ma sincérité naturelle, & mon impatience m'ont arraché. — Moi, Madame! ah! que je meure plutôt que d'être indigne de votre confiance. Mais je veux l'avoir seul & sans réserve: re-

gar-

gardez-moi comme un ami qui partage toutes vos peines, & dans le ſein duquel vous pouvez les dépoſer

Ce nom d'ami porta dans mon cœur une tranquillité perfide : je ne me défiai plus ni de moi-même ni de lui. Un ami de vingt-quatre heures, de l'âge & de la figure du Comte, me parut la choſe du monde la plus raiſonnable & la plus honnête; & un mari tel que le mien, la choſe du monde la plus ridicule & la plus affligeante pour moi.

Celui-ci n'obtint plus de mon devoir que quelques froides complaiſances dont il avoit encore la ſottiſe de ſe glorifier; c'étoit toujours à Palmene qu'il en faiſoit confidence, & qu'il en exagéroit le prix. Le Comte ne ſçavoit qu'en croire. Pourquoi me tromper, me diſoit-il quelquefois? pourquoi deſavouer une ſenſibilité louable? rougiſſez vous de vous dédire? — Hé! non, Monſieur, j'en ferois gloire; je ne ſuis pas aſſez heureuſe pour avoir à me rétracter.

A ces mots mes yeux ſe remplirent de larmes. Palmene en fut attendri. Que ne me dit-il point pour adoucir mes peines! Quel charme j'éprouvois à l'entendre! O mon cher Abbé! Le dangereux con-

ſolateur! Il prit dès ce moment un empire abſolu ſur mon ame; & de tous mes ſentimens, mon amour pour lui étoit le ſeul dont je lui faiſois un myſtere. Il ne m'avoit jamais parlé du ſien que ſous le nom de l'amitié; mais abuſant enfin de l'aſcendant qu'il avoit ſur moi, il m'écrivit: „Je me ſuis trompé, & je vous ai „ trompée: cette amitié ſi tranquille & „ ſi douce, à laquelle je me livrois ſans „ crainte, eſt devenue l'amour le plus „ violent, le plus paſſionné qui fût ja„ mais. Je vous verrai ce ſoir pour vous „ conſacrer ma vie, ou pour vous dire „ un éternel adieu".

Je ne vous expliquerai pas, mon cher Abbé, les mouvemens oppoſés qui s'éleverent dans mon ame: je ſçais qu'il y avoit de la vertu, de l'amour, de la frayeur; mais je ſçais bien auſſi qu'il y avoit de la joie. Je tâchai cependant de me préparer à une belle défenſe. Premiérement, je ne ſerai pas ſeule, & je vais dire qu'on laiſſe entrer tout le monde: en ſecond lieu, je ne le regarderai que légérement, ſans permettre que ſes yeux s'attachent un inſtant ſur les miens. Cet effort ſera pénible, mais la vertu n'eſt pas vertu pour rien. Enfin j'éviterai qu'il me parle

parle en particulier, &, s'il l'ose, je lui répondrai d'un ton, mais d'un ton à lui imposer.

Ma résolution bien prise, je me mis à ma toilette, & sans y penser je me parai ce jour-là avec plus de grace & d'élégance que je n'avois jamais fait.

Il me vint sur le soir un monde prodigieux, & ce monde me donna de l'humeur. Mon mari plus empressé, plus assidu que de coutume, comme s'il l'avoit fait exprès, me causa un ennui mortel; enfin on annonça Palmene. Il me salua en rougissant: je le reçus avec une révérence profonde, sans daigner lever les yeux sur lui, & je me disois à moi-même: En vérité cela est fort beau! La conversation fut d'abord générale: Palmene laissoit échapper des mots qui, pour tout le monde, signifioient peu de chose, & qui, pour moi, disoient beaucoup. Je feignis de ne les pas entendre, & je m'applaudissois tout bas d'une rigueur si bien soutenue. Palmene n'osoit s'approcher de moi: mon mari l'y obligea avec ses plaisanteries familieres. Le respect & la timidité du Comte m'attendrirent. Le malheureux, disois-je, est plus à plaindre qu'il n'est à blâmer; s'il osoit, il me de-

demanderoit grace ; mais il ne l'oſera jamais. Je l'y encourageai par un regard. J'ai fait une imprudence, me dit-il, Madame ; me la pardonnez-vous ? — Non, Monſieur. Ce *non* prononcé je ne ſçais comment, me parut ſublime. Palmene ſe leva comme pour s'en aller : mon mari le retint de force. On vint avertir que le ſoupé étoit ſervi. Allons, cher Comte, ſois galant, donne la main à ma femme : elle a de l'humeur, ce me ſemble ; mais nous ſçaurons la diſſiper.

Palmene, déſeſpéré, me ſerra la main ; je le regardai, & je crus voir dans ſes yeux l'image de l'amour & de la douleur. J'en fus pénétrée, mon cher Abbé ; & par un mouvement qui partoit de mon cœur, ma main répondit à la ſienne. Je ne puis vous peindre le changement qui ſe fit tout-à-coup ſur ſon viſage. Il devint rayonnant de joie ; cette joie ſe répandit dans l'ame de tous les convives ; l'amour & le deſir de plaire ſembloient les animer tous comme lui.

Le propos tomba ſur la galanterie. Mon mari qui ſe croyoit un Ovide dans l'art d'aimer, dit à ce ſujet mille impertinences. Le Comte, en y répondant, tâchoit de les adoucir avec une délicateſſe ingé-

nieuse, qui achevoit de me charmer. *Heureusement* un jeune étourdi qui s'étoit mis à côté de moi, s'avisa de me dire de jolies choses; *heureusement* aussi je lui donnai quelque attention, & lui répondis avec un air de complaisance. Palmene, cet homme si aimable, tomba tout-à-coup dans une humeur noire. La conversation avoit passé de l'amour à la coquetterie. Le Comte se déchaîna contre cette envie générale de plaire, avec une chaleur & un sérieux qui me confondirent. Je pardonne, disoit-il, à une femme de changer d'amant, je lui passe même d'en avoir plusieurs; tout cela est dans la nature: ce n'est pas sa faute si on ne peut l'attacher: au moins ne cherche-t-elle à captiver que ceux qu'elle aime & qu'elle rend heureux; & si elle fait en même tems le bonheur de deux ou trois, c'est un bien qui se multiplie. Mais une coquette est un tyran qui veut tout asservir, pour le seul plaisir d'avoir des esclaves. D'elle-même idolâtre, tout le reste ne lui est rien: son orgueil se fait un jeu de notre foiblesse, & un triomphe de nos tourmens: ses regards mentent, sa bouche trompe, son langage & sa conduite ne sont qu'un tissu de piéges, ses graces

font autant de ſyrenes, ſes charmes autant de poiſons.

Cette déclamation étonna toute l'aſſemblée. Quoi! Monſieur, lui dit le jeune homme qui m'avoit parlé, vous préférez une femme galante à une femme coquette! — Oui ſans-doute je la préfere, & il n'y a pas à balancer. Cela eſt plus commode, lui dis-je ironiquement. Et plus eſtimable, Madame, me dit-il d'un ton ſévere, plus eſtimable mille fois. Je voue avoue que je fus piquée de cette inſulte. Allez, Monſieur, repris-je avec dédain, vous avez beau nous faire un crime du plaiſir le plus innocent & le plus naturel qui ſoit au monde; votre opinion ne ſera pas loi. Les coquettes, dites-vous, ſont des tyrans: vous êtes bien plus tyran vous-même, de vouloir nous priver du ſeul avantage que nous ait donné la nature. S'il faut renoncer au ſoin de plaire, que nous reſte-t-il dans la ſociété? Talens, génie, vertus éclatantes, vous avez tout, ou vous croyez tout avoir; il n'eſt accordé à une femme que de prétendre à être aimable, & vous la condamnez impitoyablement à ne vouloir l'être que pour un ſeul! c'eſt l'enſévelir au milieu des vivans; c'eſt pour elle ané-

anéantir le monde. Ah ! Madame, me dit le Comte avec dépit, vous êtes bien de votre siecle ! En vérité je ne le croyois pas. Tu avois tort, mon cher, reprit mon mari, tu avois tort : ma femme veut plaire à toute la nature, mais elle ne veut rendre heureux que moi. Cela est cruel, je l'avoue, & je le lui ai dit cent fois ; mais c'est sa folie : tant pis pour les dupes. Aussi pourquoi prendre au sérieux ce qui n'est qu'une plaisanterie ? Si elle a du plaisir à s'entendre dire qu'elle est belle, faut-il pour cela qu'elle réponde sur le même ton ? Elle m'aime, cela est tout simple ; mais toi, mais tant d'autres qui l'amusent, n'ont rien à prétendre à son cœur. Il est pour moi celui-là, & je défie qu'on me l'enleve. Vous me fermez la bouche, dit Palmene, dès que vous prenez Madame pour exemple, & je n'ai point à repliquer. A ces mots on sortit de table.

Je conçus dès ce moment pour le Comte, je ne dis pas de l'aversion, mais une crainte qui en approche. Quel homme, disois-je en moi-même ! quel caractere impérieux ! il feroit le malheur d'une femme. Après le soupé il tomba dans un silence morne, d'où rien ne put le ré-

retirer. Enfin, me trouvant ſeule un inſtant, penſez-vous ce que vous m'avez dit, me demanda-t-il du ton d'un Juge ſévere? — Aſſurément — C'en eſt aſſez : vous ne me verrez de ma vie.

Heureuſement il m'a tenu parole, & je ſentis par le chagrin que me cauſa cette rupture, tout le danger que j'avois couru. Voilà, dit l'Abbé en profond Moraliſte, ce que produit un moment d'humeur. Une bagatelle devient ſérieuſe : on s'aigrit, on s'humilie, l'amour s'épouvante & s'enfuit.

Le caractere du Chevalier de Luzel, reprit la Marquiſe, étoit tout oppoſé à celui du Comte de Palmene. — Ce Chevalier, Madame, étoit ſans-doute le jeune homme qui vous avoit ſouri pendant le ſoupé? — Oui, mon cher Abbé, c'étoit lui-même. Il étoit beau comme Narciſſe, & il ne s'aimoit gueres moins; il avoit de la vivacité, de la gentilleſſe dans l'eſprit, mais pas l'ombre du ſens-commun.

Ah! Marquiſe, me dit-il, votre Palmene eſt un triſte perſonnage! que faites-vous de cet homme-là? il raiſonne, il moraliſe, il nous aſſomme avec ſon bon ſens. Pour moi, je ne ſçais que deux cho-

choses; m'amuser & être amusant: je connois mon monde, je vois ce qui s'y passe; je vois que le plus grand des maux qui affligent l'humanité, c'est l'ennui: or l'ennui vient de l'égalité dans le caractere, de la constance dans les liaisons, de la solidité dans les goûts, de la monotonie enfin qui endort le plaisir lui-même; au-lieu que la légéreté, le caprice, la coquetterie le réveille. Aussi j'aime les coquettes à la folie: c'est le charme de la société. D'ailleurs les femmes sensibles sont fatigantes à la longue. Il est bon d'avoir quelqu'un avec qui se délasser. Avec moi, lui dis-je en souriant, vous vous délasserez tout à votre aise. — Et voilà ce que je desire, ce que je cherche auprès d'une coquette: qu'elle combatte, qu'elle résiste, qu'elle se défende, s'il est possible. Oui, Madame, je vous fuirois, si je vous croyois capable d'un engagement sérieux. Madame reprit gravement l'Abbé, ce jeune fat étoit un homme à craindre. — Je vous en réponds, mon ami, & je ne fus pas longtems à m'en appercevoir. Je le traitois d'abord comme un enfant, & cet empire de ma raison sur la sienne ne laissoit pas que d'être flatteur à mon âge; mais c'étoit qui

me l'enléveroit. Je commençai à en avoir de l'inquiétude. Ses absences me donnoient de l'humeur, ses liaisons de la jalousie. J'exigeai des sacrifices, & je voulus imposer des loix.

Ma foi, me dit-il un jour que je lui reprochois sa dissipation, voulez-vous faire un petit miracle? Rendez-moi sage tout d'un coup, je ne demande pas mieux. J'entendis bien que pour le rendre sage il falloit cesser de l'être moi-même. Je lui demandai cependant à quoi tenoit ce petit miracle. A peu de chose, me dit-il: nous nous aimons, à ce qu'il me semble; le reste n'est pas mal aisé.— Si nous nous aimions, comme vous le dites, & comme je ne le crois pas, le miracle seroit opéré: l'amour seul vous eût rendu sage.— Oh! non Madame, il faut être juste: j'abandonne volontiers tous les cœurs pour le vôtre; perte ou gain, c'est le sort du jeu, & j'en veux bien courir les risques; mais il y a encore un échange à faire, & en conscience vous ne pouvez pas exiger que je renonce au plaisir pour rien. Madame, interrompit encore l'Abbé, le Chevalier n'étoit pas aussi dépourvu de bon-sens que vous le dites, & le voilà qui raisonne

assez bien. J'en fus étonnée, dit la Marquise; mais plus je sentois qu'il avoit raison, plus je tâchai de lui persuader qu'il avoit tort. Je lui dis même, autant qu'il m'en souvient, les plus belles choses du monde sur l'honneur, le devoir, la fidélité conjugale: il n'en tint compte; il prétendit que l'honneur n'étoit qu'une bienséance, le mariage une cérémonie, & le serment de fidélité un compliment, une politesse qui, dans le fonds, n'engageoit à rien. Tant fut disputé de part & d'autre, que nous nous perdions dans nos idées, quand tout-à-coup mon mari arriva.

Heureusement, Madame! — Oh, très-heureusement, je l'avoue: jamais mari ne vint plus à-propos. Nous étions troublés; ma rougeur m'eût trahie, & sans avoir le tems de refléchir, je dis au Chevalier, *Cachez-vous*. Il se sauva dans mon cabinet de toilette. Retraite dangereuse, Madame la Marquise! — Il est vrai; mais ce cabinet avoit une issue, & je fus tranquille sur l'évasion du Chevalier. Madame, dit l'Abbé avec son air réfléchi, je gage que Monsieur le Chevalier est encore dans le cabinet. Patience, reprit la Marquise, nous n'en sommes pas

au

au dénouement. Mon mari m'aborda avec cet air content de ſoi, qu'il portoit toujours ſur ſon viſage; & moi, pour lui cacher mon embarras, je courus vîte l'embraſſer avec un cri de ſurpriſe & de joie. Hé bien, petite folle, me dit-il, te voilà bien contente! tu me revois. Je ſuis bien bon de venir paſſer la ſoirée avec cet enfant! Tu ne rougis donc pas d'aimer ton mari? Sçais-tu bien que cela eſt ridicule, & que l'on dit dans le monde qu'il faut nous enſévelir enſemble, ou m'exiler d'auprès de toi; que tu n'es bonne à rien depuis que tu es ma femme; que tu deſoles tous tes amans, & que cela crie vengeance? — Moi, Monſieur, je ne déſole perſonne. Ne me connoiſſez-vous pas? je ſuis la meilleure femme du monde. — Quel air ingénu! on l'en croiroit. Ainſi, par exemple, Palmene doit trouver bon que tu n'ayes fait avec lui que le rôle d'une coquette? Le Chevalier doit être content qu'on lui préfere un mari? Et quel mari encore! Un ennuyeux, un mauſſade, qui n'a pas le ſens commun, n'eſt-ce pas? Quelle comparaiſon avec l'élégant Chevalier! — Aſſurément je n'en fais aucune. — Le Chevalier a de l'eſprit, de la légéreté, des gra-

graces. Que sçais-je? Il a peut-être le don des larmes. A-t-il jamais pleuré à tes genoux? Tu rougis! c'est presque un aveu. Acheve, conte-moi cela. Finissez, lui dis-je, ou je quitte la place. — Hé quoi? Ne vois-tu pas que je plaisante? — Cette plaisanterie mériteroit bien. — Comment donc? Le dépit s'en mêle. Tu me menaces! Tu le peux, je n'en serai pas moins tranquille. — Vous vous prévalez de ma vertu. — De ta vertu? Oh, point du tout; je ne compte que sur mon étoile, qui ne veut pas que je sois un sot. — Et vous croyez à cette étoile? — J'y crois si fort, j'y compte si bien, que je te défie de la vaincre. Tiens, mon enfant, j'ai connu des femmes sans nombre; jamais aucune, quoi que j'aye fait, n'a pu se résoudre à m'être infidele. Ah! je puis dire sans vanité, que quand on m'aime, on m'aime bien. Ce n'est pas que je sois mieux qu'un autre, je ne m'en fais pas accroire; mais c'est un je-ne-sçais-quoi, comme dit Moliere, que l'on ne sçauroit expliquer. A ces mots se mesurant des yeux, il se promenoit devant une glace. Aussi, poursuivit-il, tu vois si je te gêne: par exemple, ce soir, as-tu quelque rendez-vous,

quel-

quelque tête-à-tête? je me retire. Ce n'est qu'en supposant que tu sois libre, que je viens passer la soirée avec toi. Quoi qu'il en soit, lui dis-je, vous ferez bien de rester. — Pour plus de sûreté, n'est-ce pas? — Peut-être bien. — Je te remercie: je vois qu'il faut que je soupe avec toi. Soupez donc bien vîte, interrompit l'Abbé, Mr. le Marquis m'impatiente: il me tarde que vous sortiez de table, que vous soyez retirée dans votre appartement, & que votre mari vous y laisse. — Hé bien, mon cher Abbé, m'y voilà dans le trouble le plus cruel que j'aye éprouvé de ma vie. L'ame combattue (j'en rougis encore) entre la crainte & le desir, je m'avance à pas tremblans vers le cabinet de toilette, pour voir enfin si mes allarmes étoient fondées: je n'y vois personne, je le crois parti, ce perfide Chevalier; mais *heureusement* j'entends parler à demi-voix dans la chambre voisine: j'approche, j'écoute: c'étoit Luzel lui-même avec la plus jeune de mes femmes. Il est vrai, disoit-il, je suis venu pour la Marquise; mais le hazard me sert mieux que l'amour. Quelle comparaison! & que le sort est injuste! Ta maîtresse est assez bien; mais

a-t-elle cette taille, cet air leste, cette fraîcheur, cette gentillesse? Par exemple, c'est cela qui devroit être de qualité. Il faut qu'une femme soit, ou bien modeste, ou bien vaine, pour avoir une suivante de ta figure & de ton âge! Ma foi Louison, si les graces sont faites comme toi, Vénus ne doit pas briller à sa toilette. — Reservez, Mr. le Chevalier, vos galanteries pour Madame, & songez qu'elle va venir. — Hé non, elle est avec son mari; ils sont le mieux du monde ensemble: je crois même, Dieu me pardonne, avoir entendu tantôt qu'ils se disoient des choses tendres. Il seroit plaisant qu'il vînt passer la nuit avec elle! Quoi qu'il en soit, elle ne me sçait point ici, & dès ce moment je n'y suis plus pour elle. — Mais, Monsieur, vous n'y pensez pas; que deviendrois-je si l'on sçavoit? — Rassure-toi, j'ai tout prévu: si demain l'on me voit sortir, il est aisé de donner le change. — Mais, Mr. le Chevalier, l'honneur de Madame. — Tu badines: l'honneur de Madame est bien à cela près! Tant mieux, après tout, qu'on lui donne un homme comme moi: cela va la mettre à la mode. Ah! le scélérat, s'écria l'Abbé! Jugez, mon ami, reprit la Marquise, de

ma

ma colere à ce discours. Je fus au moment d'éclater, mais cet éclat alloit me perdre : ni mes gens, ni mon mari n'auroient pu se persuader que le Chevalier fût-là pour Louison. Je pris le parti de dissimuler, je sonnai. Louison parut : jamais je ne l'avois vue si jolie ; car la jalousie embellit son objet quand elle ne peut l'enlaidir. Est-ce un des gens de Monsieur, lui dis-je, que je viens d'entendre avec vous ? Oui, Madame, répondit-elle avec embarras. — Qu'il se retire à l'instant même, & ne revenez qu'après qu'il sera sorti. Je n'en dis pas davantage ; mais soit que Louison m'eût pénétrée, soit que la crainte la déterminât à renvoyer le Chevalier, il se retira dans la minute, & sortit sans être apperçu. Vous jugez bien, mon cher Abbé, qu'il fut consigné à ma porte, & que Louison le lendemain me coëffa mal, fit tout de travers, ne fut bonne à rien, m'impatienta, & fut congédiée. Vous aviez raison, Madame, conclut l'Abbé : votre vertu a couru des risques. Ce n'est pas tout, poursuivit-elle, & voici bien une autre aventure. Nous passions tous les ans la belle saison à notre maison de campagne de Corbeil, & pour voisin

nous

nous avions un Peintre célebre, qui fit naître au Marquis l'idée galante d'avoir mon portrait & le sien. Vous sçavez que sa folie étoit de se croire aimé de moi? il vouloit qu'on nous vît dans le même tableau, enchaînés par l'Hymen avec des nœuds de fleurs. Le Peintre saisit sa pensée; mais accoutumé à travailler d'après nature, il desiroit avoir un modele pour la figure de l'Hymen. Dans cette même campagne étoit alors un jeune Abbé, qui nous venoit voir quelquefois. Ses beaux yeux, sa bouche de rose, son teint à peine encore velouté du duvet de l'adolescence, ses cheveux d'un blond cendré qui flottoient à petites ondes sur un cou plus blanc que l'ivoire, la tendre vivacité de ses regards, la délicatesse & la régularité de ses traits, tout sembloit fait en lui pour le dessein qu'on se proposoit. Le Marquis obtint de l'Abbé qu'il servît de modele au Peintre.

A ce début, l'Abbé de Châteauneuf redoubla d'attention; mais il dissimula jusqu'au bout pour entendre la fin de l'histoire.

L'expression à donner aux têtes, con-

tinua la Marquise, produisit d'excellentes scenes entre le Peintre & le Marquis. Plus mon mari tâchoit d'avoir l'air passionné, plus il avoit l'air imbécille. Le Peintre copioit fidélement, & le Marquis étoit furieux de se voir peint au naturel. De mon côté, j'avois je ne sçais quoi de moqueur dans la physionomie que le Peintre imitoit de-même. Le Marquis juroit, l'Artiste retouchoit sans-cesse, & toujours il retrouvoit sur la toile l'air d'une friponne & d'un sot. Enfin l'ennui me gagna, le Marquis prit cela pour une douce langueur: de son côté il se donna un rire niais, qu'il appelloit un tendre sourire, & le Peintre en fut quitte pour le rendre comme il le voyoit. Il fallut en venir à la figure de l'Hymen. Allons, Monsieur l'Abbé, disoit le Peintre, des graces, de la volupté : regardez Madame tendrement, plus tendrement encore; prenez-lui la main, ajoutoit mon-mari, & supposez que vous lui dites: „ Ne craignez rien, „ ma belle enfant: ces chaînes sont de „ fleurs; elles sont fortes, mais légeres ". Animez-vous donc, M. l'Abbé: votre visage ne dit mot; vous avez l'air

l'air d'un Hymen tranſi. Le jeune homme profitoit à merveille des leçons du Peintre & du Marquis. Sa timidité ſe diſſipoit peu-à-peu, ſa bouche ſourioit amoureuſement, ſon teint ſe coloroit d'une rougeur plus vive, ſes yeux petilloient d'une douce flamme, & ſa main ſerroit la mienne avec un tremblement dont moi ſeule je m'appercevois. Il faut tout vous dire : l'émotion de ſon ame paſſa dans mes ſens, & je regardois le Dieu bien plus tendrement que l'époux. Voilà ce que c'eſt, diſoit le Marquis. Continuez, Monſieur l'Abbé, cela vient à merveille. N'eſt-ce pas, Monſieur, demandoit-il au Peintre? Nous ferons quelque choſe de notre petit modele. Allons, ma femme, ne nous rebutons point : je ſçavois bien que cela ſeroit beau. Vous voilà comme je voulois : courage, Abbé ; continuez, Madame ; je vous laiſſe tous deux en attitude. N'en changez pas juſqu'à mon retour. Dès que le Marquis s'étoit éloigné, mon petit Abbé devenoit céleſte : mes yeux dévoroient ſes regards, & je ne pouvois m'en raſſaſier. Les ſéances étoient longues, & nous ſembloient ne

durer qu'un instant. Quel dommage, disoit le Peintre, que je n'aye pas saisi Madame dans un moment comme celui-ci! Voilà l'expression que je demandois, c'est toute une autre physionomie. Ah! Monsieur l'Abbé, quel plaisir de vous peindre! Vous ne vous refroidissez point, vos traits s'animent de plus en plus. Point de distraction, Madame: attachez vos yeux sur les siens; mon Hymen sera un morceau sublime. Quand la tête de l'Hymen fut achevée, je veux, Madame, me dit-il un jour en l'absence de mon mari, je veux retoucher votre portrait. Changez de place, Monsieur l'Abbé, & prenez celle de Mr. le Marquis. Pourquoi donc, Monsieur, lui demandai-je en rougissant? Hé! mon Dieu! Madame, laissez-moi faire, je connois mieux que vous ce qui vous est avantageux. Je l'entendis à merveille, & l'Abbé en rougit comme moi. L'artifice du Peintre eut un effet merveilleux. Cette langueur qu'il m'avoit donnée, fit place à l'expression la plus touchante d'une timide volupté. Le Marquis, à son retour, ne pouvoit se lasser d'admirer ce changement, qu'il ne con-

ce-

cevoit pas. Cela eſt ſingulier, diſoit-il! Il ſemble que ce tableau ſe ſoit animé de lui-même. C'eſt l'effet de mes couleurs, lui répondit froidement le Peintre, de ſe développer ainſi à meſure qu'elles travaillent. Vous verrez bien autre choſe dans quelque tems d'ici! Mais ma tête, à moi, reprit le Marquis, ne s'embellit pas de-même. La raiſon en eſt ſimple, repliqua l'Artiſte: les traits ſont plus forts & les couleurs moins délicates. Mais ne vous impatientez pas; cela doit faire, avec le tems, une des plus belles têtes de mari qu'on ait vues.

Quand le tableau fut fini, nous tombâmes, l'Abbé & moi, dans une triſteſſe profonde. Ils n'étoient plus ces momens ſi doux, où nos ames ſe parloient par nos yeux, & s'élançoient l'une vers l'autre. Sa timidité, ma pudeur, nous impoſoient une gêne cruelle: il n'oſoit plus venir nous voir auſſi ſouvent, & je n'oſois plus l'y inviter moi-même.

Un jour enfin qu'il étoit chez moi, je le trouvai ſeul, immobile & rêveur devant le tableau. Vous voilà bien occupé, lui dis-je? Oui, Madame, me

répondit-il naïvement; je goûte le seul plaisir qui me soit permis désormais : je vous admire dans votre image. — Vous m'admirez? Cela est bien galant. — Ah! je dirois mieux si je l'osois. — En-vérité? vous êtes content? — Content, Madame! je suis enchanté. Hélas! que n'êtes-vous encore telle que je vous vois dans ce portrait! Il est assez bien, interrompis-je, en feignant de ne l'avoir pas entendu; mais le vôtre est mieux, ce me semble. — Mieux, Madame, que dites-vous? Le mien est d'un froid à glacer. — Vous plaisantez avec votre froideur : il n'y a rien de plus vif dans le Monde. — Ah, Madame! que n'étois-je libre de laisser éclater sur mon visage ce qui se passoit dans mon cœur! Vous auriez vu bien autre chose. Mais le moyen d'exprimer ce que je sentois dans ces momens? Si ce n'étoit pas le Marquis, c'étoit le Peintre, qui avoit sans-cesse les yeux sur moi. Il falloit bien avoir l'air tranquille. Voulez-vous voir, ajouta-t-il, comment je vous aurois regardée si nous avions été sans témoins? Rendez-la moi cette main, que je ne serrois qu'en tremblant, & reprenons la

même

même attitude. Le croiriez-vous, mon ami? j'eus la curiosité, la complaisance &, si vous voulez, la foiblesse de laisser tomber ma main dans la sienne. Il faut l'avouer, je n'ai rien vu de si tendre, de si passionné, de si touchant que la figure de mon petit Abbé dans ce dangereux tête-à-tête. La volupté sourioit sur ses levres, le desir brilloit dans ses yeux, & toutes les fleurs du Printems sembloient éclorre sur ses belles joues. Il pressoit ma main contre son cœur, & je le sentois battre avec une vivacité qui se communiquoit au mien. Oui, lui dis-je en tâchant de dissimuler mon trouble, cela seroit plus expressif, je l'avoue, mais ce ne seroit plus la figure de l'Hymen. Non, Madame, non, ce seroit celle de l'Amour; mais l'Hymen à vos pieds ne doit être que l'Amour même. A ces mots il parut s'oublier, & je vis le moment qu'il se croyoit tout de bon le Dieu dont il étoit l'image.

Heureusement qu'il me restoit encore assez de force pour me fâcher: le pauvre enfant, interdit & confus, prit mon émotion pour de la colere, & perdit, à me demander grace, le moment le plus

favorable de m'offenser impunément. Ah! Madame, s'écria l'Abbé de Châteauneuf, est-il possible que j'aye été si sot! Comment donc, reprit la Marquise? — Hélas! ce petit imbécille, c'étoit moi! — Vous! il n'est pas possible! — C'étoit moi-même, rien n'est plus certain. Vous me rappellez mon histoire. Ah, cruelle, si j'avois sçu ce que je sçais! — Mon vieil ami, vous auriez eu trop d'avantage, & cette sagesse que vous vantez tant, vous eût foiblement résisté. Je suis confondu, s'écrioit l'Abbé: je ne me le pardonnerai de ma vie. Consolez-vous, il en est tems, reprit en souriant la Marquise; mais avouez qu'il y a souvent bien du bonheur dans la vertu même; & que celles qui en ont le plus, devroient juger moins sévérement celles qui n'en ont pas assez.

LES

LES
DEUX INFORTUNÉES.

DANS le Couvent de la Visitation de Cl... s'étoit retirée depuis peu la Marquise de Clarence. Le calme & la sérénité qu'elle voyoit régner dans cette solitude, ne rendoient que plus vive & plus amere la douleur qui la consumoit. Qu'elles sont heureuses, disoit-elle, ces colombes innocentes qui ont pris leur essor vers le Ciel ! La vie est pour elles un jour sans nuages : elles ne connoissent du Monde ni les peines, ni les plaisirs.

Parmi ces Filles pieuses dont elle envioit le bonheur, une seule nommée Lucile, lui sembloit triste & languissante. Lucile, encore dans le printems de son âge, avoit ce caractere de beauté qui est l'image d'un cœur sensible; mais la douleur & les larmes en avoient terni la fraîcheur, semblable à une rose que le Soleil a flétrie, & qui laisse encore juger, dans sa langueur, de tout l'éclat qu'elle avoit le matin. Il semble qu'il y ait un langage muët pour les ames tendres. La Marquise lut dans les yeux de cette aimable

affligée, ce que perſonne n'y avoit apperçu. Il eſt ſi naturel aux malheureux de plaindre & d'aimer leurs ſemblables! Elle ſe prit d'inclination pour Lucile. L'amitié qui dans le Monde eſt à peine un ſentiment, eſt une paſſion dans les Cloîtres. Bientôt leur liaiſon fut intime, mais des deux côtés une amertume cachée en empoiſonnoit la douceur. Elles étoient quelquefois une heure entiere à gémir enſemble, ſans oſer ſe demander la confidence de leurs peines. La Marquiſe enfin rompit le ſilence.

Un aveu mutuel, dit-elle, nous épargneroit peut-être bien des ennuis: nous étouffons nos ſoupirs l'une & l'autre; l'amitié doit-elle avoir des ſecrets pour l'amitié? A ces mots, le rouge de la pudeur anima les traits de Lucile, & le voile de ſes paupieres ſe déploya ſur ſes beaux yeux. Ah! pourquoi, reprit la Marquiſe, pourquoi cette rougeur eſt-elle un effet de la honte? c'eſt ainſi que le ſentiment du bonheur devroit colorer la beauté. Parlez, Lucile, épanchez votre cœur dans le ſein d'une amie, plus à plaindre que vous ſans-doute, mais qui ſe conſoleroit de ſon malheur ſi elle pouvoit adoucir le vôtre. — Que me deman-

dez-

dez-vous, Madame? je partage toutes vos peines, mais je n'en ai pas à vous confier. L'altération de ma santé cause seule cette langueur où vous me voyez plongée. Je m'éteins insensiblement, &, grace au Ciel, mon terme approche. Elle dit ces dernieres paroles avec un sourire dont la Marquise fut pénétrée. C'est donc là, lui dit-elle, votre unique consolation? Impatiente de mourir, vous ne voulez pas m'avouer ce qui vous rend la vie odieuse. Depuis quand êtes-vous ici? — Depuis cinq ans, Madame. — Est-ce la violence qui vous y a conduite? — Non, Madame, c'est la raison, c'est le Ciel même qui a voulu attirer mon cœur tout à lui. — Ce cœur étoit donc attaché au Monde? — Hélas! oui, pour son supplice. — Achevez. — Je vous ai tout dit. — Vous aimiez, Lucile, & vous avez pu vous ensévelir! est-ce un perfide que vous avez quitté? — C'est le plus vertueux, le plus tendre, le plus estimable des hommes. Ne m'en demandez pas davantage : vous voyez les larmes criminelles qui s'échappent de mes yeux; toutes les plaies de mon cœur se sont ouvertes à cette idée. — Non, ma chere Lucile, il n'est plus tems de nous rien

taire.

taire. Je veux pénétrer jusques dans les replis de votre ame, pour y verser la consolation ; croyez-moi, le poison de la douleur ne s'exhale que par les plaintes ; renfermé dans le silence, il n'en devient que plus dévorant. — Vous le voulez, Madame ? hé bien, pleurez donc sur l'infortunée Lucile, pleurez sa vie, & bientôt sa mort.

A peine je parus dans le Monde, que cette Beauté fatale attira les yeux d'une Jeunesse imprudente & légere, dont l'hommage ne put m'éblouir. Un seul, dans l'âge encore de l'innocence & de la candeur, m'apprit que j'étois sensible. L'égalité d'âge, la naissance, la fortune, la liaison même de nos deux familles, & plus encore un penchant mutuel, nous avoient unis l'un à l'autre. Mon amant ne vivoit que pour moi : nous voyions avec pitié ce vuide immense du Monde, où le plaisir n'est qu'une ombre, où l'amour n'est qu'une lueur : nos cœurs pleins d'eux-mêmes.... Mais je m'égare. Ah ! Madame, quel souvenir m'obligez-vous à rappeller ! — Eh quoi, mon enfant ! te reproches-tu d'avoir été juste ? Quand le Ciel a formé deux cœurs vertueux & sensibles, leur fait-il un crime de se cher-

chercher, de s'attirer, de se captiver l'un l'autre? & pourquoi les auroit-il donc faits? — Il l'avoit formé sans-doute avec plaisir, ce cœur dans lequel le mien se perdit, où la vertu devançoit la raison, où je ne voyois rien à reprocher à la nature. Ah, Madame! qui fut jamais aimée comme moi! Croiriez-vous que j'étois obligée d'épargner à la délicatesse de mon amant l'aveu même de ces légeres inquiétudes qui affligent quelquefois l'amour? Il se fût privé de la lumiere, si Lucile en eût été jalouse. Quand il appercevoit dans mes yeux quelqu'impression de tristesse, c'étoit pour lui l'éclipse de la Nature entiere : il croyoit toujours en être la cause, & se reprochoit tous mes torts.

Il n'est que trop facile de juger à quel excès devoit être aimé de tous les hommes le plus aimable. L'intérêt qui rompt tous les nœuds, excepté ceux du tendre amour, l'intérêt divisa nos familles : un procès fatal, intenté à ma mere, fut pour nous l'époque & la source de nos malheurs. La haine mutuelle de nos parens s'éleva entre nous comme une éternelle barriere : il fallut renoncer à nous voir. La Lettre qu'il m'écrivit ne

ne s'effacera jamais de ma mémoire.

„ Tout est perdu pour moi, ma chere
„ Lucile : on m'arrache mon unique bien.
„ Je viens de me jetter aux pieds de
„ mon pere, je viens de le conjurer, en
„ le baignant de mes larmes, de renon-
„ cer à ce procès funeste ; il m'a reçu
„ comme un enfant. J'ai protesté que
„ votre fortune m'étoit sacrée, que la
„ mienne me seroit odieuse. Il a traité
„ mon desintéressement de folie. Les
„ hommes ne conçoivent pas qu'il y ait
„ quelque chose au-dessus des richesses.
„ Et qu'en ferai-je, si je vous perds ?
„ Un jour, dit-on, je m'applaudirai
„ que l'on ne m'ait pas écouté. Si je
„ croyois que l'âge, & ce qu'on appelle
„ la raison pût dégrader mon ame jusques-
„ là, je cesserois de vivre dès-à-pré-
„ sent, effrayé de mon avenir : non, ma
„ chere Lucile, non ; tout ce que je suis
„ est à vous. Les Loix auroient beau m'at-
„ tribuer une partie de votre héritage ;
„ mes loix sont dans mon cœur, & mon
„ pere y est condamné. Pardon mille
„ fois des chagrins qu'il vous cause. A
„ Dieu ne plaise que je fasse des vœux
„ criminels ! je retrancherois de mes jours
„ pour ajouter à ceux de mon pere ; mais

„ si

» si jamais je suis le maître de ces biens
» qu'il accumule, & dont il veut m'ac-
» cabler malgré moi, tout sera bientôt
» réparé. Cependant je suis privé de
» vous. On disposera peut-être du cœur
» que vous m'avez donné. Ah! gar-
» dez-vous d'y consentir jamais : pensez
» qu'il y va de ma vie, pensez que nos
» sermens sont écrits dans le Ciel. Mais
» résisterez-vous à la volonté impérieuse
» d'une mere? Je frémis : rassurez-moi,
» au nom de l'amour le plus tendre".

Vous lui répondîtes sans-doute? — Oui, Madame, mais en peu de mots.

» Je ne vous reproche rien. Je suis
» malheureuse, mais je sçais l'être : ap-
» prenez de moi à souffrir".

Cependant le procès étoit engagé, & se poursuivoit avec chaleur. Un jour, hélas! jour terrible! comme ma mere lisoit en frémissant un Mémoire publié contr'elle, quelqu'un demanda à me parler. Qu'est-ce? dit-elle, faites entrer. Le Domestique interdit hésite quelque tems, se coupe dans ses réponses, & finit par avouer qu'il est chargé d'un billet pour moi. — Pour ma fille! & de quelle part? J'étois présente; jugez de ma situation; jugez de l'indignation de ma mere en enten-

tendant nommer le fils de celui qu'*elle* appelloit son persécuteur. Si elle eût daigné lire ce billet qu'elle renvoya sans l'ouvrir, peut-être en eût-elle été attendrie; elle eût vu du-moins que rien au monde n'étoit plus pur que nos sentimens: mais soit que le chagrin où ce procès l'avoit plongée, ne demandât qu'à se répandre, soit qu'une secrete intelligence entre sa fille & ses ennemis, fût à ses yeux un crime réel, il n'est point d'opprobres dont je ne fus accablée. Je tombai confondue aux pieds de ma mere, & je subis l'humiliation de ses reproches, comme si je les avois mérités. Il fut décidé sur le champ que j'irois cacher dans un Cloître, ce qu'elle appelloit ma honte & la sienne. Conduite ici dès le lendemain, il y eut défense de me laisser voir personne; & j'y fus trois mois entiers, comme si ma famille & le monde avoient été anéantis pour moi. La premiere, & la seule visite que je reçus, fut celle de ma mere: je pressentis dans ses embrassemens, l'arrêt qu'elle venoit me prononcer. Je suis ruinée, me dit-elle dès que nous fûmes seules: l'iniquité a prévalu, j'ai perdu mon procès, & avec lui tout moyen de vous établir dans le Monde.

Il

Il reste à peine à mon fils de quoi soutenir sa naissance. Pour vous, ma fille, c'est ici que Dieu vous a appellée ; c'est ici qu'il faut vivre & mourir : demain vous prenez le Voile. A ces mots, appuyés d'un ton froidement absolu, mon coeur fut saisi, & ma langue glacée ; mes genoux ployerent sous moi, & je tombai sans connoissance. Ma mere appella du secours, & saisit cet instant pour se dérober à mes larmes. Revenue à la vie, je me trouvai environnée de ces Filles pieuses, dont je devois être la compagne, & qui m'invitoient à partager avec elles la douce tranquillité de leur état. Mais cet état si fortuné pour une ame innocente & libre, n'offrit à mes yeux que des combats, des parjures & des remords. Un abîme alloit s'ouvrir entre mon amant & moi ; je me sentois arracher la plus chere partie de moi-même ; je ne voyois plus autour de moi que le silence & le néant ; & dans cette solitude immense, dans cet abandon de la Nature entiere, je me trouvois en présence du Ciel, le coeur plein de l'objet aimable qu'il falloit oublier pour lui. Ces saintes Filles me disoient, de la meilleure foi, tout ce qu'elles sçavoient des vanités du Monde ; mais ce n'é-

n'étoit pas au Monde que j'étois attachée : le désert le plus horrible eût été pour moi un séjour enchanté, avec celui que je laissois dans ce Monde qui ne m'étoit rien.

Je demandai à revoir ma mere : elle feignit d'abord d'avoir pris mon évanouissement pour un accident naturel. Non, Madame, c'est l'effet de la situation violente où vous m'avez mise ; car il n'est plus tems de feindre. Vous m'avez donné la vie, vous pouvez me l'ôter ; mais, ma mere, ne m'avez-vous conçue dans votre sein que comme une victime dévouée au supplice d'une mort lente ? & à qui me sacrifiez-vous ? ce n'est point à Dieu. Je sens qu'il me rejette : il ne veut que des victimes pures, des sacrifices volontaires ; il est jaloux des offrandes qu'on lui fait, & le cœur qui se donne à lui, ne doit plus être qu'à lui seul. Si la violence me conduit à l'autel, le parjure & le sacrilege m'y attendent. — Que dites-vous, malheureuse ? — Une vérité terrible que m'arrache le désespoir : oui, Madame, mon cœur s'est donné sans votre aveu ; innocent ou coupable, il n'est plus à moi ; Dieu seul peut rompre le lien qui l'attache. — Allez, fille indigne ; allez

vous

vous perdre : je ne vous connois plus. — Ma mere, au nom de votre ſang, ne m'abandonnez pas ; voyez mes larmes, mon déſeſpoir ; voyez l'Enfer ouvert à mes pieds — C'eſt donc ainſi qu'un amour funeſte te fait voir l'aſyle de l'honneur, le port tranquille de l'innocence ? Qu'eſt-ce donc que le Monde à tes yeux ? apprends que ce Monde n'a qu'une idole : c'eſt l'intérêt. Tous les hommages ſont pour les heureux : l'oubli, l'abandon, le mépris ſont le partage de l'infortune.

Ah ! Madame, ſéparez de cette foule corrompue celui. — Celui que vous aimez, n'eſt-ce pas ? Je vois ce qu'il a pu vous dire. Il n'eſt point complice de l'iniquité de ſon pere ; il la deſavoue ; il vous plaint ; il veut réparer le tort qu'on vous fait. Promeſſes vaines, diſcours de jeune homme, qui ſeront oubliés demain. Mais fût-il conſtant dans ſon amour, & fidele dans ſes promeſſes, ſon pere eſt jeune, il vieillira, car les méchans vieilliſſent ; & cependant l'amour s'éteint, l'ambition parle, le devoir commande ; un grade, une alliance, une fortune viennent s'offrir, & l'amante, crédule & trompée, devient la fable du Public. Voilà le ſort qui vous

attendoit : votre mere vous en a sauvée. Je vous coûte aujourd'hui des larmes, mais vous me bénirez un jour. Je vous laisse, ma fille : préparez-vous au sacrifice que Dieu vous demande. Plus ce sacrifice sera pénible, & plus il sera digne de lui.

Que vous dirai-je, Madame ? il fallut m'y résoudre. Je pris ce Voile, ce bandeau, j'entrai dans la voie de la pénitence ; & pendant ce tems d'épreuve où l'on est libre encore, je me flattai de me vaincre moi-même, & je n'attribuai mon irrésolution & ma foiblesse qu'à la funeste liberté de pouvoir revenir sur mes pas. Il me tardoit de me lier par un serment irrévocable. Je le fis ce serment ; je renonçai au Monde : c'étoit peu de chose. Mais hélas ! je renonçai à mon amant, & c'étoit plus pour moi que de renoncer à la vie. En prononçant ces vœux, mon ame errante sur mes levres sembloit prête à m'abandonner. A peine avois-je eu la force de me traîner au pied des autels : mais il fallut qu'on m'en retirât expirante. Ma mere vint à moi transportée d'une joie cruelle. Pardonnez-moi, mon Dieu : je la respecte, je l'aime encore, je l'aimerai jusqu'au dernier soupir. Ces

pa-

paroles de Lucile furent coupées par ses sanglots, & deux ruisseaux de larmes inonderent son visage.

Le sacrifice étoit consommé, reprit-elle après un long silence : j'étois à Dieu, je n'étois plus à moi-même. Tous les liens des sens devoient être rompus, je venois de mourir pour la Terre ; j'osois le croire ainsi. Mais quelle fut ma frayeur, en rentrant dans l'abîme de mon ame ! J'y retrouvai l'amour, mais l'amour furieux & coupable, l'amour honteux & & désespéré, l'amour révolté contre le Ciel, contre la Nature, contre moi-même, consumé de regrets, déchiré de remords, & transformé en rage. Qu'ai-je fait ! m'écriai-je mille fois, qu'ai je fait ! Ce mortel adoré, que je ne devois plus voir, s'offrit à ma pensée avec tous ses charmes. Le nœud fortuné qui devoit nous unir, tous les instans d'une vie délicieuse, tous les mouvemens de deux cœurs que le trépas seul eût séparés, se présenterent à mon ame éperdue. Ah ! Madame, quelle image désolante ! Il n'est rien que je n'aye fait pour l'effacer de mon souvenir. Depuis cinq ans je l'écarte & la revois sans cesse ; en vain je m'arrache au sommeil qui me la retrace ; en vain je

me dérobe à la ſolitude où elle m'attend; je la retrouve au pied des autels, je la porte au ſein de Dieu même. Cependant ce Dieu plein de clémence a pris enfin pitié de moi. Le tems, la raiſon, la pénitence ont affoibli les premiers accès de cette paſſion criminelle: mais une langueur douloureuſe a pris la place. Je me ſens mourir à chaque inſtant, & le plaiſir d'approcher du tombeau eſt le ſeul que je goûte encore.

Oh! ma chere Lucile, s'écria Madame de Clarence, après l'avoir entendue! Qui de nous eſt la plus à plaindre? L'amour a fait vos malheurs & les miens: mais vous avez aimé le plus tendre, le plus fidele, le plus reconnoiſſant des hommes; & moi, le plus perfide, le plus ingrat, le plus cruel qui fût jamais. Vous vous êtes donnée au Ciel, je me ſuis livrée à un lâche: votre retraite a été un triomphe, la mienne eſt un opprobre: on vous pleure, on vous aime, on vous reſpecte; on m'outrage, & l'on me trahit

De tous les amans, le plus paſſionné avant l'hymen, ce fut le Marquis de Clarence. Jeune, aimable, ſéduiſant à l'excès, il annonçoit le naturel le plus

heu-

heureux. Il promettoit toutes les vertus, comme il avoit toutes les graces. La docile facilité de son caractere recevoit si vivement l'impression des sentimens honnêtes, qu'ils sembloient devoir ne s'en effacer jamais. Il lui fut, hélas! trop aisé de m'inspirer l'amour qu'il avoit lui-même, ou qu'il croyoit avoir pour moi. Toutes les convenances qui font les grands mariages, s'accordoient avec ce penchant mutuel; & mes parens, qui l'avoient vu naître, consentirent à le couronner. Deux ans se passerent dans l'union la plus tendre. Oh Paris! Oh théâtre des vices! Oh funeste écueil de l'amour, de l'innocence & de la vertu! Mon mari, qui jusqu'alors n'avoit vu ceux de son âge qu'en passant, & pour s'amuser, disoit-il, de leurs travers & de leurs ridicules, respira insensiblement le poison de leur exemple. L'appareil bruyant de leurs rendez-vous insipides, les confidences mystérieuses de leurs aventures, les récits fastueux de leurs vains plaisirs, les éloges prodigués à leurs indignes conquêtes, exciterent d'abord sa curiosité. La douceur d'une union innocente & paisible n'eut plus pour lui les mêmes charmes. Je n'avois que les ta-

sens que donne une éducation vertueuse; je m'apperçus qu'il m'en desiroit davantage. Je suis perdue, dis-je en moi-même; mon cœur ne suffit plus au sien. En effet son assiduité ne fut dès-lors qu'une bienséance : ce n'étoit plus par goût qu'il préféroit ces doux entretiens, ces tête-à-tête délicieux pour moi, au flux & au reflux d'une société tumultueuse. Il m'invita lui-même à me dissiper, pour l'autoriser à se répandre. Je devins plus pressante, je le gênois. Je pris le parti de le laisser en liberté, afin qu'il pût me souhaiter, & me revoir avec plaisir, après une comparaison que je croyois devoir être à mon avantage; mais de jeunes corrupteurs se saisirent de cette ame, par malheur trop flexible; & dès qu'il eut trempé ses levres dans la coupe empoisonnée, son ivresse fut sans remede, & son égarement sans retour. Je voulus le ramener, il n'étoit plus tems. Vous vous perdez, mon ami, lui dis-je; & quoiqu'il me soit affreux de me voir enlever un époux qui faisoit mes délices, c'est plus pour vous que pour moi-même que je déplore votre erreur. Vous cherchez le bonheur où certainement il n'est pas. De faux biens, de honteux plai-

sirs ne rempliront jamais votre ame. L'art de séduire & de tromper est l'art de ce Monde qui vous enchante; votre épouse ne le connoît point, vous ne le connoissés pas mieux qu'elle: ce manege infame n'est pas fait pour nos cœurs: le vôtre se laisse égarer dans son ivresse, mais son ivresse n'aura qu'un tems: l'illusion se dissipera comme les vapeurs du sommeil; vous reviendrez à moi, vous me retrouverez la même; l'amour indulgent & fidele vous attend au retour: tout sera oublié. Vous n'aurez à craindre de moi ni reproche, ni plainte. Heureuse, si je vous console de tous les chagrins que vous m'aurez causés! Mais vous, qui connoissez le prix de la vertu, & qui en avez goûté les charmes, vous, que le vice aura précipité d'abîme en abîme, vous, qu'il renverra peut-être avec mépris, cacher auprès de votre épouse les jours languissans d'une vieillesse prématurée, le cœur flétri par la tristesse, l'ame en proie aux cruels remords, comment vous réconcilierez-vous avec vous-même? comment pourrez-vous goûter encore le plaisir pur d'être aimé de moi? Hélas! mon amour même sera votre supplice. Plus cet amour sera vif & ten-

dre, plus il sera humiliant pour vous. C'est-là, mon cher Marquis, c'est-là ce qui me désole & m'accable. Cessez de m'aimer, j'y consens; je vous le pardonne, puisque j'ai cessé de vous plaire; mais ne vous rendez jamais indigne de ma tendresse, & soyez du moins tel que vous n'ayez point à rougir à mes yeux. Le croiriez-vous, ma chere Lucile, une plaisanterie fut sa réponse. Il me dit que je parlois comme un Ange, & que cela méritoit d'être écrit. Mais voyant mes yeux se remplir de larmes: Ne fais donc pas l'enfant, me dit-il: je t'aime, tu le sçais; laisse-moi m'amuser de tout, & sois sûre que rien ne m'attache.

Cependant d'officieux amis ne manquerent pas de m'instruire de tout ce qui pouvoit me désoler & me confondre. Hélas! mon époux lui-même se lassa bientôt de se contraindre & de me flatter.

Je ne vous dirai point, ma chere Lucile, tout ce que j'ai souffert d'humiliations & de dégoûts. Vos peines auprès des miennes vous sembleroient encore légeres. Imaginez, s'il est possible, la situation d'une ame vertueuse & passionnée, vive & délicate à l'excès, qui reçoit

tous

tous les jours de nouveaux outrages de celui qu'elle aime uniquement; qui vit pour lui ſeul encore, quand il ne vit plus pour elle, quand il ne rougit pas de vivre pour des objets dévoués au mépris. J'épargne à votre pudeur ce que ce tableau a de plus horrible. Rebutée, abandonnée, ſacrifiée par mon mari, je dévorois ma douleur en ſilence; & ſi j'étois l'objet des railleries de quelques ſociétés ſans mœurs, un Public plus compatiſſant & plus eſtimable, me conſoloit par ſa pitié. Je jouiſſois du ſeul bien que le vice n'avoit pu m'ôter, d'une réputation ſans tache. Je l'ai perdue, ma chere Lucile. La méchanceté des femmes, que mon exemple humilioit, n'a pu me voir irréprochable. On a interprété, comme on a voulu, ma ſolitude & ma tranquillité apparente: on m'a donné le premier homme qui a eu l'impudence de laiſſer croire qu'il étoit bien reçu de moi. Mon mari, pour qui ma préſence étoit un reproche continuel, & qui ne ſe trouvoit pas encore aſſez libre, a pris, pour s'affranchir de ma douleur importune, le premier prétexte qu'on lui a préſenté, & m'a exilée dans l'une de ſes terres. Inconnue au monde, loin du ſpectacle de

mes

mes malheurs, j'avois du-moins dans ma solitude la liberté de répandre des larmes; mais le cruel m'a fait annoncer que je pouvois choisir un Couvent; que la terre de Florival étoit vendue, & qu'il falloit m'en retirer. — Florival, interrompit Lucile toute émue! — C'étoit mon exil, reprit la Marquise. — Ah, Madame, quel nom vous avez prononcé! — Le nom que portoit mon époux avant d'acquérir le Marquisat de Clarence. — Qu'entends-je! Oh Ciel! Oh juste Ciel! est-il possible, s'écria Lucile, en se précipitant dans le sein de son amie? — Qu'avez-vous donc? quel trouble! quelle soudaine révolution! Lucile, reprenez vos sens. — Quoi! Madame, Florival est donc le perfide, le scélérat qui vous trahit & vous deshonore! — Vous est-il connu? — C'est lui, Madame, que j'adorois, que je pleure depuis cinq ans, lui qui auroit eu mes derniers soupirs! — Que dites-vous? — C'est lui, Madame; hélas! quel eût été mon sort! A ces mots, Lucile se prosternant le visage contre terre: Oh mon Dieu, dit-elle, oh mon Dieu! c'est vous qui me tendiez la main. La Marquise confondue ne pouvoit revenir de son étonnement. N'en dou-

doutez pas, dit-elle à Lucile, les desseins du Ciel sont marqués visiblement sur nous: il nous réunit, il nous inspire une confiance mutuelle, il ouvre nos cœurs l'un à l'autre, comme deux sources de lumieres & de consolation. Eh bien, ma digne & tendre amie, tâchons d'oublier ensemble & nos malheurs & celui qui les cause.

Dès ce moment la tendresse & l'intimité de leur union furent extrêmes: leur solitude eut pour elles des douceurs qui ne sont connues que des malheureux. Mais bientôt après, ce calme fut interrompu par la nouvelle du danger qui menaçoit les jours du Marquis. Ses égaremens lui coûtoient la vie. Au bord du tombeau il demandoit sa vertueuse épouse. Elle s'arrache des bras de sa compagne désolée, elle accourt, elle arrive, elle le trouve expirant. Oh vous, que j'ai tant & si cruellement outragée, dit-il en la reconnoissant! voyez le fruit de mes désordres; voyez la plaie épouvantable dont la main de Dieu m'a frappé. Si je suis digne encore de votre pitié, élevez au Ciel une voix innocente, & présentez-lui mes remords. Sa femme éperdue voulut se jetter dans son sein. — Eloi-

loignez-vous, lui dit-il, je me fais horreur; mon souffle est le souffle de la mort. Il ajoute après un long silence, Me reconnois-tu dans l'état où m'a réduit le crime? Est-ce là cette ame pure, qui se confondoit avec la tienne? Est-ce là cette moitié de toi-même? Est-ce là ce lit nuptial, qui me reçut digne de toi? Perfides amis, déteſtables enchantereſſes, venez, voyez & frémiſſez! Oh mon ame! qui te délivrera de cette priſon hideuſe? Monſieur, demandoit-il à ſon Médecin, en ai-je pour longtems encore? Mes douleurs ſont intolérables. Ne me quitte pas, ma généreuſe amie; je tomberois ſans toi dans le plus affreux déſeſpoir... Mort cruelle, acheve, acheve d'expier ma vie. Il n'eſt point de maux que je ne mérite; j'ai trahi, deshonoré, perſécuté lâchement l'innocence & la vertu même.

Madame de Clarence, dans les convulſions de ſa douleur, faiſoit à chaque inſtant de nouveaux efforts pour ſe précipiter ſur ce lit, d'où l'on tâchoit de l'éloigner. Enfin le malheureux expira les yeux attachés ſur elle, & ſa voix acheva de s'éteindre en lui demandant pardon.

La ſeule conſolation dont Madame de Cla-

Clarence fut capable , étoit la confiance religieuſe que lui inſpiroit une ſi belle mort. Il fut, diſoit-elle, plus foible que méchant, & plus fragile que coupable. Le Monde l'avoit égaré par les plaiſirs, Dieu l'a ramené par les douleurs. Il l'a frappé, il lui pardonne Oui, mon époux, mon cher Clarence! s'écrioit-elle, dégagé des liens du ſang & du Monde, tu m'attends dans le ſein de ton Dieu.

L'ame remplie de ces ſaintes idées, elle vint ſe réunir à ſon amie, qu'elle trouva au pied des autels. Le cœur de Lucile fut déchiré au récit de cette mort cruelle & vertueuſe. Elles pleurerent enſemble pour la derniere fois ; & quelque tems après Madame de Clarence conſacra à Dieu, par les mêmes vœux que Lucile, ce cœur, ces charmes, ces vertus dont le Monde n'étoit pas digne.

TOUT OU RIEN.

DAns l'âge où il est si doux d'être veuve, Lucile ne laissoit pas que de penser à un nouvel engagement. Deux rivaux se disputoient son choix. L'un, modeste & simple, n'aimoit qu'elle. L'autre, artificieux & vain, étoit sur-tout amoureux de lui-même. Le premier avoit la confiance de Lucile, le second avoit son amour. Lucile étoit injuste, allez-vous dire : point du tout. Les gens simples se négligent ; il leur semble que pour plaire il suffit d'aimer de bonne-foi, & de persuader que l'on aime. Mais il est peu de naturels qui n'ayent besoin d'un peu de parure. Un homme sans artifice, au milieu du monde, est comme au spectacle une femme sans rouge.

Eraste, avec sa franchise, avoit dit à Lucile : Je vous aime ; & dès-lors il l'avoit aimée comme il avoit respiré : son amour étoit sa vie. Floricourt s'étoit fait desirer par cette galanterie légere, qui a l'air de ne prétendre à rien. Parmi les soins qu'il rendoit à Lucile, il choisissoit non les plus passionnés, mais les plus séduisans. Rien d'affecté, rien de sé-

ſérieux : on le trouvoit d'autant plus aimable, qu'il ſembloit l'être ſans intérêt.

On plaignoit Eraſte : on ne connoiſſoit pas un plus honnête homme, c'étoit dommage qu'on ne pût l'aimer. On craignoit Floricourt : c'étoit un homme dangereux, qui feroit peut-être le malheur d'une femme ; mais le moyen de s'en défendre? Cependant on ne vouloit pas tromper Eraſte. Il fallut lui tout avouer.

Je vous eſtime, Eraſte, lui dit Lucile, & je ſens que vous méritez mieux. Mais le cœur a ſes caprices ; le mien ſe refuſe à ma raiſon. — J'entends, Madame, reprit Eraſte en ſe poſſédant, mais avec les larmes aux yeux, votre raiſon vous parle pour moi, & votre cœur pour un autre. — Je vous l'avoue, & ce n'eſt pas ſans regret : je ſerois blamable ſi j'étois libre ; mais le penchant ne ſe commande pas. — A-la-bonne-heure, Madame : je vous aimerai tout ſeul : j'en aurai bien plus de gloire. — Et voilà préciſément ce que je ne veux point. — Je ne le veux pas non plus, mais tout cela eſt inutile. — Et qu'allez-vous devenir? — Ce qu'il plaira à l'amour & à la nature. Vous me déſolez, Eraſte, avec cet abandon de vous-même. — Il faut bien que je m'abandon-

 ne

ne quand je ne puis me retenir. Que je ſuis malheureuſe de vous avoir connu! — En effet, je vous conſeille de vous plaindre : c'eſt un furieux malheur que d'être aimée! — Oui, c'en eſt un d'avoir à ſe reprocher celui d'un homme qu'on eſtime. — Vous, Madame! vous n'avez rien à vous reprocher. Un honnête homme peut ſe plaindre d'une coquette qui le joue, ou plutôt elle eſt indigne de ſes plaintes & de ſes regrets; mais vous, quels ſont vos torts? Avez-vous employé la ſéduction pour m'attirer, la complaiſance pour me retenir? vous ai-je conſultée pour vous aimer? Qui vous oblige à me trouver aimable? ſuivez votre penchant, je ſuivrai le mien. N'ayez pas peur que je vous tourmente. — Non, mais vous vous tourmenterez vous-même; car enfin vous me verrez. — Quoi! ſeriez-vous aſſez cruelle pour m'interdire votre vue? — Je n'ai garde aſſurément, mais je veux vous voir tranquille, & comme mon meilleur ami. — Ami, ſoit : le nom n'y fait rien. — Ce n'eſt pas aſſez du nom, je veux vous ramener en effet à ce ſentiment ſi pur, ſi tendre & ſi ſolide, à cette amitié que je ſens pour vous. — Hé, Madame! je ne vous empêche pas

de

de m'aimer comme vous voulez ; de grace, permettez que je vous aime comme je puis, & autant que je puis. Je ne demande que la liberté d'être malheureux à mon aise.

L'obstination d'Eraste affligeoit Lucile, mais après tout elle avoit fait ce qu'elle avoit dû : tant pis pour lui s'il l'aimoit encore. Elle se livra donc sans trouble & sans reproche à son inclination pour Floricourt. Tout ce que la galanterie la plus raffinée a d'artifice & d'enchantement, fut mis en usage pour la captiver. Floricourt y parvint sans peine. Il avoit sçu plaire, il croyoit aimer ; il étoit heureux, s'il avoit voulu l'être. Mais l'amour-propre est le fléau de l'amour. C'étoit peu pour Floricourt d'être aimé plus que toutes choses ; il vouloit être aimé uniquement, sans réserve & sans partage. Il est vrai qu'il donnoit l'exemple : il s'étoit détaché pour Lucile d'une Prude qu'il avoit ruinée, & d'une Coquette qui le ruinoit ; il avoit rompu avec cinq ou six jeunes gens des plus vains & des plus sots qu'on eût encore vus dans le Monde. Il ne soupoit guere que chez Lucile, où l'on soupoit délicieusement ; & il avoit la bonté de penser à elle au

milieu d'un cercle de femmes, dont aucune ne l'égaloit ni en graces ni en beauté. Des procédés si rares, sans parler d'un mérite plus rare encore, n'exigeoient-ils pas de Lucile le dévouement le plus absolu ?

Cependant, comme il n'avoit pas assez d'amour pour manquer d'adresse, il n'eut garde de faire sentir d'abord ses prétentions. Jamais homme avant la conquête n'avoit été plus complaisant, plus docile, moins exigeant que Floricourt ; mais dès qu'il se vit maître du cœur, il en devint le tyran. Difficile, impérieux, jaloux, il vouloit occuper seul toutes les facultés de l'ame de Lucile. Il ne pouvoit lui souffrir une idée qui n'étoit pas la sienne, encore moins un sentiment qui ne venoit pas de lui. Un goût décidé, une liaison suivie étoit sûre de lui déplaire, mais il falloit le deviner. Il se faisoit demander vingt fois le sujet de sa rêverie ou de son humeur ; & ce n'étoit que par complaisance qu'il avouoit enfin que telle chose lui avoit déplu, que telle personne l'ennuyoit. Enfin, dès qu'il eut bien éprouvé que ses volontés étoient des loix, il les annonça sans détour : on s'y soumit sans résistance. C'étoit peu d'exiger de

de Lucile le ſacrifice des plaiſirs qui ſe préſentoient naturellement; il les faiſoit naître le plus ſouvent pour ſe les voir immoler. Il parloit avec éloge d'un ſpectacle ou d'une fête, il y invitoit Lucile; on arrangeoit la partie avec les femmes qu'il avoit nommées, l'heure arrivoit, on étoit parée, les chevaux étoient mis; il changeoit de deſſein, & l'on étoit obligé de prétexter un mal de tête. Il préſentoit à Lucile une amie qu'il annonçoit comme une femme adorable: on la trouvoit telle, on ſe lioit. Huit jours après il avouoit qu'il s'étoit trompé; elle étoit précieuſe, mauſſade ou étourdie: il falloit s'en détacher.

Lucile fut bientôt réduite à de légeres connoiſſances, qu'elle voyoit encore trop ſouvent. Elle ne s'appercevoit pas que ſa complaiſance s'étoit changée en ſervitude: on croit ſuivre ſes volontés en ſuivant les volontés de ce qu'on aime. Il lui ſembloit que Floricourt ne faiſoit que la prévenir. Elle lui ſacrifioit tout ſans ſe douter qu'elle lui fît des ſacrifices; mais l'amour-propre de Floricourt n'en étoit pas raſſaſié.

La ſociété de la ville, toute frivole & paſſagere qu'elle étoit, lui parut encore

trop intéressante. Il fit l'éloge de la solitude; il répéta cent fois qu'on ne s'aimoit bien que dans les champs, loin de la dissipation & du tumulte, & qu'il ne seroit heureux que dans une retraite inaccessible aux importuns & aux jaloux. Lucile avoit une campagne telle qu'il le desiroit. Elle eût voulu y passer avec lui les plus beaux jours de l'année; mais le pouvoit-elle avec décence? Il lui fit entendre qu'il suffisoit de rompre le tête-à-tête par un ami tel qu'Eraste, & une amie du caractere d'Artenice. Après tout, si la critique s'en mêloit, leur hymen prêt à se conclure, alloit bientôt lui imposer silence. On partit, Eraste fut du voyage, & c'étoit encore un raffinement de l'amour-propre de Floricourt. Il sçavoit qu'Eraste étoit son rival, & son rival malheureux: c'étoit le témoin le plus flatteur qu'il pût avoir de son triomphe; aussi l'avoit-il bien ménagé. Ses attentions pour lui avoient un air de compassion & de supériorité dont Eraste s'impatientoit quelquefois; mais l'amitié tendre & délicate de Lucile le dédommageoit de ces humiliations, & la crainte de lui déplaire les lui faisoit dissimuler. Cependant, sûr comme il l'étoit qu'ils alloient à

la campagne pour s'aimer en liberté, comment put-il se résoudre à les suivre ? C'est la réflexion que Lucile fit comme nous ; elle eût voulu l'en empêcher ; mais la partie étoit arrangée, il n'étoit plus tems de la rompre. Du reste, Artenice étoit jeune & belle. La solitude, l'occasion, la liberté, l'exemple, la jalousie & le dépit pouvoient engager Eraste à tourner vers elle des vœux que Lucile ne pouvoit plus écouter. Lucile étoit assez modeste pour penser qu'on pouvoit lui être infidele, & assez juste pour le desirer ; mais c'étoit peu connoître le cœur & le caractere d'Eraste.

Artenice étoit une de ces femmes pour qui l'amour est un arrangement de société, qui s'offensent d'un long respect, qui s'ennuyent d'un amour constant, & qui comptent assez sur la probité des hommes pour s'y livrer sans réserve, & les quitter sans ménagement. On lui avoit dit : Nous allons passer quelque tems à la campagne, Eraste y vient, voulez-vous en être ? Elle avoit répondu avec un sourire : Volontiers, cela sera plaisant ; & la partie s'étoit liée. Ce fut pour Eraste un tourment de plus. Artenice avoit entendu faire à Lucile l'éloge de son ami,

comme de l'homme du monde le plus ſage, le plus honnête & le plus réſervé. Cela eſt charmant, diſoit Artenice en elle-même; voilà un homme que l'on peut prendre & renvoyer ſans précaution & ſans éclat. Heureux ou malheureux, cela ne dit mot: on n'eſt à ſon aiſe qu'avec ces gens-là. Un Eraſte eſt une trouvaille. On juge bien d'après ces réflexions qu'Eraſte fut agacé.

Floricourt étoit auprès de Lucile d'une aſſiduité déſolante pour un rival malheureux. Lucile avoit beau ſe contraindre; ſes regards, ſa voix, ſon ſilence même la trahiſſoit. Eraſte étoit au ſupplice, mais il renfermoit ſa douleur; Artenice en femme habile s'éloignoit à propos, & engageoit Eraſte à la ſuivre. Qu'ils ſont heureux, lui dit-elle un jour en ſe promenant avec lui! Tout occupés l'un de l'autre, ils ſe ſuffiſent mutuellement, ils ne vivent que pour eux-mêmes. C'eſt un grand bien que d'aimer, qu'en dites-vous? Oui, Madame, répondit Eraſte les yeux baiſſés; c'eſt un grand bien quand on eſt deux. — Mais vraiment on eſt toujours deux: je ne vois pas que l'on ſoit ſeul au monde. — Je veux dire, Madame, deux cœurs également ſenſibles,

ſibles, faits pour s'aimer également. — Egalement! cela eſt bien rigoureux. Pour moi, il me ſemble que l'on doit être moins difficile, & ſe contenter de l'à-peu-près. Hé quoi! ſi j'ai plus de ſenſibilité dans le caractere que celui qui s'attache à moi, faut-il que je l'en puniſſe? Chacun donne ce qu'il a, & l'on n'a rien à reprocher à celui qui met dans la ſociété la doſe de ſentiment qu'il a reçue de la nature. J'admire comme les cœurs les plus froids ſont toujours les plus délicats. Vous, par exemple, vous ſeriez homme à prétendre que l'on ſe paſſionnât pour vous. — Moi, Madame, je ne prétends à rien. — Vous avez tort, ce n'eſt pas-là ce que je veux dire. Vous avez dequoiſé duire une femme aſſûrément: je ne ſerois même pas étonnée qu'on ſe prît pour vous d'inclination. — Cela peut être, Madame: en fait de folie je ne doute de rien; mais ſi on faiſoit celle de m'aimer, on ſeroit, je crois, fort à plaindre. — Eſt-ce un avis, Monſieur, que vous avez la bonté de me donner? — A vous, Madame! je me flatte que vous ne me croyez ni aſſez ſot ni aſſez fat pour vous donner de tels avis. — Fort bien, vous parlez en général, & vous m'exceptez par politeſſe. — L'exception

même eſt inutile, Madame; vous n'êtes pour rien dans tout ceci — Mais pardonnez-moi, Monſieur; c'eſt moi qui vous dis que vous avez de quoi plaire, qu'on peut très-bien vous aimer à la folie, & c'eſt à moi que vous répondez qu'on ſeroit fort à plaindre ſi l'on vous aimoit. Rien n'eſt plus perſonnel, ce me ſemble. Hé bien? vous voilà embarraſſé? — J'avoue que la plaiſanterie m'embarraſſe. Je ne ſçais point y répondre, & il n'eſt pas généreux de m'attaquer avec des armes que je n'ai point. — Et ſi je parlois ſérieuſement, Eraſte? ſi rien au monde n'étoit plus ſincere? — Je quitte la partie, Madame: la ſituation où je me trouve ne me permet pas de vous amuſer plus long-tems. Ah! ma foi, il en tient tout de bon, dit-elle en le ſuivant des yeux. Le ton léger, l'air riant que j'ai pris, l'ont piqué; c'eſt un homme à ſentiment, il faut lui parler ſon langage. A demain, dans ce boſquet, encore un tour de promenade, & ma victoire eſt décidée.

La promenade d'Eraſte avec Artenice avoit paru longue à Lucile. Eraſte en revint tout rêveur, & Artenice triomphante. Hé bien? dit tout bas Lucile à

ſon

son amie, que pensez-vous d'Eraste? — Mais j'en suis assez contente, il ne m'a point ennuyée, & c'est beaucoup; il a des choses excellentes, & l'on peut en faire un homme aimable. Je lui trouve seulement le ton un peu romanesque. Il veut du sentiment. Défaut d'Usage, préjugé de Province dont il est facile de le corriger. *Il veut du sentiment*, dit Lucile en elle-même! ils en sont aux conditions! C'est aller loin dans une entrevue. Il me semble qu'Eraste prend son parti de bonne grace. Mais quoi? s'il est assez heureux, est-ce à moi de le trouver mauvais? Cependant il a eu tort de vouloir me persuader qu'il étoit si fort à plaindre. Il auroit pu épargner à ma délicatesse les reproches douloureux qu'il sçavoit bien que je me faisois. C'est la manie des Amans d'exagérer toujours leurs peines. Enfin le voilà consolé, & me voilà bien soulagée.

Lucile, dans cette idée, se contraignit un peu moins avec Floricourt. Eraste, à qui rien n'échappoit, fut plus triste que de coutume. Lucile & Artenice attribuerent sa tristesse à la même cause. Une passion naissante produit toujours cet effet-là. Le lendemain, Artenice ne manqua

qua point de ménager un tête-à-tête à Lucile & à Floricourt, en amenant avec elle Eraſte.

Vous êtes fâché, lui dit-elle; je veux me réconcilier avec vous. Je vois, Eraſte, que vous n'êtes pas un de ces hommes avec qui l'amour doit ſe traiter en plaiſanterie: vous regardez un engagement comme la choſe du monde la plus ſérieuſe; je vous en eſtime davantage. — Moi! point du tout, Madame; je ſuis très-perſuadé qu'un amour ſérieux eſt la plus haute extravagance, & qu'il n'eſt un plaiſir qu'autant qu'il eſt un jeu. — Accordez-vous donc avec vous-même. Hier au ſoir vous vouliez une égale ſenſibilité, une inclination mutuelle — Je voulois la choſe impoſſible, ou du-moins la choſe du monde la plus rare; & je tiens qu'à moins de cet accord ſi difficile, & auquel il faut renoncer, le plus ſage & le plus ſûr parti eſt de faire un jeu de l'amour, ſans y attacher un prix & une importance chimériques. — Ma foi, mon cher Eraſte, vous parlez d'or. En effet, pourquoi ſe tourmenter vainement à s'aimer plus qu'on ne peut? On ſe convient, on s'arrange: on s'ennuye, & l'on ſe quitte. Au bout du compte on a eu du plaiſir; c'eſt

c'eſt un tems bien employé, & plût au Ciel pouvoir ainſi s'amuſer toute la vie! — Voilà, diſoit Eraſte en lui-même, une humeur bien accommodante. Je vois, pourſuivit-elle, ce qu'on appelle des paſſions ſérieuſes: rien de plus triſte, rien de plus ſombre. L'inquiétude, la jalouſie aſſiégent deux malheureux. Ils prétendent ſe ſuffire, & ils s'ennuyent à la mort. — Ah, Madame! que dites-vous? rien ne leur manque s'ils s'aiment bien. Cette union eſt le charme de la vie, les délices de l'ame, la plénitude du bonheur. — Ma foi, Monſieur, vous êtes fou avec vos diſparates éternelles. Que voulez-vous donc, je vous prie? — Ce qui ne ſe trouve point, Madame, & ce qu'on ne verra peut-être jamais. — Voilà une belle exſpectative! & en attendant votre cœur ſera deſœuvré? — Hélas! plût au Ciel qu'il pût l'être! — Il ne l'eſt donc pas, Eraſte? — Non ſans-doute, Madame, & vous plaindriez ſon état ſi vous pouviez le concevoir. A ces mots il s'éloigna en levant les yeux au Ciel, & en pouſſant un profond ſoupir. Voilà donc, dit Artenice, ce qu'on appelle un homme réſervé! Il l'eſt ſi fort qu'il en eſt bête. Heureuſement je ne me ſuis point com-

compromiſe. Peut-être aurois-je dû lui parler plus clairement : il faut aider les gens timides. Mais il s'en va ſur une exclamation, ſans donner le tems de lui demander ce qui l'arrête & ce qui l'afflige. Nous verrons : il faudra bien qu'il s'explique ; car enfin je ſuis compromiſe, & il y va de mon honneur.

Floricourt voulut pendant le ſouper s'amuſer aux dépens d'Eraſte. Hé bien, dit-il à Artenice, où en êtes-vous ? on n'a rien de caché pour ſes amis, & nous vous en donnons l'exemple. Bon, dit Artenice avec dépit, ſçavons-nous profiter des exemples qu'on nous donne ? ſçavons-nous même ce que nous voulons ? Si l'on parle d'un amour ſérieux, Monſieur le traite de badinage ; ſi l'on ſe prête au badinage, Monſieur revient au ſérieux. Il vous eſt facile, Madame, dit Eraſte, de me donner un ridicule ; je me prête à cela tant qu'on veut. Hé, Monſieur ! ce n'eſt pas mon deſſein ; mais nous ſommes avec nos amis, expliquons-nous ſans aucun myſtere. Nous n'avons pas le tems de nous obſerver & de nous deviner l'un l'autre. Je vous plais, vous me l'avez fait entendre. Je ne vous diſſimule point que vous me convenez aſſez.

Nous

Nous ne sommes pas ici pour être spectateurs inutiles; l'honnêteté même exige que nous soyons occupés : finissons & entendons-nous. Comment voulez-vous m'aimer? comment voulez-vous que je vous aime? Moi! Madame, s'écria Eraste, je ne veux point que vous m'aimiez. — Quoi Monsieur, vous m'avez donc trompée? — Point du tout, Madame; j'atteste le Ciel que je ne vous ai pas dit un mot qui ressemble à de l'amour. Oh! pour le coup, dit-elle en se levant de table, voilà une effronterie qui me passe. Floricourt voulut la retenir. Non, Monsieur, je ne puis soutenir la vue d'un homme qui ose nier les tristes & fades déclarations dont il m'a excédée, & que j'ai eu la bonté de souffrir, prévenue par les éloges qu'on m'avoit faits, je ne sçais pourquoi, de ce maussade personnage.

Artenice est partie furieuse, dit Lucile à Eraste en le revoyant le lendemain. Que s'est-il donc passé entre vous? Des propos en l'air, Madame, dont le résultat de ma part a été, que rien n'étoit plus à craindre qu'un amour sérieux, que rien n'étoit plus méprisable qu'un amour frivole. Artenice m'a vu soupirer, elle a pris mes soupirs pour elle. Je l'ai détrom-

trompée, & voilà tout. Vous l'avez détrompée; c'est d'un galant homme, mais il falloit vous y prendre avec plus de ménagement. Quoi! Madame, elle ose vous dire que nous en sommes au point de nous aimer, & vous voulez que je me modere? Qu'auriez-vous pensé de mon aveu ou de mon silence? — Que vous étiez raisonnable, & que vous preniez le bon parti. Artenice est encore jeune & belle, & votre liaison n'eût-elle été qu'un amusement. — Je ne suis point d'humeur de m'amuser, Madame, & je vous prie de m'épargner des conseils dont je ne profiterai jamais. Cependant vous voilà seul avec nous, & vous sentez vous-même que vous jouerez ici un bien étonnant personnage. — Je jouerai, Madame, le personnage d'un ami : rien n'est plus honnête, ce me semble. — Mais, Eraste, comment pouvez-vous y tenir? — C'est mon affaire, Madame, ne vous inquiétez pas de moi. — Il faut bien que je m'en inquiete; car enfin je connois votre situation, elle est affreuse. — Cela peut être, mais il ne dépend ni de vous ni de moi de la rendre meilleure : croyez-moi, n'en parlons plus. — N'en parlons plus, c'est bientôt dit; mais vous souffrez, &

j'en

j'en ſuis la cauſe. — Hé! non Madame, non, je vous l'ai dit cent fois; vous n'avez rien à vous reprocher : au nom de Dieu ſoyez tranquille. — Je le ſerois, ſi vous pouviez l'être. — Oh! pour le coup, vous êtes cruelle. Quand vous vous obſtinerez à ſçavoir ce qui ſe paſſe dans mon ame, je n'en aurai pas une peine de moins, & vous en aurez un chagrin de plus : de grace oubliez que je vous aime — Hé! comment l'oublier? je le vois à chaque inſtant. —— Vous voulez donc que je m'éloigne? — Mais notre ſituation l'exigeroit. — Fort bien : chaſſez-moi, cela ſera plutôt fait. — Moi, vous chaſſer, vous, mon ami! c'eſt pour vous que je ſuis en peine. — Oh bien! pour moi, je vous déclare que je ne puis vivre ſans vous. — Vous le croyez; mais l'abſence? — L'abſence! le beau remede pour un amour comme le mien! — N'en doutez pas, mon cher Eraſte; il eſt des femmes plus aimables & moins injuſtes que moi. — J'en ſuis fort aiſe, mais cela m'eſt égal. — Il vous le ſemble dans ce moment. — Je ſuis en ce moment ce que je ſerai toute ma vie : je me connois, je connois les femmes. N'ayez pas peur
 qu'au-

qu'aucune d'elles me rende heureux ni malheureux. — Je veux croire que vous ne vous attacherez pas d'abord, mais vous vous diſſiperez dans le monde — Et avec quoi? rien ne m'amuſe. Ici du-moins je n'ai pas le tems de m'ennuyer: je vous vois, ou je vais vous voir; vous me parlez avec bonté; je ſuis ſûr que vous ne m'oubliez pas; & ſi j'étois loin de vous, j'ai une imagination qui feroit mon ſupplice. — Et que pourroit-elle vous peindre de plus cruel que ce que vous voyez? — Je ne vois rien, Madame; je ne veux rien voir: épargnez-moi vos confidences. — J'admire en-vérité votre modération. — Oui, j'ai un grand mérite à être modéré! & voulez-vous que je vous batte? — Non; mais on ſe plaint. — Et de quoi? — Je ne ſçais; mais je ne puis concilier tant d'amour avec tant de raiſon. — Ma foi, Madame, chacun aime à ſa maniere; la mienne n'eſt pas d'extravaguer. S'il falloit des injures pour vous plaire, j'en dirois tout comme un autre: mais je doute que cela réuſſît. — Je n'y perds rien, Eraſte; & dans le fond du cœur. — Non, je vous jure que mon cœur vous reſpecte autant que ma bouche. Je ne me ſuis

ſuis pas ſurpris un moment de colere contre vous.— Cependant vous vous conſumez, je le vois bien. — La mélancolie vous gagne. — Je ne ſuis pas gai. — Vous mangez à peine. — On vit à moins.— Je ſuis ſûre que vous ne dormez point — Pardonnez-moi, je dors un peu, & c'eſt-là mon meilleur tems ; car je vous vois dans le ſommeil telle à-peu-près que je vous ſouhaite. — Eraſte ! Lucile ? — Vous m'offenſez. — Oh ! parbleu, Madame, c'en eſt trop que de vouloir m'ôter mes ſonges. Dans la réalité vous êtes telle que bon vous ſemble ; permettez du-moins qu'en idée vous ſoyez telle qu'il me plait — Ne vous fâchez point, & parlons raiſon. Ces mêmes ſonges, que je ne dois point ſçavoir, entretiennent votre paſſion. — Tant mieux, Madame, tant mieux ; je ſerois bien fâché d'en guérir — Et pourquoi vous obſtiner à m'aimer ſans eſpérance ? — Sans eſpérance ! je n'en ſuis-pas-là : ſi vos ſentimens étoient juſtes, ils ſeroient durables. Mais ... — Ne vous flattez point, Eraste ; j'aime, & c'eſt pour toute ma vie. — Je ne me flatte point, Lucile ; c'eſt vous qui vous calomniez. Votre amour eſt un accès qui n'aura que ſon période. Il n'eſt

pas honnête de médire de ſon rival : je me tais ; mais je m'en rapporte à la bonté de votre eſprit, à la délicateſſe de votre cœur. — Ils ſont aveugles l'un & l'autre. — C'eſt avouer qu'ils ne le ſont pas : il faut avoir vu ou entrevoir encore pour reconnoître qu'on voit mal. — Hé bien ! je l'avoue, il me ſouvient d'avoir trouvé des défauts à Floricourt ; mais je ne lui en connois plus. — La connoiſſance vous reviendra, Madame, & je m'en repoſe ſur lui. — Er ſi j'épouſe Floricourt, comme en effet tout s'y diſpoſe ? — En ce cas je n'aurai plus rien à eſpérer ni à craindre, & mon parti eſt déjà pris. Et quel eſt-il ? — De ceſſer de vous aimer. — Et comment cela ? — Comment ? parbleu rien n'eſt ſi aiſé. Si j'étois à l'armée, & qu'une balle ? — O Ciel ! — Eſt-il ſi mal-aiſé de ſuppoſer qu'on eſt à l'armée ? — Ah cruel ami, qu'oſez vous dire ? & avec quelle légéreté vous m'annoncez un malheur dont je ne me conſolerois jamais ! Lucile s'attendriſſoit à cette idée, quand Floricourt vint les trouver. Eraſte les laiſſa bientôt ſeuls ſuivant ſon uſage. Notre ami, ma chere Lucile, dit Floricourt, eſt un mortel fort ennuyeux, qu'en dites-vous ? C'eſt un honnête hom-

homme, répondit Lucile, dont je respecte les vertus. — Ma foi, avec ses vertus, il feroit bien d'aller rêver ailleurs; il faut de la gaieté, de la société à la campagne. — Peut-être a-t-il quelque sujet d'être triste & solitaire. — Oui, je le crois, & je le devine. Vous rougissez, Lucile! je serai discret, & votre embarras m'impose silence. — Et quel seroit mon embarras, Monsieur? vous croyez qu'Eraste m'aime, & vous avez raison de le croire. Je le plains, je le conseille, je lui parle comme son amie; il n'y a pas là de quoi rougir. Un tel aveu, belle Lucile, vous rend encore plus estimable, mais convenez qu'il vient un peu tard. — Je n'ai pas cru, Monsieur, devoir vous dire un secret qui n'étoit pas le mien, & je vous l'aurois caché toute ma vie, si vous ne l'aviez pas surpris. Il y a dans ces sortes de confidences une ostentation & une cruauté qui ne sont point dans mon caractere. Il faut sçavoir respecter du-moins les malheureux qu'on a faits. Voilà de l'héroïsme, s'écria Floricourt du ton du dépit & de l'ironie! Et cet ami que vous traitez si bien, sçait-il à quel point nous en sommes? — Oui, Monsieur, je lui ai tout dit. — Et il a la bonté de de-

meurer encore ici! — Je le disposois à s'en aller. — Ah! je n'ai plus rien à dire: j'aurois été surpris si votre délicatesse n'avoit pas prévenu la mienne. Vous avez senti l'indécence de souffrir auprès de vous un homme qui vous aime, au moment où vous allez vous déclarer pour son rival: il y auroit même de l'inhumanité à le rendre témoin du sacrifice que vous m'en faites. Et à quand son départ? — Je ne sçais; je n'ai pas eu le courage de le lui prescrire, & il n'a pas la force de s'y déterminer. Vous plaisantez, Lucile: & qui lui proposera donc de nous délivrer de sa présence? il ne seroit pas honnête que ce fût moi. — Ce sera moi, Monsieur, n'en ayez point d'inquiétude. — Et quelle inquiétude, Madame? me feriez-vous l'honneur de me croire jaloux? Je vous déclare que je ne le suis point: ma délicatesse n'a que vous pour objet, & pour peu qu'il vous en coûte. — Il m'en coûtera, n'en doutez point, d'ôter à un ami respectable la seule consolation qui lui reste; mais je sçais me faire violence. — Violence, Madame! cela est bien fort. Je ne veux point de violence; ce seroit le moyen de me rendre odieux, & je vais pres-

presser moi-même cet ami respectable de ne pas vous abandonner. — Poursuivez, Monsieur; la plaisanterie est fort à sa place, & je mérite en effet que vous me parliez sur ce ton. Je suis au désespoir de vous avoir déplû, Madame, lui dit Floricourt en voyant ses yeux mouillés de larmes. Pardonnez-moi mon imprudence: je ne sçavois pas tout l'intérêt que vous preniez à mon rival & à votre ami. A ces mots, il la laissa pénétrée de douleur.

Eraste de retour la trouva dans cette situation: Qu'est ce donc, Madame? lui dit-il en l'abordant, les pleurs inondent votre visage? — Vous voyez, Monsieur, la plus malheureuse de toutes les femmes: je sens que ma foiblesse me perd, & je ne puis m'en guérir. Un homme à qui j'ai tout sacrifié, doute encore de mes sentimens. Il me méprise, il me soupçonne. — J'entends, Madame, il est jaloux; il faut le tranquilliser. Il y va de votre repos, & il n'est rien que je ne sacrifie à un intérêt qui m'est si cher. Adieu; puissiez-vous être heureuse! j'en serai moins malheureux. Les larmes de Lucile redoublerent à ces mots. Je vous ai exhorté à me fuir, lui dit-elle; je

vous y exhortois en amie & pour vous-même. L'effort que je faisois sur mon ame n'avoit rien d'humiliant; mais vous éloigner pour complaire à un homme injuste, pour lui ôter un soupçon que je n'aurois jamais dû craindre; être obligée de justifier l'amour par le sacrifice de l'amitié, c'est une chose honteuse & accablante. Jamais rien ne m'a tant coûté. — Il le faut, Madame, si vous aimez Floricourt. — Oui, mon cher Eraste, plaignez-moi: je l'aime, & j'ai beau me le reprocher. Eraste n'en entendit pas davantage: il partit.

Floricourt mit tout en usage pour appaiser Lucile; il étoit d'une douceur, d'une complaisance sans égale, quand on avoit fait sa volonté. Eraste fut presqu'oublié; & que n'oublie-t-on pas pour ce qu'on aime, quand on a le bonheur de se croire aimé! Un seul amusement, hélas! bien innocent, restoit encore à Lucile dans leur solitude. Elle avoit élevé un serin, qui par un instinct merveilleux répondoit à ses caresses. Il connoissoit sa voix, il voloit au-devant d'elle; il ne chantoit qu'en la voyant, il ne mangeoit que sur sa main, il ne buvoit que de sa bouche: elle lui donnoit la liber-

berté, il n'en jouissoit qu'un moment; & si-tôt qu'elle l'appelloit, il fendoit l'air avec vîtesse. Dès qu'il étoit sur son sein, le sentiment sembloit agiter ses ailes & précipiter les battemens de son gosier mélodieux. Croiroit-on que l'orgueilleux Floricourt fût offensé de l'attention que donnoit Lucile à la sensibilité & au badinage de ce petit animal? — Je veux sçavoir, dit-il un jour en lui-même, si l'amour qu'elle a pour moi est au-dessus de ces foiblesses. Il seroit plaisant qu'elle fût plus attachée à son serin qu'à son Amant. Cela est possible; j'en ferai l'épreuve, & pas plus tard que ce soir. Où est donc le petit oiseau, lui dit-il en l'abordant avec un sourire? — Il jouit du ciel & de la liberté, il voltige dans ces jardins. — Et ne craignez-vous pas qu'à la fin il ne s'y accoutume, & qu'il ne revienne plus? — Je le lui pardonnerai, s'il se trouve plus heureux. — Ah! de grace, voyons s'il vous est fidele. Voulez-vous bien le rappeller? Lucile fit le signal accoutumé, & l'oiseau vola sur sa main. — Il est charmant, dit Floricourt; mais il vous est trop cher, j'en suis jaloux, & je veux tout ou rien de la personne que j'aime.

A ces mots, il voulut prendre l'oiseau chéri pour l'étouffer; elle jetta un cri, le serin s'envola. Lucile, épouvantée, pâlit & perdit connoissance. On accourut, on la rappella à la vie. Dès qu'elle ouvrit les yeux, elle vit à ses pieds, non l'homme qu'elle aimoit le plus, mais de tous les mortels le plus odieux pour elle. Allez, Monsieur, lui dit-elle avec horreur: ce dernier trait vient de m'éclairer sur votre affreux caractere; j'y vois autant de bassesse que de cruauté. Sortez de chez moi pour n'y rentrer jamais. Vous êtes trop heureux que je me respecte encore plus que je ne vous méprise. O mon cher & digne Eraste! à qui vous aurois-je sacrifié? Floricourt sortit, frémissant de honte & de rage: l'oiseau revint caresser sa belle Maîtresse, & il n'est pas besoin de dire qu'Eraste se vit rappellé.

LE PHILOSOPHE SOI-DISANT.

CLARICE depuis quelques années n'entendoit parler que de Philosophes. Qu'est-ce donc que cette espece d'hommes-là, dit-elle? Je voudrois bien en voir quelqu'un. On la prévint que les vrais Philosophes étoient rares, qu'ils se communiquoient peu; qu'au reste c'étoient de tous les hommes les plus simples, & qu'ils n'avoient rien de singulier. Il y en a donc de deux sortes? ditelle; car dans tous les récits que j'entends, un Philosophe est un être bizarre qui fait profession de ne ressembler à rien. De ceux-là, lui dit-on, il y en a par-tout, vous en aurez: cela est facile.

Clarice étoit à la campagne avec une de ces Sociétés qu'on appelle frivoles, & qui ne demandent qu'à s'amuser. On lui présenta quelques jours après le sentencieux Ariste. Monsieur est donc Philosophe, n'est-ce pas? — Mais Madame, c'est la science du bien & du mal, ou si vous voulez la sagesse. Ce n'est que cela, dit Doris? Et le fruit de cette sagesse, pour-

pourſuivit Clarice, eſt d'être heureux ſans-doute? — Ajoutez, Madame, de faire des heureux. Je ſerois donc Philoſophe auſſi, dit à demi voix la naïve Lucinde, car on m'a répété cent fois qu'il ne tenoit qu'à moi d'être heureuſe en faiſant des heureux. Bon! qui ne ſait pas cela, reprit Doris, c'eſt le ſecret de la Comédie.

Ariſte, avec le ſourire du mépris, leur fit entendre que le bonheur philoſophique n'étoit pas celui que peut goûter & faire goûter une jolie femme. — Je m'en doutois bien, dit Clarice, & rien ne ſe reſſemble moins, je crois, qu'une jolie Femme & un Philoſophe; mais voyons d'abord comment le ſage Ariſte s'y prend pour être heureux lui-même. — Cela eſt tout ſimple, Madame: je n'ai point de préjugés, je ne dépends de perſonne, je vis de peu, je n'aime rien, & je dis tout ce que je penſe. N'aimer rien, obſerva Cléon, me ſemble une diſpoſition peu favorable à faire des heureux. Hé, Monſieur, repliqua le Philoſophe, ne fait-on du bien qu'à ce qu'on aime? Affectionnez-vous le miſérable que vous ſoulagez en paſſant? C'eſt ainſi que nous diſtribuons à l'humanité le ſecours de nos lumieres. Et c'eſt, dit Doris, avec des lumie-

mieres que vous faites des heureux? — Oui, Madame, & que nous le ſommes. La groſſe Préſidente de Ponval trouvoit ce bonheur-là bien mince. Un Philoſophe a-t-il bien du plaiſir, demanda Lucinde? — Il n'en a qu'un, Madame, celui de les mépriſer tous. — Cela doit être fort amuſant, dit bruſquement la Préſidente! Et ſi vous n'aimez rien, Monſieur, que faites vous donc de votre ame? — Ce que j'en fais? Je l'employe au ſeul uſage qui ſoit digne d'elle. Je contemple, j'obſerve les merveilles de la Nature. Hé, que peut-elle avoir pour vous d'intéreſſant cette Nature, reprit Clarice, ſi les hommes, ſi vos ſemblables n'ont rien qui vous puiſſe attacher? — Mes ſemblables, Madame! je ne diſpute pas ſur les termes, mais celui-là eſt un peu fort. Quoi qu'il en ſoit, la Nature que j'étudie a pour moi l'attrait de la curioſité qui eſt le reſſort de l'intelligence, comme ce qu'on appelle le deſir eſt le mobile du ſentiment. Oui dà, je conçois, dit Doris, que la curioſité eſt quelque choſe; mais le deſir, Monſieur, ne le comptez-vous pour rien? Le deſir, je vous l'ai dit, eſt un attrait d'une autre eſpece. — Pourquoi donc vous livrer à

l'un

l'un de ces attraits, tandis que vous résistez à l'autre? — Ah! Madame, c'est que les jouissances de l'esprit ne sont mêlées d'aucune amertume, & que toutes celles du sentiment renferment un poison caché. Mais du-moins, lui demanda Cléon, vous avez des sens? — Oui, j'ai des sens si vous voulez, mais ils n'ont aucun empire sur moi: mon ame en reçoit les impressions comme une glace, & il n'y a que les objets de l'intelligence pure qui puissent m'affecter vivement. Voilà un bien froid personnage, dit tout bas Doris à Clarice! qui t'a mené cet homme-là! Paix, lui répondit Clarice, cela est bon pour la campagne, il y a moyen de s'en divertir.

Cléon, qui vouloit encore développer le caractere d'Ariste, lui témoigna sa surprise de le voir résolu à ne rien aimer; car enfin, disoit-il, ne connoissez-vous rien d'aimable? Je connois des surfaces, reprit le Philosophe, mais je sai me défier du fond. Il reste à savoir, dit Cléon, si cette méfiance est fondée. — Oh très-fondée, vous pouvez m'en croire: j'en ai assez vu pour me convaincre que ce Globe-ci n'est peuplé que de sots, de méchans & d'ingrats. Si vous y regardiez

diez bien, lui dit Clarice sur le ton du reproche, vous seriez moins injuste, & peut-être aussi plus heureux.

Le Sage, un moment interdit, ne fit pas semblant d'avoir entendu. On annonça le dîner, il donna la main à Clarice, & se mit auprès d'elle à table. Je veux, lui disoit elle, vous réconcilier avec l'humanité. — Il n'y a pas moyen, l'homme est le plus vicieux des êtres. Quoi de plus cruel, par exemple, que le spectacle de votre dîner? combien d'animaux innocens immolés à la voracité de l'homme? ce Bœuf, quel mal vous avoit-il fait? & ce Mouton, symbole de la candeur, quel droit aviez-vous sur sa vie? & ce Pigeon, l'ornement de nos toits, qu'on vient d'arracher à la tendre Colombe? O Ciel, s'il y avoit un Buffon parmi les animaux, dans quelle classe placeroit-il l'Homme? Le Tigre, le Vautour, le Requin lui céderoient le premier rang parmi les especes voraces. Tout le monde conclut que le Philosophe ne se nourrissoit que de légumes, & l'on n'osoit lui offrir de ces viandes qu'il parcouroit avec pitié. Donnez, donnez, dit-il: puisqu'on a tant fait que de les égorger, il faut bien que quelqu'un les mange.

Il

Il déclamoit ainsi en mangeant de tout, contre la profusion des mets, leur recherche, leur délicatesse: Ah l'heureux tems, disoit-il, où l'Homme broutoit avec les Chevres! Donnez-moi à boire, je vous prie. La Nature a bien dégénéré! Le Philosophe s'enyvra en faisant la peinture du clair ruisseau où se desaltéroient ses peres.

Cléon saisit ce moment où le vin fait tout dire, pour démêler le principe de ce chagrin philosophique qui se répandoit sur le genre humain. Hé-bien, demanda-t-il à Ariste, vous voilà avec les hommes; les trouvez-vous si odieux? Avouez que vous les condamniez sur parole, & qu'ils ne méritent pas tout le mal qu'on en dit. — Sur parole, Monsieur! apprenez qu'un Philosophe ne juge que d'après lui: c'est parce que j'ai bien vu, bien développé les hommes, que je les crois vains, orgueilleux, injustes. — Ah de grace, interrompit Cléon, épargnez-nous un peu: notre admiration pour vous mérite au moins des ménagemens; car enfin vous ne sauriez nous reprocher de ne pas honorer le mérite. Et comment l'honorez-vous, repliqua vivement le Philosophe? est-ce en le négligeant, en l'a-

l'abandonnant qu'on l'honore? Ah! les Philosophes de la Grece étoient les Oracles de leur siecle, les Législateurs de leur Patrie. Aujourd'hui la sagesse & la vertu languissent oubliées; l'intrigue, la bassesse, la servitude obtiennent tout. Si cela étoit, dit Cléon, ce seroit peut-être la faute des grands hommes qui dédaignent de se montrer. — Et voulez-vous qu'ils se jettent à la tête, ou pour mieux dire aux pieds des dispensateurs des récompenses? Il est vrai, dit Cléon, que l'on pourroit leur en épargner la peine, & qu'un homme tel que vous (pardon si je vous nomme.) Il n'y a pas de mal, reprit humblement le Philosophe. — Un homme tel que vous devroit être dispensé de faire sa cour. — Moi! Faire ma cour? Ah! qu'ils s'y attendent; je ne crois pas que leur orgueil ait jamais à s'en applaudir: je sçai m'apprécier graces au Ciel, & j'irois vivre dans les déserts plutôt que de dégrader mon être. Ce seroit bien dommage, dit Cléon, que la société vous perdît: né pour éclairer l'humanité, vous devez vivre au milieu d'elle. Vous ne sauriez croire, Mesdames, le bien que fait un Philosophe à la Terre: je gage que Monsieur a découvert une foule de

 vé-

vérités morales, & qu'il y a peut-être aujourd'hui cinquante vertus de sa façon. Des vertus, reprit Ariste en baissant les yeux? Je n'en ai pas imaginé beaucoup, j'ai dévoilé bien des vices. Hé, Monsieur! lui dit Lucinde, que ne leur laissiez-vous leur voile? ils auroient la laideur de moins. — Ma foi je suis votre servante, reprit Madame de Ponval, j'aime mieux un vice décidé qu'une vertu équivoque: du moins l'on sait à quoi s'en tenir. — Et cependant voilà comme on nous récompense, s'écrie Ariste avec dépit! aussi j'ai pris le parti de n'exister que pour moi-même: le monde ira comme il pourra. Non, lui dit poliment Clarice en se levant de table, je veux que vous existiez pour nous. Avez-vous à Paris quelque affaire pressée? — Aucune, Madame: un Philosophe n'a point d'affaire. — Hé bien, je vous retiens ici. La campagne doit plaire à la Philosophie, & je vous y promets la solitude, le repos & la liberté. La liberté, Madame, dit le Philosophe à demi-voix! je crains bien que vous ne me manquiez de parole.

La promenade dispersa la compagnie, & Ariste avec un air rêveur feignit d'aller

ler méditer dans une allée, où il digéra sans penser à rien. Je me trompe, il pensoit à Clarice, & il se disoit à lui-même: Une jolie femme, une bonne maison, toutes les commodités de la vie; cela s'annonce bien! Voyons jusqu'au bout. Il faut avouer, poursuivoit-il, que la société est une plaisante scène: si j'étois galant, empressé, complaisant, aimable, on feroit à peine attention à moi; on ne voit que cela dans le Monde, & la vanité des femmes est rassasiée de ces hommages prodigués; mais, apprivoiser un ours, civiliser un Philosophe, fléchir son orgueil, amollir son ame, c'est un triomphe difficile & rare dont leur amour propre est flatté. Clarice vient d'elle-même se jetter dans mes filets; attendons-la sans nous compromettre.

La compagnie de son côté s'amusoit aux dépens d'Ariste. C'est un assez plaisant original, disoit Doris: qu'en ferons-nous? Une Comédie, répondit Cléon; & si Clarice veut m'en croire, mon plan est déjà tout tracé. Il communiqua son idée, tout le monde y applaudit, & Clarice après quelque difficulté consentit à jouer son rôle. Elle étoit beaucoup plus jeune & plus jolie qu'il ne falloit pour un Phi-

losophe, & quelques mots, quelques regards échappés à celui-ci sembloient répondre du dénouement. Elle se présenta donc comme par hazard dans l'allée où se promenoit Ariste: je vous détourne, lui dit-elle; pardon, je ne fais que passer. Vous n'êtes pas de trop Madame, & je puis méditer avec vous. Vous me ferez plaisir, dit Clarice: je m'apperçois qu'un Philosophe ne pense pas comme un autre homme, & je serai bien-aise de voir les choses par vos yeux. — Il est vrai, Madame, que la Philosophie semble créer un nouvel Univers: le vulgaire ne voit que des masses; les détails de la Nature sont un spectacle réservé pour nous: c'est pour nous qu'elle semble avoir disposé avec un art si merveilleux, les fibres de ces feuilles, l'étamine de ces fleurs, le tissu de cette écorce: une fourmilliere est pour moi une République, & chacun des atomes qui composent ce Monde, me paroît un Monde nouveau. Cela est admirable, dit Clarice! qu'est-ce qui vous occupoit en ce moment? Ces oiseaux, répondit le Sage. — Ils sont heureux, n'est-ce pas? — Ah très heureux sans doute! & peuvent-ils ne pas l'être? L'indépendance, l'égalité, peu de besoins,

ſoins, des plaiſirs faciles, l'oubli du paſſé, nulle inquiétude ſur l'avenir, & pour tout ſouci, le ſoin de vivre, & celui de perpétuer leur eſpece; quelles leçons Madame, quelles leçons pour l'humanité! — Avouez donc que la campagne eſt un ſéjour délicieux; car enfin elle nous rapproche de la condition des animaux, & comme eux nous ſemblons n'y avoir pour loix que le doux inſtinct de la Nature. — Ah Madame, que n'eſt-il vrai! Mais ce caractere eſt effacé du cœur des hommes: la ſociété a tout perdu. — Vous avez raiſon: cette ſociété eſt quelque choſe de bien gênant, & quand on n'a beſoin de perſonne il ſeroit tout ſimple de vivre pour ſoi. — Hélas! c'eſt ce que j'ai dit cent fois, c'eſt ce que je ne ceſſe d'écrire, mais perſonne ne veut m'écouter. Vous Madame, par exemple, qui ſemblez reconnoître la vérité de ce principe, auriez-vous la force de le pratiquer? Je ne puis que ſouhaiter, dit Clarice, que la Philoſophie devienne à la mode: je ne ſerai pas la derniere à la ſuivre, comme je ne dois pas être la premiere à l'afficher. — C'eſt le langage que chacun tient: perſonne ne veut ſe hazarder à donner l'exemple, & cependant l'humanité

gémit accablée sous le joug de l'opinion & dans les chaînes de l'usage. Que voulez-vous, Monsieur? notre repos, notre honneur, tout ce que nous avons de plus cher dépend des bienséances. — Hé bien Madame, observez-les ces bienséances tyranniques; ayez des vertus comme des habits, façonnées au goût du siecle, mais votre ame est à vous: la société n'a droit que sur les dehors, & vous ne lui devez que les apparences. Les bienséances dont on fait tant de bruit ne sont elles-mêmes que les apparences bien ménagées; mais l'intérieur, Madame, l'intérieur est le sanctuaire de la volonté, & la volonté est indépendante. Je conçois, dit Clarice, que je peux vouloir ce que bon me semble, pourvu que je m'en tienne-là. Vraiment sans doute, reprit le Philosophe, il vaut mieux s'en tenir-là que de risquer des imprudences; car, Madame, sçavez-vous ce que c'est qu'une femme vicieuse? C'est une femme qui ne s'observe, qui ne se respecte sur rien. Quoi, Monsieur, demanda Clarice en affectant un air satisfait, le vice n'est donc que dans l'imprudence? Avant de vous répondre, Madame, permettez-moi de vous interroger: Qu'est-ce que le vice à vos yeux? N'est-

N'est-ce pas ce qui trouble l'ordre, ce qui nuit, ou ce qui peut nuire? — C'est cela même. — Hé bien, Madame, tout cela se passe au dehors. Pourquoi donc soumettre au préjugé vos sentimens & vos pensées? Voyez dans ces oiseaux cette douce & fiere liberté que la Nature vous avoit donnée, & que vous avez perdue. Ah! dit Clarice avec un soupir, la mort de mon époux me l'avoit rendu, ce bien précieux; mais je touche au moment d'y renoncer encore. — O Ciel! qu'entens-je, s'écria-t-il? Allez-vous former une nouvelle chaîne? — Mais, je ne sçais. — Vous ne sçavez! — Ils le veulent. — Qui donc, Madame? Quels sont les ennemis qui osent vous le proposer? Non, croyez-moi, l'hymen est un joug, & la liberté est le bien suprême. Mais encore, quel est cet époux que l'on vous donne? — C'est Cléon. — Cléon, Madame? Je ne m'étonne plus de l'air aisé qu'il prend ici. Il interroge, il décide, il daigne être affable quelquefois, il a cette politesse avantageuse qui semble s'abaisser jusqu'à nous; on voit bien qu'il fait les honneurs de sa maison, & je sens désormais tout ce que je lui dois de respect & de déférence. — Vous vous devez l'un à l'autre une

une honnêteté mutuelle, & je prétends que chez moi tout le monde soit égal. — Vous le prétendez, Clarice! Ah, votre choix détruit l'égalité entre les hommes, & celui qui doit vous posséder... N'en parlons plus, j'en ai trop dit; ce séjour n'est pas fait pour un Philosophe. Permettez-moi de m'en éloigner. Non, lui dit-elle, j'ai besoin de vous, & vous me plongez dans des irrésolutions dont vous seul pouvez me tirer. Il faut avouer que la Philosophie est une chose bien consolante; mais si un Philosophe étoit un trompeur, ce seroit un dangereux ami! Adieu, je ne veux pas qu'on nous voie ensemble: je rejoins la compagnie, venez bientôt nous retrouver. Hé voilà donc, disoit-elle en s'éloignant, ce qu'on appelle un Philosophe? Courage, disoit-il de son côté! Cléon ne tient plus qu'à un fil. Clarice en rougissant rendit compte de la premiere Scene, & son début reçut des éloges; mais la Présidente fronçant le sourcil, Avez-vous prétendu, dit-elle, que je sois simple spectatrice? Non, non, je veux jouer mon rôle, & je réponds qu'il sera plaisant. Vous croyez subjuguer cet homme sage? point du tout; c'est moi qui aurai cet honneur-

peur-là. — Vous, Présidente! — Oh, vous avez beau rire: mes cinquante ans, mes trois mentons & ma moustache de tabac d'Espagne se moquent de toutes vos graces. Tout le monde applaudit à ce défi, en redoublant les éclats de rire. Rien n'est plus sérieux, reprit-elle, & si ce n'est pas assez d'une, vous n'avez qu'à vous réunir pour me disputer sa conquête; je vous brave toutes les trois. Allez, divine Doris, charmante Lucinde, merveilleuse Clarice, allez étaler à ses yeux tout ce que la coquetterie & la beauté ont de séduisant; je m'en moque. Elle dit ces mots d'un ton résolu à faire trembler ses rivales.

Cléon parut sombre & rêveur à l'arrivée d'Ariste, & Clarice prit avec le Philosophe l'air réservé du mystere. On parla peu, mais on lorgna beaucoup. Ariste se retirant dans son appartement, le trouva meublé avec toutes les recherches du luxe. O Ciel! dit-il à la compagnie qui pour s'amuser l'y avoit conduit, ô Ciel! n'est-il pas ridicule que tout cet appareil soit dressé pour le sommeil d'un homme? Est-ce ainsi que l'on dormoit à Lacédémone? O Licurgue, que dirois-tu? Une toilette à moi! C'est se moquer.

Me prend-on pour un Sibarite ? Je me retire, je n'y sçaurois tenir. Voulez vous, lui dit Clarice, que l'on démeuble exprès pour vous ? Jouissez, croyez-moi, des douceurs de la vie quand elles se présentent : un Philophe doit sçavoir se passer de tout & s'accommoder de tout. A la bonne heure, dit-il en s'appaisant, il faut bien vous complaire ; mais je ne dormirai jamais sur ce monceau de duvet. Ma foi, dit-il en se couchant, la mollesse est une jolie chose ! & le Sage s'endormit.

Ses songes lui rappellerent son entretien avec Clarice, & il se réveilla dans la douce idée que cette vertu de convention, qu'on nomme sagesse dans les femmes, lui résisteroit foiblement.

Il n'étoit pas levé encore ; un laquais vint lui proposer le bain. Le bain étoit d'un bon présage. Soit, dit-il, je me baignerai : le bain est d'institution naturelle. Quant aux parfums, la terre nous les donne ; ne dédaignons pas ses présens. Il eût bien voulu faire usage de cette toilette qu'il voyoit dressée, mais la pudeur le retint. Il se contenta de donner à sa négligence philosophique l'air le plus décent qu'il lui fut possible, & le miroir

roir fut vingt fois consulté. Comme vous voilà fait, lui dit Clarice en le voyant paroître ! pourquoi n'être pas mis comme tout le monde ? Cet habit, cette coëffure, vous donnent un air commun que vous n'avez pas naturellement. — Hé, Madame ! est-ce à l'air qu'on doit juger les hommes ? voulez-vous que je me soumette aux caprices de la mode, & que je sois mis comme vos Cléons ? — Pourquoi non, Monsieur, sçavez-vous bien qu'ils tirent avantage de votre simplicité ; & que c'est là sur-tout ce qui affoiblit dans les esprits la considération qui vous est dûe ? Moi-même, pour vous rendre justice, j'ai besoin de ma réflexion : le premier coup l'œil est contre vous, & c'est bien souvent ce premier coup d'œil qui décide. Pourquoi ne pas donner à la vertu tous les charmes qu'elle peut avoir ? — Non, Madame, l'artifice n'est pas fait pour elle. Plus elle est nue, plus elle est belle ; on la déguise en voulant l'orner. — Hé-bien, Monsieur, qu'elle se contemple elle seule tout à son aise : quant à moi, je vous déclare que cet air rustique & bas me déplait. N'est-il pas singulier, qu'ayant reçu de la Nature une figure distinguée, on fasse gloire de la

dégrader ? — Mais Madame, que diriez-vous si un Philosophe prenoit soin de sa parure, & se composoit comme vos Marquis ? Je dirois : il cherche à plaire & il fait bien ; car ne vous flattez pas, Ariste, on ne plait qu'avec beaucoup de soin. — Ah ! je ne desire rien tant que d'y réussir à vos yeux. — Si ce soin vous occupe, reprit Clarice avec un regard tendre, donnez-y du-moins un quart-d'heure. Jasmin ! Jasmin ! allez coëffer Monsieur. Ariste en rougissant se rendit enfin à ces douces instances. Voilà le Sage à sa toilette.

La main légere de Jasmin arrange avec art ses cheveux ; sa phisionomie se déploye, il admire la métamorphose, il a peine à la concevoir. Que diront-ils en me voyant, se demandoit-il à lui-même ? ils diront ce qu'il leur plaira, mais le Philosophe a fort bonne mine. Il se présente enflé d'orgueil, mais avec un air gauche & timide. Oh pour le coup, dit Clarice, voilà un joli homme. Il n'y a plus que cet habit dont la couleur afflige mes yeux. Ah Madame, au nom de ma gloire laissez-moi du moins ce caractere de la gravité de mon état. Hé quel est, s'il vous plait, cet état chimérique qui vous

vous tient tellement à cœur? J'approuve fort que l'on ſoit ſage, mais il me ſemble que toutes les couleurs ſont égales pour la ſageſſe. Ce marron de Mr. Guillaume eſt-il plus dans la Nature que le bleu céleſte, & que le gris-de-lin? Par quel caprice imiter plutôt dans vos vêtemens l'enveloppe du marron que la feuille de la roſe ou que la touffe de ce lila dont ſe couronne le printems? Ah! pour moi, je vous avoue que le gris-de-lin me charme la vue: cette couleur a je ne ſçais quoi de tendre qui va juſqu'à l'ame, & je vous trouverois le plus joli du monde avec un habit gris-de-lin. — Gris-de-lin, Madame! ô Ciel! un Philoſophe gris-de-lin! — Oui, Monſieur, gris-de-lin clair: que voulez-vous? c'eſt ma folie. En écrivant à Paris tout à l'heure, vous pourriez l'avoir demain à midi, n'eſt-ce pas? — Quoi Madame? — Un habit de campagne de la couleur de mes rubans. — Non, Madame, il n'eſt pas poſſible. — Pardonnez-moi, rien n'eſt plus aiſé, les ouvriers n'ont qu'à paſſer la nuit. — Hélas! Il s'agit bien du tems qu'ils employeront à me rendre ridicule! Conſidérez, je vous ſupplie, que ce feroit une extravagance à me perdre de ré-

pu-

putation. — Hé bien, Monsieur, quand vous aurez perdu cette réputation, vous vous en donnerez une autre, & il y a à parier que vous gagnerez au change. — Je vous jure, Madame, qu'il m'est affreux de vous déplaire, mais. — Mais vous m'impatientez; je n'aime pas à être contrariée. Il est bien singulier, poursuivit-elle d'un air de dépit, que vous me refusiez une bagatelle. L'importance que vous y mettez, m'apprend à m'observer moi-même sur quelque chose de plus sérieux. A ces mots elle sortit, & laissa le Philosophe confondu qu'un incident aussi léger vînt détruire ses espérances. Gris-de-lin! disoit-il, gris-de-lin! quel ridicule! quel contraste! Elle le veut, il faut bien s'y résoudre. Et le Philosophe écrivit.

Vous êtes obéie, Madame, dit-il à Clarice, en l'abordant. Vous en a-t-il coûté beaucoup, lui demanda-t elle avec un sourire dédaigneux? — Beaucoup, Madame, & plus que je ne puis dire; mais enfin vous l'avez voulu. Toute la société admira la coëffure du Philosophe; la Présidente sur-tout juroit ses grands Dieux qu'elle n'avoit jamais vu d'homme plus noblement coëffé. Aristte lui rendit

gra-

grace d'un compliment aussi flatteur. Bon, reprit-elle, des complimens ! Je n'en fais jamais : c'est la fausse monnoie du monde. Rien n'est mieux vu, s'écria le Sage : cela mérite d'être écrit. On s'apperçut que la Présidente engageoit l'attaque, & on les laissa en liberté. Vous croyez donc, lui dit-elle, qu'il n'y a que vous qui fassiez des Sentences ? Je suis Philosophe aussi telle que vous me voyez. — Vous, Madame ? Et de quelle Secte ? Stoïcienne ? Epicurienne ? — Ho, ma foi, le nom n'y fait rien. J'ai dix mille écus de rente, je les dépense gaîment ; j'ai de bon vin de Champagne que je bois avec mes amis ; je me porte bien ; je fais ce qui me plait, & laisse vivre chacun à sa guise. Voilà ma Secte. — C'est fort bien fait, & voilà précisément ce qu'enseignoit Epicure. — Ho, je vous déclare qu'on ne m'a rien enseigné : tout cela vient de moi. Il y a vingt ans que je n'ai lu que la liste de mes vins, & le menu de mon soupé. — Mais, sur ce pied-là, vous devez être la plus heureuse femme du monde. — Heureuse, non pas tout-à-fait : il me manque un mari à ma façon, mon Président étoit une bête. Il n'étoit bon qu'au Palais : cela sçavoit les Loix,

Loix, voilà tout. Je veux un homme qui ſçache m'aimer, & qui ne s'occupe que de moi ſeule. — Vous en trouverez mille, Madame — Oh je n'en veux qu'un, mais je veux qu'il ſoit bon. La naiſſance, la fortune, tout cela m'eſt égal; je ne m'attache qu'à la perſonne. — En-vérité, Madame, vous m'étonnez: vous êtes la premiere femme en qui j'ai trouvé des principes; mais eſt-ce bien préciſément un mari que vous voulez? Oui, Monſieur, -un mari qui m'appartienne dans toutes les formes. Ces Amans ſont tous des fripons qui nous trompent, qui nous quittent, ſans qu'il nous ſoit permis de nous plaindre. Au-lieu qu'un mari eſt à nous à la face de l'Univers; & ſi le mien oſoit me manquer, je veux pouvoir, mon titre à la main, aller donner, en tout bien & en tout honneur, cent ſoufflets à l'inſolente qui me l'auroit enlevé. — Fort bien, Madame, fort bien! le droit de propriété eſt un droit inviolable; mais ſçavez-vous qu'il eſt peu d'ames comme la vôtre? Quel courage, quelle vigueur! — Oh j'en ai comme une Lionne. Je ſçais que je ne ſuis pas jolie; mais dix mille écus de rente en préſent de noce, valent bien les gentilleſſes d'u-

ne Lucinde ou d'une Clarice ; & quoique l'amour soit rare dans ce siecle, on doit en avoir pour dix mille écus. Cet entretien les ramena au château comme on annonçoit le souper.

Ariste parut plongé dans des réflexions sérieuses ; il balançoit les avantages & les inconvéniens qu'il y auroit à épouser la Présidente, & calculoit combien une femme de cinquante ans pouvoit vivre encore, en sablant tous les soirs sa bouteille de vin de Champagne. La dispute qui s'éleva entre Clarice & Madame de Ponval, le tira de sa rêverie. Doris fit naître cette dispute. Est-il possible, dit-elle, que la Présidente ait pu soutenir pendant une heure le tête-à-tête d'un Philosophe, elle qui bâille dès qu'on lui parle raison ! Ma foi, repliqua Madame de Ponval, c'est que votre raison n'a pas le sens commun : demandez à cet homme sage, si la mienne n'est pas la bonne. Nous parlions de l'état qui convient à une honnête femme, & il est d'accord avec moi qu'un bon mari est ce qu'il y a de mieux. Ah fi ! s'écria Clarice. Sommes-nous faites pour être esclaves ? Et que devient cette liberté, qui est le premier

de tous les biens? Cléon se déchaîna contre ce système de la liberté; il soutint que le lien des cœurs n'étoit rien moins qu'un esclavage. La Présidente vint à l'appui, & déclara qu'elle ne distinguoit point l'amour de la liberté, de l'amour du libertinage. Je veux, disoit-elle, que ce verre de vin soit le dernier de ma vie, si je compte jamais sur un homme qu'il n'ait signé le serment d'être à moi. Tout le reste n'est que fleurette. Et voilà précisément, disoit Clarice, ce que le mariage a d'humiliant; l'amour avec sa liberté perd toute sa délicatesse. N'est-ce pas, Monsieur, demandoit-elle au Philosophe? — Mais, Madame, je pensois comme vous; cependant il faut avouer que si la liberté a ses charmes, elle a ses dangers, ses écueils: les inclinations heureuses sont un si grand bien, & l'inconstance est si naturelle à l'homme, que lorsqu'il éprouve un penchant louable, il fait prudemment de s'ôter à lui-même le funeste pouvoir de changer. — Vous l'entendez, Mesdames? Voilà de mes gens; cela ne flatte point; c'est ce qui s'appelle un Philosophe Tâchez de le séduire si vous pouvez. Pour moi

moi je me retire enchantée. Adieu, Philosophe, j'ai besoin de repos, je n'ai pas fermé l'œil la nuit derniere, & il me tarde d'être endormie pour avoir le plaisir de rêver. Elle accompagna cet adieu d'un coup-d'œil passionné, où petilloit le vin de Champagne. Mesdames, dit Lucinde, avez-vous apperçu ce regard? Vraiment, reprit Doris, elle est folle d'Ariste : cela est clair. De moi, Madame! vous n'y pensez pas; nos goûts, je crois, ni nos caracteres ne sont pas faits pour aller ensemble. Je bois peu, je jure encore moins, & je n'aime pas qu'on m'enchaîné. — Ah, Monsieur, dix mille écus de rente! — Dix mille écus de rente, Madame, sont une insulte, quand on en parle à mes pareils.

Ces propos furent rendus le lendemain à la Présidente. Ah l'insolent, dit-elle! Je suis piquée, vous le verrez à mes genoux. Je passe légérement sur les réflexions nocturnes du sage Ariste. Un bon carrosse, un appartement commode, bien éloigné de celui de Madame, & le meilleur cuisinier de Paris; tel étoit son plan de vie. Nos Philosophes, disoit-il, murmureront peut-être un peu;

mais je leur ferai bonne-chere. D'ailleurs une laide femme a quelque chose de philosophique; au-moins ne me soupçonnera-t-on pas d'avoir cherché les plaisirs des sens.

Le jour de son triomphe arrive, & l'habit gris-de-lin aussi: il le contemple, il rougit de vanité plutôt que de pudeur. Cependant Cléon vient le voir avec l'air d'un homme agité qui se possede; & après avoir jetté un œil d'indignation sur les apprêts de sa parure, Monsieur, lui dit-il, si j'avois affaire à un homme du monde, je lui proposerois pour début de se couper la gorge avec moi. Mais je parle à un Philosophe, & je ne viens faire assaut avec lui que de franchise & de vertu. De quoi, s'agit-il, lui demanda le Sage, un peu interdit de ce préambule? J'aimois Clarice, Monsieur, reprit Cléon; elle m'aimoit, nous allions être unis. Je ne sçai quelle révolution s'est faite tout-à-coup dans son ame, mais elle ne veut plus entendre parler ni de mariage ni d'amour. Je n'ai eu d'abord que des soupçons sur la cause de son changement, mais cet habit gris-de-lin les confirme. Le gris-de-lin est

est sa folie, vous prenez ses couleurs ; vous êtes mon rival. — Moi, Monsieur! — Je n'en puis douter, & toutes les circonstances qui l'attestent, se présentent en foule à mon esprit : vos promenades secretes, vos propos à l'oreille, des regards, des mots échappés, sa haine surtout contre la Présidente, tout vous trahit, tout sert à m'éclairer. Voici donc, Monsieur, ce que je vous propose. Il faut que l'un de nous cede la place. La violence est un moyen injuste, la générosité va nous mettre d'accord. J'aime, j'idolâtre Clarice ; j'étois heureux sans vous, je puis l'être encore ; mes soins, le tems, votre absence peuvent la ramener à moi. Si au contraire il faut que j'y renonce, vous voyez un homme au désespoir, & la mort sera mon recours. Jugez, Ariste, si votre situation est la même. Consultez-vous, & répondez-moi. S'il y va du bonheur, ou du malheur de votre vie à me la céder, je n'exige rien, & je me retire. Allez, Monsieur, lui répondit le Philosophe avec un air serein : vous ne vaincrez point Ariste en générosité, & quoi qu'il m'en coûte, je vous prouverai que je méritois cette marque d'estime.

Enfin, dit-il dès que Cléon fut sorti, voilà une occasion de montrer une vertu héroïque. Ha, ha, Messieurs les gens du monde, vous apprendrez à nous admirer.... Ils ne le sçauront peut-être pas.... Oh que si : Clarice en fera confidence à ses amies, celles-ci le diront à d'autres : l'aventure est assez rare pour faire du bruit ; après tout, le pis aller sera de la publier moi-même. Il faut que le bien soit connu, il n'importe par quelle voie : notre siecle a besoin de ces exemples, ce sont des leçons pour l'humanité.... Cependant n'allons pas être vertueux en dupe, & nous dessaisir de Clarice avant que d'être sûr de la Présidente. Voyons ce que le vin de Champagne & le sommeil auront produit.

En réfléchissant ainsi sur sa conduite, le Philosophe s'habilla. L'industrieux Jasmin se surpassa dans sa coëffure ; l'habit gris-de-lin fut mis devant le miroir avec une secrete complaisance, & le Sage sortit radieux pour se rendre chez la Présidente, qui le reçut avec un cri de surprise. Mais passant tout-à-coup de la joie à la confusion : Je reconnois, dit-elle, la couleur favorite de Clarice : vous

êtes

êtes attentif à étudier ses goûts. Allez, Ariste, allez faire valoir les soins que vous prenez de lui plaire : ils auront sans doute leur prix. Mon ingénuité naturelle, répondit le Philosophe, ne me permet pas de vous dissimuler que dans le choix de cette couleur je n'ai suivi que son caprice. Je ferai plus, Madame, j'avouerai que mon premier desir a été de plaire à ses yeux. Le plus sage n'est pas sans foiblesse ; & quand une femme nous prévient par des attentions flatteuses, il est difficile de n'en être pas touché ; mais que ma reconnoissance est affoiblie ! je me le reproche, Madame, & vous devez vous le reprocher. Ah ! Philosophe, que n'est-il vrai ! Mais ce gris-de-lin confond mes idées. — Hé bien, Madame, je l'ai pris à regret, je vais le quitter avec joie ; & si ma premiere simplicité.. — Non, demeurez, je vous trouve charmant. Mais que dis-je ? Ah qu'on est heureux d'être si beau ! Ariste, que ne suis-je belle ! — Hé quoi, Madame, ne sçavez-vous pas que la laideur & la beauté n'existent que dans l'opinion ? Rien n'est beau, rien n'est laid en soi. La beauté d'un pays n'est rien moins que

la beauté d'un autre ; & il en eſt de même des hommes. Vous me flattez, dit la Préſidente avec une pudeur enfantine, & faiſant ſemblant de rougir : mais je ne ſçai que trop, hélas ! que je n'ai rien de beau que l'ame. — Hé bien, n'eſt-ce pas la beauté par excellence, la ſeule digne de toucher un cœur ? — Ah, Philoſophe, croyez-moi, cette beauté ſeule a peu de charmes ! — Elle en a peu ſans-doute pour le vulgaire ; mais encore une fois, vous n'en êtes pas réduite là : n'eſt-ce rien qu'un air noble, un regard impoſant, une phyſionomie de caractere ? Et depuis quand la majeſté n'eſt-elle plus la reine des graces — Et mon embonpoint, qu'en dites-vous ? — Ah, Madame, l'embonpoint, qui eſt un excès parmi nous, eſt une beauté en Aſie. Croyez-vous, par exemple, que les Turcs ne ſe connoiſſent pas en femmes ? Hé bien, toutes ces tailles élégantes qu'on admire à Paris, ne ſeroient pas même reçues dans le ſerrail du Grand-Seigneur ; & le Grand-Seigneur n'eſt pas dupe. En un mot, la ſanté brillante eſt la mere des plaiſirs, & l'embonpoint en eſt le ſymbole. — Vous réuſſirez à me faire croire que ma graiſſe ne

me

me messied point. Mais ce nez qui ne finit pas, & qui va toujours devant mon visage. — Hé, bon Dieu, de quoi vous plaignez-vous ? Est-ce que les nez des Dames Romaines finissoient ? Voyez tous les bustes antiques. — Au-moins n'avoient-elles pas cette grande bouche & ces grosses levres. — Les grosses levres, Madame, sont le charme des Beautés Africaines : ce sont comme deux coussins, où la douce & tendre volupté repose. A l'égard d'une bouche bien fendue, je ne connois rien qui donne à la physionomie plus d'ouverture & de gaieté. — Il est vrai, quand les dents sont belles ; mais, par malheur. — Allez à Siam ; les belles dents sont pour le peuple, & c'est une honte que d'en avoir. Ainsi tout ce qu'on appelle beauté dépend du caprice des hommes, & la seule beauté réelle est l'objet qui nous a charmés. — Serois-je la vôtre, mon cher Philosophe, lui demanda la Présidente en se couvrant de son éventail ? — Pardon, Madame, si j'hésite. Ma délicatesse me rend timide, & je fais profession d'un desintéressement qui ne vous est pas assez connu encore pour être au-

dessus du soupçon. Vous m'avez parlé de dix mille écus de rente, & cet article me fait trembler. — Allez, Monsieur, vous êtes trop juste pour m'attribuer des soupçons aussi bas; c'est Clarice qui vous arrête, je vois vos détours; laissez-moi. — Oui je vous laisse, pour aller m'acquitter de la parole que je viens de donner à Cléon. Il étoit congédié, il s'en est plaint à moi, & je lui ai promis d'engager Clarice à lui accorder sa main. Croyez à présent que je l'aime. — Est-il possible? Ah, vous m'enchantez, & je ne résiste point à ce sacrifice. Allez la voir, je vous attends, ne me faites pas languir: ce soir nous quittons la campagne.

Je m'admire, disoit-il en s'en allant, d'avoir l'audace de l'épouser; elle est affreuse, mais elle est riche. Il arrive chez Clarice, il la trouve à sa toilette, & Cléon auprès d'elle, qui prit en le voyant le maintien d'un homme accablé. Ah, le joli habit, s'écria-t-elle! approchez donc que je vous voye. Il est délicieux, n'est-ce pas, Cléon? C'est moi qui l'ai choisi. Je le vois bien, Madame, répondit Cléon d'un air sombre. Laissons ce badinage,

interrompit le Philosophe. Je viens me justifier d'un crime dont on m'accuse, & remplir un devoir sérieux. Cléon vous aime, vous l'avez aimé; il perd votre cœur, dit-il, & c'est moi qui en suis la cause. — Oui, Monsieur; pourquoi ce mystere? Je viens de le lui déclarer. — Et moi, Madame, je vous déclare que je ne ferai point le malheur d'un homme estimable qui vous mérite, & qui meurt s'il ne vous obtient. Je vous aime autant qu'il peut vous aimer: c'est un aveu que je fais sans honte; mais son inclination a de plus que la mienne, la force invincible de l'habitude, & peut-être aussi trouverai-je en moi-même des ressources qu'il n'a pas en lui. Ah, l'homme étonnant, s'écria Cléon en embrassant le Philosophe! que vous dirai-je? Vous me confondez. Il n'y a pas de quoi, reprit humblement Ariste: votre générosité m'a donné l'exemple, je ne fais que vous imiter. Venez, Mesdames, dit Clarice à Lucinde & à Doris qu'elle vit paroître, venez être témoins du triomphe de la Philosophie. Ariste me cede à son rival, & sacrifie son amour pour moi au bonheur d'un homme qu'il connoît à peine. L'éton-

tonnement & l'admiration furent joués d'après nature; & Ariste prenant la main de Clarice, qu'il mit dans celle de Cléon, savouroit à longs traits, avec une orgueilleuse modestie, les douceurs de l'adoration. Soyez heureux, leur dit-il, & cessez de vous étonner d'un effort qui, tout pénible qu'il est, a sa récompense en lui-même. Que seroit-ce donc qu'un Philosophe, si la vertu ne lui tenoit pas lieu de tout? A ces mots il se retira comme pour se dérober à sa gloire.

La Présidente attendoit le Philosophe. En est-ce fait, lui demanda-t-elle? Oui, Madame, ils sont unis; je suis à moi, & je suis à vous. — Ah, je triomphe: vous, vous êtes à moi! Venez donc que je vous enchaîne. — Ah, Madame, dit il en tombant à ses genoux, quel empire vous avez pris sur moi! O Socrate! ô Platon! qu'est devenu votre disciple? Le reconnoissez-vous encore dans cet état d'avilissement? Comme il parloit ainsi, la Présidente avoit pris un ruban couleur de rose qu'elle attachoit au cou du Sage; & imitant Lucinde de l'Oracle avec un air enfantin le plus plaisant du monde, elle l'appelloit du nom de

Char-

Charmant. Juſte Ciel, que deviendrois-je, ſi quelqu'un ſçavoit... Ah, Madame, diſoit-il, fuyons, éloignons-nous d'une ſociété qui nous obſerve; épargnez-moi l'humiliation. — Qu'appellez-vous humiliation? Je veux que vous faſſiez gloire à leurs yeux d'être à moi, de porter ma chaîne. A ces mots la porte s'ouvre, la Préſidente ſe leve tenant le Philoſophe en leſſe. Le voilà, dit-elle à la compagnie qui l'environna tout-à coup, le voilà cet homme ſi fier qui ſoupire à mes genoux pour les beaux yeux de ma caſſette: je vous le livre, mon rôle eſt joué. A ce tableau, le plafond retentit du nom de Charmant & de mille éclats de rire. Ariſte s'arrachant les cheveux, & déchirant ſes vêtemens de rage, ſe répandit en injures ſur la perfidie des femmes, & alla compoſer un Livre contre ſon ſiecle, où il déclara hautement qu'il n'y avoit de Sage que lui.

LE

LA MAUVAISE MERE.

PARMI les productions monstrueuses de la Nature, on peut compter le cœur d'une Mere qui aime l'un de ses enfans, à l'exclusion de tous les autres. Je ne parle point d'une tendresse éclairée qui distingue entre ces jeunes plantes qu'elle cultive, celle qui répond le mieux à ses premiers soins; je parle d'une tendresse aveugle, souvent exclusive, quelquefois jalouse, qui se choisit une idole & des victimes parmi ces petits innocens qu'on a mis au monde, & pour qui l'on est également obligé d'adoucir le fardeau de la vie. C'est de cet égarement, si commun & si honteux pour l'humanité, que je vais donner un exemple.

Dans l'une de nos Provinces maritimes, un Intendant qui s'étoit rendu recommandable par sa sévérité à reprimer les vexations de toute espece, ayant pour principe d'appliquer la faveur au foible, & la rigueur au fort; cet homme de bien, appellé Mr. de Carandon, mourut pauvre & presqu'insolvable. Il avoit laissé une fille que personne n'épousoit, parce qu'elle avoit beaucoup d'orgueil, peu d'a-

d'agrément, & point de fortune. Un riche & honnête Négociant la rechercha par considération pour la mémoire de son pere. Il nous a fait tant de bien, disoit le bon-homme Corée! (c'étoit le nom du Négociant); il est bien juste que quelqu'un de nous le rende à sa fille. Corée se proposa donc humblement, & Mademoiselle de Carandon, avec beaucoup de répugnance, consentit à lui donner la main, bien entendu qu'elle auroit dans sa maison une autorité absolue. Le respect du bon-homme pour la mémoire du pere s'étendoit jusques sur la fille: il la consultoit comme son oracle; & si quelquefois il lui arrivoit d'avoir un avis différent du sien, elle n'avoit qu'à proférer ces paroles imposantes, feu Mr. de Carandon mon pere... Corée n'attendoit pas qu'elle achevât, pour avouer qu'il avoit tort.

Il mourut assez jeune, & lui laissa deux enfans, dont elle avoit bien voulu lui permettre d'être le pere. En mourant il croyoit devoir régler le partage de ses biens; mais Mr. de Carandon avoit pour maxime, lui dit-elle, qu'afin de retenir les enfans sous la dépendance d'une mere, il falloit la rendre dispensatrice des biens

qui

qui leur étoient destinés. Cette loi fut la regle du Testament de Corée, & son héritage fut mis en dépôt dans les mains de sa femme, avec le droit fatal de le distribuer à ses enfans comme bon lui sembleroit. De ces deux enfans l'ainé faisoit ses délices; non qu'il fût plus beau, plus heureusement né que le cadet, mais elle avoit couru le danger de la vie en le mettant au monde; il lui avoit fait éprouver le premier les douleurs & la joie de l'enfantement; il s'étoit emparé de sa tendresse, qu'il sembloit avoir épuisée; elle avoit enfin, pour l'aimer uniquement, toutes les mauvaises raisons que peut avoir une mauvaise mere.

Le petit Jaquaut étoit l'enfant de rebut: sa mere ne daignoit presque pas le voir, & ne lui parloit que pour le gronder. Cet enfant intimidé n'osoit lever les yeux devant elle, & ne lui répondoit qu'en tremblant. Il avoit, disoit-elle, le naturel de son pere, une ame du peuple, & ce qu'on appelle l'air de ces gens-là.

Pour l'ainé, qu'on avoit pris soin de rendre aussi volontaire, aussi mutin, aussi capricieux qu'il étoit possible; c'étoit la gentillesse même: son indocilité s'appelloit

loit hauteur de caractere; son humeur, excès de sensibilité. On s'applaudissoit de voir qu'il ne cédoit jamais quand il avoit raison: or il faut sçavoir qu'il n'avoit jamais tort. On ne cessoit de dire qu'il sentoit son bien, & qu'il avoit l'honneur de ressembler à Madame sa mere. Cet ainé, appellé Mr. de l'Etang, (car on ne crut pas qu'il fût convenable de lui laisser le nom de Corée) cet ainé, dis-je, eut des Maîtres de toute espece: les leçons étoient pour lui seul, & le petit Jaquaut en recueilloit le fruit; de maniere qu'au bout de quelques années Jaquaut en sçavoit tout ce qu'on avoit enseigné à Mr. de l'Etang, qui en revanche ne sçavoit rien.

Les Bonnes qui sont dans l'usage d'attribuer aux enfans tout le peu d'esprit qu'elles ont, & qui rêvent tout le matin aux gentillesses qu'ils doivent dire dans la journée; les Bonnes avoient fait croire à Madame, dont elles connoissoient le foible, que son ainé étoit un prodige. Les Maîtres moins complaisans, ou plus mal-adroits, en se plaignant de l'indocilité, de l'inattention de cet enfant chéri, ne tarissoient point sur les louanges de Jaquaut: ils ne disoient pas précisément

que Mr. de l'Etang fût un sot, mais ils disoient que le petit Jaquant avoit de l'esprit comme un Ange. La vanité de la mere en fut blessée; & par une injustice qu'on ne croiroit pas être dans la Nature, si ce vice des meres étoit moins à la mode, elle redoubla d'aversion pour ce petit malheureux, devint jalouse de ses progrès, & résolut d'ôter à son enfant gâté l'humiliation du parallele.

Une aventure bien touchante réveilla cependant en elle les sentimens de la Nature, mais ce retour sur elle-même l'humilia sans la corriger. Jaquant avoit dix ans, de l'Etang en avoit près de quinze lorsqu'elle tomba sérieusement malade. L'ainé s'occupoit de ses plaisirs, & fort peu de la santé de sa mere. C'est la punition des meres folles d'aimer des enfans dénaturés. Cependant on commençoit à s'inquiéter. Jaquant s'en apperçut, & voilà son petit cœur saisi de douleur & de crainte; l'impatience de voir sa mere ne lui permet plus de se cacher. On l'avoit accoutumé à ne paroître que lorsqu'il étoit appellé, mais enfin sa tendresse lui donna du courage. Il saisit l'instant où la porte de la chambre est entr'ouverte, il entre sans bruit, & à pas trem-

tremblans il s'approche du lit de sa mere. Est-ce vous, mon fils, demanda-t-elle ? — Non ma mere, c'est Jaquaut. Cette réponse naïve & accablante pénétra de honte & de douleur l'ame de cette femme injuste; mais quelques caresses de son mauvais fils lui rendirent bientôt tout son ascendant ; & Jaquaut n'en fut dans la suite ni plus aimé ni moins digne de l'être.

A peine Madame Corée fut-elle rétablie, qu'elle reprit le dessein de l'éloigner de la maison : son prétexte fut que de l'Etang, naturellement vif, étoit trop susceptible de dissipation, pour avoir un compagnon d'étude, & que les impertinentes prédilections des Maîtres pour l'enfant qui étoit le plus humble ou le plus caressant avec eux, pouvoient fort bien décourager celui dont le caractere plus haut & moins flexible, exigeoit plus de ménagement : elle voulut donc que l'Etang fût l'unique objet de leurs soins, & se défit du malheureux Jaquaut en l'exilant dans un College.

A seize ans l'Etang quitta ses Maîtres de Mathématique, de Physique, de Musique &c. comme il les avoit pris ; il commença ses exercices, qu'il fit à-peu-

près comme ses études; & à vingt ans il parut dans le Monde avec la suffisance d'un sot qui a entendu parler de tout, & qui n'a réfléchi sur rien.

De son côté Jaquaut avoit fini ses Humanités, & sa mere étoit ennuyée der éloges qu'on lui donnoit. Hé bien, dit-elle, puisqu'il est si sage, il réussira dans l'Eglise. Il n'a qu'à prendre ce parti.

Par malheur Jaquaut n'avoit aucune inclination pour l'État Ecclésiastique; il vint supplier sa mere de l'en dispenser. Vous croyez donc, lui dit-elle avec une hauteur froide & sévere, que j'ai dequoi vous soutenir dans le Monde? Je vous déclare qu'il n'en est rien. La fortune de votre pere n'étoit pas aussi considérable qu'on l'imagine; à peine suffira-t-elle à l'établissement de votre ainé. Pour vous, Monsieur, vous n'avez qu'à voir si vous voulez courir la carriere des Bénéfices ou celle des Armes, vous faire tonsurer ou casser la tête, accepter en un mot un petit Collet ou une Lieutenance d'Infanterie; c'est tout ce que je puis faire pour vous. Jaquaut lui répondit avec respect qu'il y avoit des partis moins violens à prendre pour le fils d'un Négociant. A ces mots Mademoiselle de Caran-

randon faillit à mourir de douleur d'avoir mis au monde un fils si peu digne d'elle, & lui défendit de paroître à ses yeux. Le jeune Corée désolé d'avoir encouru l'indignation de sa mere, se retira en soupirant, & résolut de tenter si la Fortune lui seroit moins cruelle que la Nature Il apprit qu'un vaisseau étoit sur le point de faire voile pour les Antilles, où il avoit dessein de se rendre. Il écrivit à sa mere pour lui demander son aveu, sa bénédiction, & une pacotille. Les deux premiers articles lui furent amplement accordés, mais le dernier avec œconomie

Sa mere, trop heureuse d'en être délivrée, voulut le voir avant son départ, & en l'embrassant lui donna quelques larmes. Son frere eut aussi la bonté de lui souhaiter un heureux voyage. C'étoient les premieres caresses qu'il avoit reçues de ses parens, son cœur sensible en fut pénétré: cependant il n'osa leur demander de lui écrire, mais il avoit un camarade de College dont il étoit tendrement aimé : il le conjura en partant de lui donner quelquefois des nouvelles de sa mere.

Celle-ci ne fut plus occupée que du

soin d'établir son enfant chéri. Il se déclara pour la Robe: on lui obtint des dispenses d'études; & bientôt il fut admis dans le sanctuaire des Loix. Il ne falloit plus qu'un mariage avantageux: on proposa une riche héritiere, mais on exigea de la veuve la donation des biens. Elle eut la foiblesse d'y consentir, en se réservant à peine dequoi vivre décemment, bien assurée que la fortune de son fils seroit toujours en sa disposition.

A l'âge de vingt-cinq ans Mr. de l'Etang se trouva donc un petit Conseiller tout rond, négligeant sa femme autant que sa mere, ayant grand soin de sa personne, & fort peu de souci des affaires du Palais. Comme il étoit du bon air qu'un mari eût quelqu'un qui ne fût pas sa femme, l'Etang crut se devoir à lui-même de s'afficher pour homme à bonne fortune. Une jeune personne qu'il lorgna au Spectacle répondit à ses agaceries, le reçut chez elle avec beaucoup de politesse, l'assura qu'il étoit charmant, ce qu'il n'eut pas de peine à croire, & dans peu de tems le débarrassa d'un porte-feuille de dix mille écus. Mais comme il n'y a point d'amours éternelles, cette Beauté parjure le quitta au bout de trois

mois pour un jeune Lord Anglois aussi sot & plus magnifique. L'Etang qui ne concevoit pas comment on renvoyoit un homme comme lui, résolut de s'en venger en prenant une Maîtresse plus fameuse encore, & en la comblant de bienfaits. Sa nouvelle conquête lui faisoit mille jaloux; & quand il se comparoit à cette foule d'adorateurs qui soupiroient en vain pour elle, il avoit le plaisir de se croire plus aimable, comme il se trouvoit plus heureux. Cependant, s'étant apperçue qu'il n'étoit pas sans inquiétude, elle voulut lui prouver qu'il n'étoit rien au monde qu'elle ne fût résolue à quitter pour lui, & proposa pour fuir les importuns de venir ensemble à Paris oublier tout l'Univers, & vivre uniquement l'un pour l'autre. L'Etang fut transporté de cette marque de tendresse. Tout se prépare pour le voyage; ils partent, ils arrivent, & choisissent leur retraite aux environs du Palais Royal. Fatime, (c'étoit le nom de cette Beauté) demanda & obtint sans peine un carrosse pour prendre l'air. L'Etang fut surpris du nombre d'amis qu'il trouva dans la bonne ville. Ces amis ne l'avoient jamais vu, mais son mérite les attiroit en foule. Fatime ne recevoit chez

elle que la société de l'Etang, & il étoit bien sûr de ses amis & d'elle. Cette Femme charmante avoit cependant une foiblesse : elle croyoit aux songes. Une nuit elle en avoit fait un qui ne pouvoit, disoit-elle, s'effacer de son esprit. L'Etang voulut sçavoir quel étoit ce songe qui l'occupoit si sérieusement. J'ai rêvé, lui dit-elle, que j'étois dans un appartement délicieux : c'étoit un lit de damas de trois couleurs, une tapisserie, & des sophas assortis à ce lit superbe ; des trumeaux éblouissans de dorure, des cabinets de boule, des porcelaines du Japon, des magots de la Chine les plus jolis du monde ; mais tout cela n'est rien. Une toilette étoit dressée, je m'approche ; qu'ai-je apperçu ! le cœur m'en palpite : un écrain de diamans ; & quels diamans encore ! l'aigrette la mieux dessinée, les boucles d'oreille les plus brillantes, le plus bel esclavage, & une riviere qui ne finissoit pas. Oui, Monsieur, je vous le dis ; il m'arrivera quelque chose de singulier. Ce songe m'a trop vivement frappée, & mes songes ne me trompent jamais.

Mr. de l'Etang eut beau employer toute son éloquence à lui persuader que les

son-

ſonges ne ſignifioient rien ; elle lui ſoutint que celui-là devoit ſignifier quelque choſe, & il finit par craindre que quelqu'un de ſes rivaux ne propoſât de l'effectuer. Il fallut donc capituler, & à quelques circonſtances près ſe réſoudre à l'accomplir lui-même. On juge bien que cette épreuve ne la guérit pas de l'habitude de ſonger : elle y prit goût, & ſongea tant que la fortune du bon-homme Corée n'étoit preſque plus elle-même qu'un ſonge. La jeune épouſe de Mr. de l'Etang, à qui ce voyage avoit déplû, demanda d'être ſéparée de biens d'un mari qui l'abandonnoit ; & ſa dot, qu'il fallut rendre, le mit encore plus mal à ſon aiſe.

Le jeu eſt une reſſource. L'Etang prétendoit exceller au piquet ; ſes ami qui faiſoient bourſe commune, parioient tous pour lui, tandis que l'un d'eux jouoit contre. A chaque fois qu'il écartoit, Ma foi, diſoit l'un des parieurs, c'eſt bien jouer ! On ne joue pas mieux, diſoit l'autre. Enfin Mr. de l'Etang jouoit le mieux du monde, mais il n'avoit jamais les as. Tandis qu'on l'expédioit inſenſiblement, la fidelle Fatime qui s'apperçut de ſa décadence, rêva une nuit qu'elle le quittoit, & le quitta le lendemain : ce-

pendant, comme il eſt humiliant de déchoir, il ſe piqua d'honneur & ne voulut rien rabattre de ſon faſte, enſorte que dans quelques années il ſe trouva qu'il étoit ruiné.

Il en étoit aux expédiens lorſque Madame ſa mere, qui n'avoit pas mieux ménagé ſa réſerve, lui écrivit pour lui demander de l'argent. Il lui répondit qu'il étoit déſeſpéré; mais que loin de pouvoir lui envoyer des ſecours, il en avoit beſoin lui-même. Déjà l'allarme s'étoit répandue parmi leurs créanciers, & c'étoit à qui ſe ſaiſiroit le premier des débris de leur fortune. Qu'ai-je fait? diſoit cette mere deſolée: je me ſuis dépouillée de tout pour un fils qui a tout diſſipé.

Cependant qu'étoit devenu l'infortuné Jaquaut? Jaquaut avec de l'eſprit, la meilleure ame, la plus jolie figure du monde, & ſa petite pacotille, étoit arrivé heureuſement à Saint-Domingue. On ſait combien un François de bonnes mœurs & de bonne mine trouve aiſément à s'établir dans les Iſles. Le nom de Corée, ſon intelligence & ſa ſageſſe, lui acquirent bientôt la confiance des habitans. Avec les ſecours qui lui furent offerts, il acquit lui-même une habitation, la cultiva,

tiva, la rendit florissante; la Commerce, qui étoit en vigueur, l'enrichit en peu de tems; & dans l'espace de cinq ans, il étoit devenu l'objet de la jalousie des veuves & des filles les plus belles & les plus riches de la Colonie. Mais hélas! son camarade de College, qui jusques-là ne lui avoit donné que des nouvelles satisfaisantes, lui écrivit que son frere étoit ruiné, & que sa mere, abandonnée de tout le monde, étoit réduite aux plus affreuses extrémités. Cette Lettre fatale fut arrosée de larmes. Ah, ma pauvre mere! s'écria-t-il, j'irai, j'irai vous sécourir. Il ne voulut s'en fier à personne. Un accident, une infidélité, la négligence ou la lenteur d'une main étrangere, pouvoient la priver des secours de son fils, & la laisser mourir dans l'indigence & le désespoir. Rien ne doit retenir un fils, se disoit-il à lui-même, quand il y va de l'honneur & de la vie d'une mere.

Avec de tels sentimens Corée ne fut plus occupé que du soin de rendre ses richesses portatives. Il vendit tout ce qu'il possédoit, & ce sacrifice ne coûta rien à son cœur; mais il ne put refuser des regrets à un trésor plus précieux qu'il lais-

soit

ſoit en Amérique. Lucelle, jeune veuve d'un vieux Colon, qui lui avoit laiſſé des biens immenſes, avoit jetté ſur Corée un de ces regards qui ſemblent pénétrer juſqu'au fond de l'ame & en démêler le caractere ; l'un de ces regards qui décident l'opinion, qui déterminent le penchant, & dont l'effet ſubit & confus eſt pris le plus ſouvent pour un mouvement ſympathique. Elle avoit cru voir dans ce jeune homme tout ce qui peut rendre heureuſe une femme honnête & ſenſible ; & ſon amour pour lui n'avoit pas attendu la réflexion pour naître & ſe développer. Corée de ſon côté l'avoit diſtinguée entre ſes rivales comme la plus digne de captiver le cœur d'un homme ſage & vertueux. Lucelle, avec la figure la plus noble & la plus intéreſſante, l'air le plus animé, & cependant le plus modeſte, un teint brun mais plus frais que les roſes, des cheveux d'un noir d'ébene, & des dents d'une blancheur & d'un émail à éblouir, la taille & la démarche des Nymphes de Diane, le ſourire & le regard des compagnes de Vénus ; Lucelle avec tous ces charmes étoit douée de ce courage d'eſprit, de cette élevation de caractère, de cette juſteſſe dans les idées,

de

de cette droiture dans les ſentimens, qui nous font dire aſſez mal-à propos qu'une femme a l'ame d'un homme. Il n'étoit pas dans les principes de Lucelle de rougir d'une inclination vertueuſe. A peine Corée lui eut-il avoué le choix de ſon cœur, qu'il obtint d'elle ſans détour un pareil aveu pour réponſe ; & leur inclination mutuelle, devenue plus tendre à meſure qu'elle étoit plus réfléchie, n'aſpiroit plus qu'au moment d'être conſacrée au pied des Autels. Quelques démêlés ſur l'héritage de l'époux de Lucelle avoient retardé leur bonheur. Ces démêlés alloient finir lorſque la lettre de l'ami de Corée vint l'arracher tout-à-coup à ce qu'il avoit de plus cher au monde, après ſa mere. Il ſe rendit chez la belle veuve, lui montra la lettre de ſon ami & lui demanda conſeil. Je me flatte, lui dit-elle, que vous n'en avez pas beſoin. Fondez votre bien en effets commerçables, allez au ſecours de votre mere, faites honneur à tout, & revenez : ma fortune vous attend. Si je meurs, mon teſtament vous l'aſſurera ; ſi je vis, au-lieu d'un teſtament, vous ſçavez quels ſeront vos titres. Corée, pénétré de reconnoiſſance & d'admiration, ſaiſit les mains de cette

Fem-

Femme généreuse, & les arrosa de ses pleurs; mais comme il se répandoit en éloges, Allez, lui dit-elle, vous êtes un enfant: n'ayez donc pas les préjugés de l'Europe. Dès qu'une Femme fait quelque chose de passablement honnête, on crie au prodige, comme si la Nature ne nous avoit pas donné une ame. A ma place seriez-vous bien flatté de me voir dans l'étonnement, regarder en vous comme un phénomene le pur mouvement d'un bon coeur? Pardon, lui dit Corée, je devois m'y attendre; mais vos principes, vos sentimens, l'aisance, le naturel de vos vertus, m'enchantent: je les admire sans en être surpris. Va, mon Enfant, lui dit-elle en le baisant sur les deux joues, je suis à toi telle que Dieu m'a faite. Remplis tes devoirs, & reviens au-plutôt.

Ils s'embarque, & avec lui il embarque toute sa fortune. La trajet fut assez heureux jusques vers les Canaries; mais-là leur vaisseau, poursuivi par un Corsaire de Maroc, fut obligé de chercher son salut dans ses voiles. Le Corsaire qui le chassoit étoit sur le point de le joindre; & le Capitaine effrayé du danger de l'abordage, alloit se livrer au pirate. Ah! ma

ma pauvre mere ! s'écria Corée en embrassant la cassette où étoit renfermée toute son espérance ; & puis s'arrachant les cheveux de douleur & de rage : Non, dit-il, ce barbare Afriquain me dévorera plutôt le cœur. Alors s'adressant au Capitaine, à l'équipage, & aux passagers consternés : Eh quoi, mes amis, leur dit-il, nous rendrons-nous lâchement ? Souffrirons-nous que ce brigand nous mene à Maroc chargés de fers, & nous y vende comme des bêtes ? Sommes-nous desarmés ? Ces gens-là sont-ils invulnérables, ou sont-ils plus braves que nous ? Ils veulent aborder, qu'ils abordent : hé bien, nous nous verrons de près. Sa résolution ranima les esprits, & le Capitaine en l'embrassant, le loua d'avoir donné l'exemple.

Déjà tout est disposé pour la défense : le Corsaire aborde, les vaisseaux se heurtent : des deux côtés on voit voler la mort : bientôt les deux navires sont enveloppés dans un tourbillon de fumée & de flamme : le feu cesse, le jour renaît, & le fer choisit ses victimes. Corée, le sabre à la main, faisoit un carnage effroyable ; dès qu'il voyoit un Afriquain se jetter sur son bord, il couroit à lui, le fen-

fendoit en deux, en s'écriant : Ah, ma pauvre mere! Sa fureur étoit celle d'une lionne qui défend ses petits ; c'étoit le dernier effort de la nature au désespoir ; & l'ame la plus douce, la plus sensible qui fût jamais, étoit devenue en ce moment la plus violente & la plus sanguinaire. Le Capitaine le trouvoit par-tout, l'œil en feu & le bras sanglant. Ce n'est pas un homme, disoient ses compagnons, c'est un Dieu qui combat pour nous : son exemple enflammoit leur courage. Il se trouve enfin corps-à-corps avec le Chef de ces Barbares. Mon Dieu! s'écria-t-il, ayez pitié de ma mere ; & à ces mots, d'un coup de revers, il ouvre au brigand les entrailles. Dès ce moment la victoire fut décidée : le peu qui restoit de l'équipage Maroquin demanda la vie, & fut mis dans les fers. Le vaisseau de Corée avec sa proie aborde enfin sur les côtes de France ; & ce digne fils, sans se permettre une nuit de repos, se rend avec son trésor auprès de sa malheureuse mere. Il la trouve aux bords du tombeau, & dans un état pour elle plus affreux que la mort même, dénuée de tout secours, & livrée aux soins d'un domestique, qui rebuté de souffrir l'indigence où elle étoit réduite,

lui

lui rendroit à regret les derniers ſoins d'une pitié humiliante. La honte de ſa ſituation lui avoit fait défendre à ce domeſtique de recevoir perſonne que le Prêtre & le Médecin charitable qui la viſitoient quelquefois. Corée demande à la voir, on le refuſe.

Annoncez-moi, dit-il au domeſtique. — Et quel eſt votre nom? — Jaquaut. Le domeſtique s'approche du lit. Un étranger, dit-il, demande à voir Madame. — Hélas! & quel eſt cet étranger? — Il dit qu'il s'appelle Jaquaut. A ce nom ſes entrailles furent ſi violemment émues, qu'elle faillit à expirer. Ah, mon fils! dit-elle d'une voix éteinte & en levant ſur lui ſa mourante paupiere, ah, mon fils! dans quel moment venez-vous revoir votre mere? votre main va lui fermer les yeux. Quelle fut la douleur de cet enfant ſi pieux & ſi tendre, de voir cette mere qu'il avoit laiſſée au ſein du luxe & de l'opulence, de la voir dans un lit entouré de lambeaux, & dont l'image ſouléveroit le cœur, s'il m'étoit permis de la rendre: O ma mere! s'écria-t-il en ſe précipitant ſur ce lit de douleurs: ſes ſanglots étoufferent ſa voix, & les ruiſſeaux de larmes dont

il inondoit le ſein de ſa mere expirante, furent long-tems la ſeule expreſſion de ſa douleur & de ſon amour. Le Ciel me punit, reprit-elle, d'avoir trop aimé un fils dénaturé ; d'avoir.... Il l'interrompit : tout eſt réparé, ma mere, lui dit ce vertueux jeune homme, vivez : la fortune m'a comblé de biens, je viens les répandre au ſein de la nature : c'eſt pour vous qu'ils me ſont donnés. Vivez, j'ai dequoi vous faire aimer la vie. — Ah ! mon cher enfant, ſi je deſire de vivre, c'eſt pour expier mon injuſtice, c'eſt pour aimer un fils dont je n'étois pas digne, un fils que j'ai deshérité. A ces mots elle ſe couvroit le viſage comme indigne de voir le jour. Ah, Madame ! s'écria-t-il en la preſſant dans ſes bras, ne me dérobez point la vue de ma mere, Je viens à-travers les mers la chercher & la ſecourir. Dans ce moment le Prêtre & le Médecin arrivent. Voilà, dit-elle, mon enfant, les ſeules conſolations que le Ciel m'a laiſſées ; ſans leur charité, je ne ſerois plus. Corée les embraſſe en fondant en larmes. Mes amis ! leur dit-il, mes bienfaiteurs ! que ne vous dois-je pas ? Sans vous je n'aurois plus de mere : achevez de la rappeller à la vie. Je ſuis

riche, je viens la rendre heureuse. Redoublez vos soins, vos consolations, vos secours; rendez-la moi. Le Médecin vit prudemment que cette situation étoit trop violente pour la malade. Allez, Monsieur, dit-il à Corée, reposez-vous sur notre zele, & n'ayez plus d'autre soin que de faire préparer un logement commode & sain. Ce soir Madame y sera transportée.

Le changement d'air, la bonne nourriture, ou plutôt la révolution qu'avoit faite la joie, & le calme qui lui succéda, ranimerent insensiblement en elle les organes de la vie. Un chagrin profond avoit été le principe du mal; la consolation en fut le remede. Corée apprit que son malheureux frere venoit de périr misérablement. Je tire le rideau sur le tableau effrayant de cette mort trop méritée. On en déroba la connoissance à une mere sensible, & trop foible encore pour soutenir sans expirer un nouvel accès de douleur. Elle l'apprit enfin lorsque sa santé fut plus affermie. Toutes les plaies de son cœur s'ouvrirent, & les larmes maternelles coulerent de ses yeux. Mais le Ciel, en lui ôtant un fils indigne de sa tendresse, lui en rendoit un qui l'avoit

méritée par-tout ce que la nature a de plus sensible, & la vertu de plus touchant. Il lui confia les desirs de son ame : c'étoit de pouvoir réunir dans ses bras sa mere & son épouse. Madame Corée saisit avec joie le projet de passer avec son fils en Amérique. Une ville remplie de ses malheurs, étoit pour elle un séjour odieux ; & l'instant où elle s'embarqua, lui rendit une nouvelle vie. Le Ciel qui protege la piété, leur accorda des vents favorables. Lucille reçut la mere de son amant, comme elle auroit reçu sa mere. L'Hymen fit de ces amans les époux les plus fortunés, & leurs jours coulent encore dans cette paix inaltérable, dans ces plaisirs purs & sereins, qui sont le partage de la vertu.

Fin du Tome premier.

Christopher Edwards

16. 4. 96

2 vols.

[ZAH]

